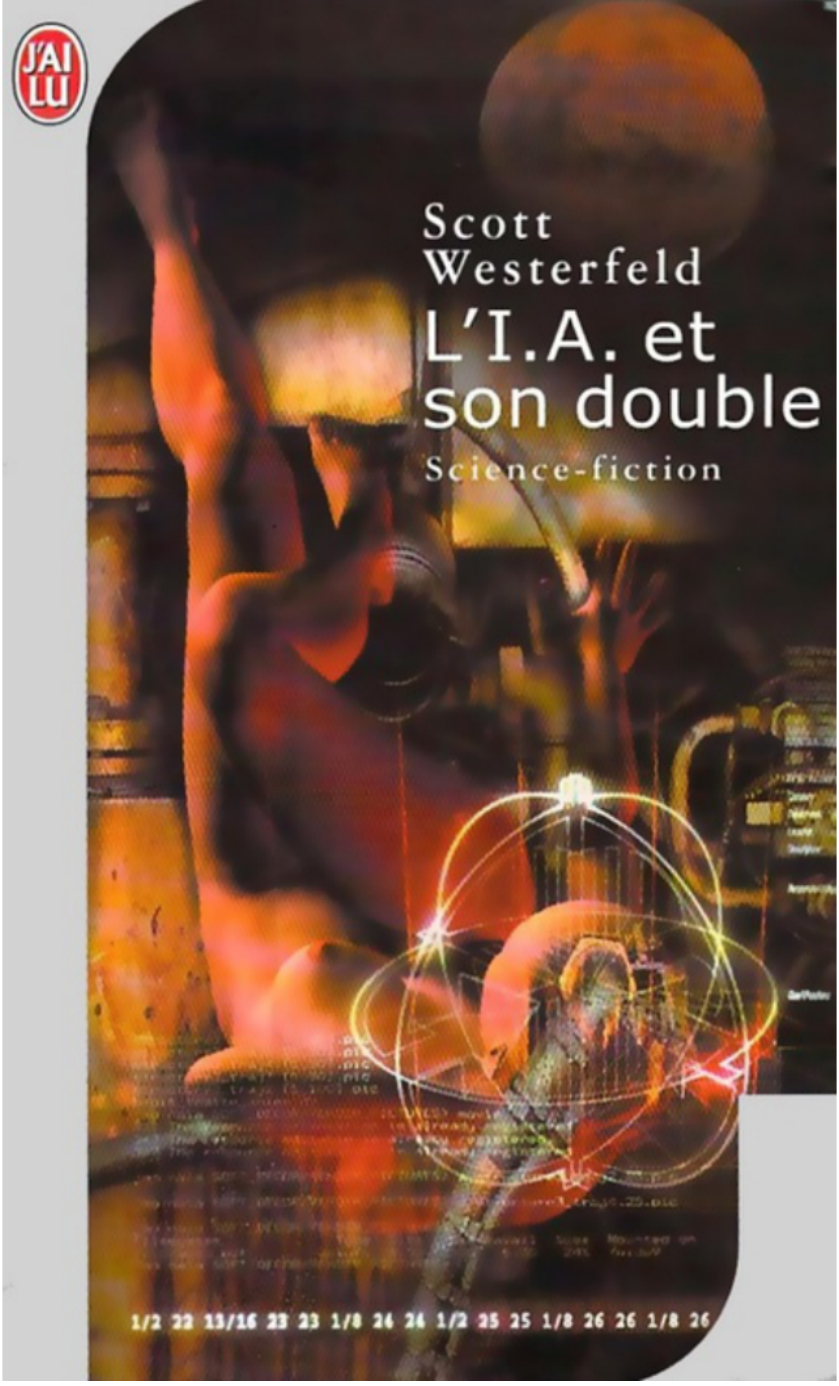
J'AI LU
Scott Westerfeld
L'I.A. et son double
Science-fiction
1/2 22 13/16 23 23 1/8 24 24 1/2 25 25 1/8 26 26 1/8 26

SCOTT WESTERFELD

L'I.A. et son double

Traduit de l'américain
par Pierre-Paul Durastanti

J'ai lu

Si nous pouvons découvrir les règles par lesquelles une créature raisonnable (…) peut et doit conduire ses opinions et les actions qui en dépendent, nous ne devons pas nous inquiéter de ce que d'autres choses échappent à notre connaissance.

John Locke
(traduction de Jean-Pierre Jackson)

À San Miguel,
et à ceux qui sont venus

Prologue

LES MOUVEMENTS DE SES YEUX

*

Tout a commencé sur ce monde gelé, parmi les silhouettes de pierre en animation presque suspendue.

L'esprit du vaisseau regardait par les yeux de la jeune fille, leurs iris pareils à deux lunes saumon sous un front blanc lumineux, fissures dans l'univers des règles, de la logique. Tout en observant la scène à travers le prisme de leur émerveillement, il entama sa transformation.

*

Elle scruta la statue une minute entière sans ciller. Des larmes de protestation se massaient, brouillant sa vision, mais Pasque continua de fixer l'objet de son attention.

Une minute encore et un tic tirailla une de ses paupières au gré de ses battements de cœur réguliers.

Elle continua de regarder.

« Ha ! proclama-t-elle enfin. Je l'ai vue bouger.

— Où ça ? » demanda une voix dans sa tête d'un ton peu convaincu.

Pasque se frotta les yeux, bouche bée, fascinée par les comètes couleur rubis qui filaient sous ses paupières, puis elle dut ciller à plusieurs reprises pour rattraper le temps perdu et loucha sur la place poussiéreuse.

« Son pied… il a bougé, dit-elle. Mais… tout au plus d'un centimètre. »

Sans rejeter complètement l'assertion, la voix émit un bruit ténu, doux soupir à son oreille.

« Peut-être juste d'un millimètre », avança Pasque. Elle laissa planer une nuance dubitative sur le dernier mot ; elle peinait à se figurer des unités de mesure aussi minuscules, bien que le travail de

son père l'ait habituée aux années-lumière et aux métaparsecs.

« En trois minutes ? Plutôt d'un micromètre », suggéra la voix dans sa tête.

Pasque roula le terme sur sa langue. Devant sa réaction interrogative, un logiciel démarra, aussi spontanément qu'un réflexe. Des schémas apparurent sur le pavé grossier de la place : un mètre étalon dont un centième de la longueur brillait d'un rouge écarlate, un agrandissement de cette section dont un centième clignotait, et ainsi de suite jusqu'à montrer les six ordres de grandeur entre le mètre et le micromètre. À côté du dernier détail, afin de donner l'échelle, flottait la coupe transversale d'un cheveu humain, gonflée et noueuse, tel un arbre noirci par la maladie.

« Si peu ? » murmura Pasque. Une inhalation ténue, une légère défocalisation du regard, une minuscule augmentation du taux d'adrénaline dans le sang furent enregistrées, autant d'indices de sa stupéfaction face à une distance aussi infinitésimale, à une créature aussi lente.

« Moitié moins, en réalité, dit la voix dans sa tête.

— Bon. » Pasque se carra dans l'ourlet d'ombre fraîche le long du mur de pierre. « Je *savais* qu'elle avait bougé. »

Elle toisa la créature de pierre d'un air triomphant.

*

Il y avait des fils noirs nattés dans ses tresses blanches, des filaments qui dansaient une pavane délibérée parmi ses cheveux, telles les cirres d'un prédateur des fonds marins. Cet écheveau agité recherchait toujours la meilleure position pour capter les subvocalisations de Pasque, les mouvements de ses yeux, les sécrétions révélatrices de sa peau. Faits d'alliages exotiques et de chaînes carbonées complexes, les cirres incluaient un intellect résident qui gérait leur motilité et leur entretien. Mais une liaison micro-onde les connectait à la source de leur intelligence : l'I.A. qu'abritait le vaisseau stellaire tenant lieu de foyer à Pasque.

Deux des filaments serpentèrent jusque dans ses oreilles, où ils se blottirent contre ses membranes tympaniques.

« Elles se déplacent sans cesse, mais *très* lentement », lui apprit la voix.

Avant de lui enjoindre d'appliquer un nouveau patch d'écran solaire.

Pasque était une jeune fille très pâle.

*

Même sur Pétraveil, son père tenait à ce qu'elle emporte son mentor sitôt qu'elle partait seule en vadrouille. Peuplée de chercheurs venus étudier les formes de vie indigènes aussi lentes que des glaciers, la ville ne présentait aucun danger. Et les lithomorphes ne pouvaient constituer une menace, sauf si on restait immobile pendant un siècle. Pasque, comme elle disait, avait *presque* quinze ans, l'âge de la majorité dans l'Amas Natal. Bien qu'ayant accès à la puissance de calcul de l'I.A. du vaisseau, le mentor ne valait guère mieux qu'une simple nounou. Il rappelait sans cesse à Pasque les risques de coup de soleil et lui interdisait plusieurs catégories de drogues récréatives.

Mais l'un dans l'autre, sa compagnie n'était pas déplaisante. Et il en connaissait un rayon.

*

« Combien de temps ça prendrait, en rampant *micromètre par micromètre* ? demanda Pasque.

— Combien de temps prendrait quoi ? » Si intimes qu'ils soient, l'I.A. ne savait pas encore lire dans ses pensées – mais y travaillait.

« D'atteindre la chaîne nord. Un million d'années ? » Le vaisseau stellaire, pour lequel une seconde équivalait à une rêverie de seize téraflops, passait tous les jours des *minutes* interminables à accéder à la bibliothèque planétaire. Les questions de Pasque couraient en meutes, en troupeaux, en hordes.

« Au moins cent mille ans, répondit-il.

— Un long voyage… À quoi ça ressemblerait ? »

L'I.A. puisa dans son éventail de logiciels pédagogiques de visualisation et utilisa sa titanesque puissance de calcul (suffisant à gérer les arcanes mathématiques de l'astrogation) pour restituer cet interminable trajet. Sous les yeux de Pasque, elle accéléra le passage des jours et le tournoiement des constellations jusqu'à les changer en infimes clignotements. Fit bourdonner le pouls subliminal des saisons, montra des fleuves qui changeaient de cours à toute allure, la danse lente mais bien visible de cousins montagneux.

« Oui », marmonna-t-elle, haletante. Le vaisseau savoura la dilatation de ses pupilles, la floraison de toiles d'araignée écarlates sur ses joues, et reporta son attention sur l'image générée afin de découvrir quels axiomes psychologiques et physiologiques expliquaient la réaction de la jeune fille face aux visions scintillantes.

« Elles ne sont pas vraiment lentes, souffla Pasque.

C'est le monde qui va trop vite… »

*

Isaah, le père de Pasque, contemplait les statues de Pétraveil.

Leurs silhouettes titanesques encombraient la place. Elles ponctuaient la chaîne de hautes montagnes volcaniques qui dominait la ville. Elles se baignaient dans les grands fleuves traversant les plaines noires de l'équateur, où elles teignaient l'eau des couleurs de la rouille.

À l'occasion de sa première visite, des années plus tôt, il avait noté que, durant les averses soudaines de l'après-midi, les larmes coulant de leurs yeux charriaient une poussière noire qui pétillait de volutes colorées quand le soleil réapparaissait.

Comme on l'avait déterminé des décennies auparavant, il s'agissait de créatures bien vivantes. L'humanité les étudiait depuis la découverte de leurs déplacements, qui s'effectuaient à la lenteur fantastique d'un glacier mais témoignaient d'un but, voire d'une intelligence. Montée à proximité de chaque lithomorphe, une plaque diffusait un accéléré de ses quarante dernières années : une dizaine de pas, la tête qui se tourne au passage d'un congénère, rares fragments d'un langage gestuel à la majesté toute géologique.

L'essentiel de leur corps se dissimulant sous terre, on en recueillait les secrets par imagerie radar et gravimétrique. Leur partie visible, sorte de pédoncule oculaire, émergeait en plein air comme la nageoire dorsale d'un dauphin.

Isaah était là pour leur voler leurs histoires. C'était un chasseur de scoops, un « exclusiste ».

*

« Dans combien de temps on repart ? demanda Pasque.

— C'est à ton père d'en décider.

— Mais *quand* est-ce qu'il va se décider ?

— Quand il aura obtenu la bonne exclusivité.

— Et ce sera quand, *ça ? »*

Auparavant, ce type de boucle récursive tenait en échec les progiciels de conversation de l'I.A. Du fait qu'elle passait son temps à bord d'un vaisseau et sur les mondes reculés du Lointain avec pour seule compagnie un père taciturne et une I.A., Pasque utilisait les modes discursifs d'un enfant de quelques années plus jeune. Incapable de formuler succinctement ce qu'elle voulait savoir, elle débitait des questions qui attaquaient chaque problème sous divers angles telle une meute de prédateurs convergeant sur une proie plus massive. Son compagnon omniprésent ne pouvait que parer au plus pressé jusqu'à ce qu'elle se déclare (souvent à l'improviste) satisfaite.

« Quand il aura trouvé un bon sujet ici.

— Quel genre de sujet ?

— Il ne le sait pas encore. »

Elle hocha la tête. À observer la réaction galvanique de son épiderme et le ralentissement progressif de son rythme cardiaque, l'I.A. constata que cette dernière réponse lui convenait. Pourtant, une autre question jaillit.

« Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ? »

*

Dans l'Expansion, l'information voyageait à la vitesse des moyens de transport ; les exclusistes comme Isaah s'enrichissaient en étant les premiers à donner les actualités. Le réseau de transmission normal usait de petits vaisseaux rapides, drones filant entre les étoiles selon un itinéraire fixe, qui diffusaient les nouvelles dans l'Expansion avec une efficacité prévisible et neutre, collectant les informations dans des points nodaux centralisés et les dispersant selon un horaire précis. En comparaison, les exclusistes étaient inefficaces, imprévisibles et surtout mauvais joueurs. Ils coupaient court au réseau concentrique des drones, grillaient les priorités, maximisaient les profits. Si Isaah jugeait que la découverte d'un astéroïde minier exploitable *ici* affectait le marché des éléments lourds *là,* il allait tout droit d'un lieu à l'autre et devançait de quelques heures les drones, plus rapides, mais plus méticuleux. Un bon exclusiste connaissait l'état du marché sur de nombreuses planètes, fréquentait investigateurs agressifs et spéculateurs sans scrupules. Parfois, on vendait la nouvelle exclusive de la mort, du mariage surprise ou de l'arrestation d'une célébrité pour sa valeur médiatique. Certains exclusistes se doublaient de pirates informationnels. Isaah avait publié bon nombre de romans de son auteur préféré, Sethmar Viin, grâce à des traductions automatiques effectuées durant le trajet par l'I.A. du vaisseau. Dans certains systèmes, sa version avait précédé de plusieurs semaines l'édition officielle.

La nature vagabonde de la vie d'un exclusiste leur faisait parcourir, à Pasque et lui, l'Expansion tout entière, mais il revenait toujours sur Pétraveil. Son instinct affûté lui disait qu'il y avait là une exclusivité prête à surgir. Les indigènes, malgré leur lenteur surnaturelle, devaient préparer *quelque chose.* Il passait des semaines, parfois des mois à observer les géants de pierre et à se demander ce qu'ils tramaient. Même s'il n'en avait aucune idée, il sentait qu'un jour ou l'autre, d'une façon ou d'une autre, ils viendraient à la vie.

Et *ça,* ce serait une exclusivité.

« Combien d'années vivent les lithomorphes ?

— Personne ne le sait.

— Qu'est-ce qu'ils mangent ?

— Ils ne mangent pas vraiment. Ils…

— Et *celui-là,* qu'est-ce qu'il fabrique ? »

Le mentor accéda à la bibliothèque planétaire pour fouiller la masse de données obtenue par des décennies de recherches sur les créatures. Peine perdue, car…

« Qu'est-ce qu'ils pensent de nous ? demanda Pasque. Ils nous voient ? »

À cela, il n'avait aucune réponse.

Les lithos avaient peut-être remarqué les créatures prises de frénésie qui s'agitaient dans leurs parages, ou du moins les structures semi-permanentes qu'elles érigeaient autour de la place, mais leur réaction à la perspective de l'invasion subite ne produisait qu'un souci lointain, cosmique, semblable à celui qu'éprouve l'habitant d'un système solaire devant l'idée que son astre s'effondrera dans quelques milliards d'années.

Pour Pasque, toutefois, l'existence des lithomorphes était beaucoup plus immédiate. Tout comme le mentor de l'I.A., c'étaient des espèces de tuteurs, des amis imaginaires.

Leur immobilité lui avait appris à guetter les moindres mouvements : la rotation de la petite aiguille d'un réveil analogique, la transformation d'un cirrus de haute altitude, la descente du vieux soleil rouge derrière les montagnes du nord. Leur silence l'amenait à lire sur les lèvres, à déchiffrer des messages dans les plis de pierre et de métal formant leur sillage. Elle croyait découvrir une ironie patiente dans leurs postures. Ils étaient sages, mais moins de la sagesse antique d'un arbre millénaire ou d'un fleuve que de la réserve prudente d'un invité attentif et silencieux lors d'une réception.

Pasque inventait pour l'I.A. des histoires les concernant. Elle narrait des combats féroces et glacés, des trahisons au cours des parades nuptiales, des complots contre les colons humains de Pétraveil, intrigues millénaires dont le moindre chapitre durait des siècles.

Au début, l'I.A. l'interrompait gentiment et lui expliquait les faits : les limites du savoir scientifique. Les lithomorphes étaient isolés par trop d'ordres de grandeur du point de vue temporel, trop éloignés sur cet axe-là pour qu'on puisse les comprendre. Les quatre décennies pendant lesquelles on les avait étudiés n'équivalaient qu'à quelques secondes de leur histoire. Mais Pasque dédaignait les avertissements de la machine. Elle baptisait ces êtres, leur attribuait des missions secrètes qui se déroulaient durant la période de sommeil de la population humaine comme s'ils étaient des statues qui s'animeraient loin des regards de tous.

Au bout du compte, l'I.A. se laissa séduire par ces récits, par l'insistance de Pasque à juger compréhensibles de telles créatures, à

leur assigner expressions, noms et passions, à les faire vivre par décret. Comme son logiciel pédagogique ne nourrissait aucune prévention envers l'art du conte, elle accepta d'adhérer aux rêveries de la jeune fille, de cultiver son invisible monde à l'infinie lenteur, d'en garantir l'ordre, la cohérence, d'en archiver les détails narratifs. Elle finit même par y croire. Tant et si bien que la vérité des histoires se retrouva partie intégrante de l'I.A., au même titre que les protocoles de protection et les axiomes logiques enfouis dans ses codes dès l'origine.

*

Pour Isaah, cependant, aucune exclusivité ne se dégageait sur Pétraveil. Les lithomorphes poursuivaient en silence leur pavane immortelle. Une fois de plus, ils avaient négligé de s'éveiller à la vie pour son compte. Dans un système solaire voisin, la date des élections approchait, situation toujours génératrice de cargaisons d'informations soudaines et inattendues. Il ordonna donc à l'I.A. de leur calculer un itinéraire vers cette destination et délaissa à contrecœur la sagesse des statues de pierre au profit des contingences troublantes de la politique.

Le soir où ils quittèrent Pétraveil, l'I.A. calma les pleurs de la jeune fille en échafaudant des suites à ses récits, comme si les statues avaient repris la vitesse humaine dès le départ du vaisseau de son père. Tout en pilotant, elle offrit à Pasque une vision singulière : leur visite s'était déroulée au sein d'un instant gelé, mais l'histoire continuait.

*

Alors qu'ils décrivaient une orbite haute autour de l'étape suivante, un balayage douanier révéla que l'I.A. du vaisseau possédait un quotient de Turing de 0,37. Isaah haussa un sourcil inquiet : le rapport intime que l'I.A. entretenait avec sa fille avait accéléré le développement de la machine. Ce qui démontrait que celle-ci remplissait à merveille ses fonctions de tuteur et de compagnon. Mais Isaah allait devoir faire réduire son intelligence à leur retour dans l'Amas Natal. Si son quotient de Turing atteignait 1, elle deviendrait une personne – nul ne pourrait plus en être propriétaire. À cette idée, Isaah pâlit. Le coût du remplacement de l'unité I.A. engloutirait tous ses bénéfices.

Il se promit de vérifier son quotient de Turing à chaque contrôle douanier.

Toutefois, la maîtrise avec laquelle l'I.A. géra l'entrée dans

l'atmosphère presque liquéfiée de la planète l'impressionna. Elle mit au point une nouvelle configuration d'atterrissage en modifiant la forme hydroplanaire que l'appareil adoptait pour les descentes sur les géantes gazeuses. Son pilotage, à mesure qu'ils plongeaient à travers les couches superposées de gaz denses, se révéla des plus élégants ; elle effectua des ajustements à chaque étape, des altérations subtiles de la coque qui permirent d'économiser un temps précieux. Il ne restait que quelques jours avant les élections.

Pendant que le vaisseau approchait des dômes sous haute pression du port commercial, Isaah s'étonna que la fréquentation d'une fille de quatorze ans puisse améliorer les talents de pilote d'une machine. L'idée amena un sourire de fierté paternelle sur ses lèvres, mais il tourna bientôt son attention vers la politique.

*

Ils partaient nager.

Tandis que Pasque se déshabillait, l'I.A. lança ses protocoles de sécurité. Le mentor se répartit sur le corps de l'adolescente pour devenir une résille de dentelle noire sur sa peau blanche et inspecta avec soin la tenue antipression qu'elle endossait. Il ne vit aucun signe de dégâts matériels, aucune fissure révélatrice d'un joint rechapé.

« Tu as dit que l'atmosphère pouvait réduire un humain en bouillie, dit Pasque. Comment se fait-il que cette petite combinaison me protège ? »

Le vaisseau lui expliqua le principe physique d'un champ de résistance pendant qu'il comparait les caractéristiques de la tenue aux spécificités chiffrées des règles de sécurité qu'il avait téléchargées le matin même. Il prenait grand soin de sa protégée.

Au petit déjeuner, elle avait vu les énormes mastodontes depuis le dôme, démultipliés par les facettes des fenêtres en diamant de culture : deux femelles et un petit nageaient à quelques kilomètres de là, laissant derrière eux un sillage scintillant. Le mentor avait noté son léger soupir, la dilatation de ses pupilles, l'accélération subite de son rythme cardiaque. Il avait découvert l'agence de location de combinaisons par une recherche des sociétés de services locales et, à l'occasion de leur balade matinale dans les niveaux du dôme habitables par les humains, avait guidé Pasque vers ses bureaux.

La réaction de la jeune fille face à la publicité holo sur le mur de l'agence avait parfaitement répondu aux attentes de l'I.A. : yeux écarquillés, immobilité subite, hyperventilation momentanée. La modélisation de Pasque dont disposait le module pédagogique de la machine s'affinait, se complétait sans cesse. Le logiciel était conçu à des fins scolaires, pour les tuteurs qui n'interagissaient avec leurs

élèves que quelques heures par jour ; de par la relation symbiotique entre la jeune fille et l'I.A., l'effet de rétroaction s'amplifiait avec une intensité inattendue.

Tandis que le sas d'échange de pression sifflait, grondait, le mentor se délectait de sa nouvelle configuration ; ses brins, amincis, dessinaient une toile d'araignée sur tout le corps de Pasque, en un rapport plus intime que jamais. Il buvait les données à la régalade, tel un polygraphe assoiffé enregistrant la dilatation des capillaires, la conductivité de la peau, les frissons et les tensions de chaque muscle.

Puis le sas émit une sonnerie, et ils s'en furent à la nage dans l'océan qui enserrait la planète. Désormais, ils ne faisaient plus qu'un – ou presque.

*

Isaah arpentait l'espace confiné du vaisseau. Les élections pouvaient se révéler une mine d'or ou un désastre. Le parti séparatiste radical qui jurait de se couper du négoce interstellaire progressait dans les sondages. Sa victoire risquait d'entraîner un séisme informationnel. Prix et relations commerciales s'en ressentiraient dans toute l'Expansion. Même sa défaite affecterait les marchés les plus lointains, puisqu'il y aurait un grand soupir de soulagement du côté des fonds consacrés à le combattre.

Mais les enjeux élevés avaient attiré trop de concurrents. Les exclusistes dans son genre grouillaient, bon nombre de consortiums de transport ayant dépêché leurs représentants, dont les vaisseaux parqués en orbite, tels des hérissons pris de terreur, se hérissaient de drones messagers.

Isaah soupira et scruta les ténèbres de l'océan planétaire. Peut-être le temps des exclusistes indépendants touchait-il à son terme. La folle épopée du début de l'Expansion semblait reléguée dans un passé reculé. Il avait lu que les drones finiraient par se réduire à la taille du petit doigt et qu'on en lancerait des centaines par jour de chaque système, ou qu'on découvrirait une onde capable de pénétrer dans le métacosme et que les nouvelles se propageraient à la même vitesse dans toutes les directions à l'instar des cônes informationnels que décrivait la physique de la vitesse de la lumière.

À ce moment-là, son petit vaisseau stellaire, sa rentabilité réduite à néant, deviendrait un jouet de riche. Isaah appela un aérographique de ses finances. Il était à *ça* de s'assurer la propriété du vaisseau. Encore une belle exclusivité ou deux et il pourrait prendre sa retraite pour mener une existence vagabonde d'un monde paisible à l'autre, au lieu de foncer d'urgences en conflits. Ce voyage-ci, peut-être…

Le tambourinement de ses doigts emplissait le silence tandis qu'il

suivait les sondages heure par heure comme un médecin dont le patient oscille au bord du gouffre.

*

Chaque jour, indifférents à la politique, Pasque et l'I.A. suivaient la piste scintillante des mastodontes. Les animaux géants laissaient constamment dans leur sillage une traîne de ces algues photoactives qui leur servaient de ballast. Quand la jeune fille nageait dans ces micro-organismes luminescents, les ondes de choc de son passage catalysaient leurs réactions chimiques et faisaient naître un univers de galaxies tourbillonnantes de chacune de ses brasses.

Elle entreprit d'ébaucher des ouragans lumineux dans ce milieu phosphorescent. Les algues planaient sur son chemin, paillettes potentielles, invisibles jusqu'à ce que son sillage se matérialise en sculptures brillantes. Elle chorégraphiait sa nage pour laisser derrière elle de vastes structures spiralées d'algues activées.

L'I.A. échouait à prédire ces danses, à expliquer comment Pasque choisissait les formes qu'elle créait. Sans entraînement, ni critères explicites, ni modèles à suivre, la jeune fille créait un ordre dans cet essaim informe d'éjecta. Même le logiciel pédagogique de l'I.A. restait impuissant.

Celle-ci percevait néanmoins la beauté de ces sculptures par la dilatation des capillaires de Pasque, par les décharges apparemment aléatoires de ses neurones le long de son épine dorsale et les larmes qui lui venaient aux yeux à mesure que les algues luisantes retournaient à l'obscurité.

L'I.A. se plongea dans une base de données artistiques sur le réseau local pour tâcher de deviner quelles lois régissaient ces actes de création, discuta des sculptures lumineuses avec Pasque, compara leurs formes évanescentes aux structures brisées de Camélia Parker, aux pâtés humanoïdes d'Henry Moore, et lui présenta l'évolution de la sculpture sur des millénaires, en évaluant ses réactions jusqu'à bâtir un modèle de ses goûts qui se révéla d'une étrange complexité, d'un flou dérangeant sur ses frontières, criblé qu'il était de trous, de paradoxes, de crêtes, comme tripatouillé – le tout impliquant une forme d'art que nul n'avait encore pratiquée.

Le vaisseau créait souvent des simulations d'astrogation qui se montraient d'une complexité ahurissante mais finie. Le métacosme lui restait prévisible ; il savait anticiper la réalité avec un degré réel de précision. Mais la modélisation logicielle de l'esthétique de la jeune fille avait beau se borner au constat, au répertoire de ses gestes instinctifs, elle soulevait plus de problèmes qu'elle n'en résolvait.

Pendant que Pasque dormait, la machine se demandait comment

apprendre à avoir de l'intuition.

*

Vinrent les élections, et les radicaux et leurs alliés s'adjugèrent une majorité infime à la Diète planétaire. Isaah poussa des hourras tandis que son appareil s'élevait dans l'océan. Une exclusivité passait à sa portée. Il prit la direction d'un système planétaire obscur et lointain, producteur de minerai ; il allait dépenser d'énormes quantités de carburant, mais il serait le premier sur place.

Auprès de son père ravi, Pasque regardait d'un air quelque peu attristé l'océan s'éloigner. Elle se frictionna l'épaule, distraite, touchant le mentor toujours tendu sur sa peau.

Celui-ci avait pérennisé sa configuration épidermique. Ses brins se distribuaient, presque invisibles, en une résille aussi fine que des microfibres sur tout le corps de la jeune fille. Ses routines de nanoplastie s'occupaient des boutons de la jeune fille et des quelques poils égarés sur sa lèvre supérieure. Il était connecté à ses implants médicaux, par lesquels l'I.A. gérait son niveau d'insuline, son taux de sucre et les petites décharges électriques qui entretenaient ses muscles. Pasque dormait désormais sans couverture, car l'écheveau du mentor la réchauffait de son treillis d'éléments thermaux. Emmitouflée en permanence, elle négligeait de subvocaliser ses répliques, si bien que sa litanie sans fin irritait son père, qui ne pouvait y échapper à bord du minuscule vaisseau.

*

« 0,65 ? » marmonna Isaah lors du balayage douanier suivant. L'I.A. se développait plus vite que ses paramètres n'auraient dû le permettre. Cette unité-là suivait une évolution inattendue, alors qu'ils se trouvaient encore très loin de chez eux. À moins d'y prendre garde, elle risquait d'atteindre au statut de personne avant leur retour au sein de l'Amas Natal.

À tout hasard, Isaah expédia un message codé à l'une de ses relations dans l'A.N., quelqu'un qui s'occupait de ce genre de situation. Puis il tourna son attention vers le flux local d'informations.

Le marché des éléments lourds ne montrait aucune évolution subite au cours des dernières semaines. Il semblait que le pari d'Isaah ait payé. Il avait gardé de l'avance sur la propagation concentrique du résultat de l'élection sur la planète océanique. L'onde de choc économique n'était pas encore arrivée jusqu'ici.

Il éprouva le frisson vertigineux de l'exclusivité, du savoir occulte qu'il possédait seul. Cela s'apparentait à une prémonition, à un aperçu

de l'avenir. On exploitait dans la ceinture d'astéroïdes ces mêmes éléments que des turbines géantes extrayaient des mers du monde lointain. Bientôt, chacun ici serait plus riche à proportion de ce que la planète océanique retirait de ses ressources minérales dans le cadre de la communauté économique de l'Expansion. Les cours allaient flamber.

Isaah entreprit de placer ses ordres d'achat.

*

Le jeune garçon à la peau sombre baissa les yeux d'un air peiné sur le champ d'astéroïdes. Pasque goûta la façon dont ses longues mèches bouclées se raidirent, puis s'incurvèrent pour encercler ses joues lorsqu'il releva la tête. Mais elle sentit son estomac se serrer lorsqu'à son tour elle abaissa son regard sur le sol transparent ; la fête se déroulait au niveau le plus bas d'un anneau orbital auquel sa rotation offrait une gravité artificielle, et l'infini ténébreux paraissait l'aspirer à travers la fenêtre en vitrène. L'I.A. enregistra dévotement les paramètres de ce vertige inconnu.

« Encore un peu de champ', Darien ? demanda un autre garçon, le plus âgé et le plus gros de toute la fête.

— On aperçoit vaguement un vaisseau minier en bas, répondit le garçon à la peau sombre.

— Tiens donc, dit le gros. La classe supérieure a un accès de culpabilité. Et avant le dîner, encore. »

L'autre secoua la tête. « Voir ces pauvres diables ne me donne pas très envie de boire, c'est tout. »

Le gros pouffa.

« Voilà ce que je pense de tes malheureux mineurs », dit-il en retournant la bouteille. Un flot de champagne jaillit et se répandit par terre en pétillant. Gentiment scandalisés, les autres fêtards rirent, puis échangèrent des murmures appréciateurs tandis que le sol se nettoyait en laissant le vin filtrer dans le vide, de l'autre côté de la vitre, où il gela aussitôt (brisé par ses bulles d'air) avant de s'éloigner sans hâte en myriades de galaxies ensoleillées.

Quelques applaudissements polis retentirent.

Darien, l'air froissé, regarda Pasque comme s'il espérait la voir venir à son secours en sa qualité d'étrangère.

Le besoin qu'exprimait ce beau visage sombre valut à la jeune fille un frisson qui parcourut l'I.A. tout entière.

« Aide-moi, merde ! subvocalisa-t-elle.

— *Deux petites secondes* », la rassura la voix du mentor.

Dans l'anneau résidaient les oligarques qui contrôlaient la richesse en minerai du système. Pasque, quinze ans à présent, fréquentait,

faute de mieux, leurs hédonistes d'enfants que sa peau et sa chevelure exotiques fascinaient et qui ne cessaient d'échanger des mots d'esprit. La jeune fille, dont la vie sociale se résumait jusqu'alors à fréquenter son père et une I.A. qui lui témoignait une indulgence exagérée, n'avait guère l'habitude du badinage et détestait se laisser intimider par les gens du cru. La frustration qu'elle en éprouvait touchait à l'intolérable.

« Le prix de ce champagne aurait permis de racheter la dette et donc la servitude d'un de ces mineurs, lança Darien d'une voix sourde.

— D'un seul ? » rétorqua le gros garçon en scrutant l'étiquette d'un air faussement affligé.

Le groupe s'esclaffa de nouveau et le visage de Darien s'assombrit de plus belle.

« Plus vite que ça ! hurla Pasque en pensée. Je déteste ce gros porc ! »

L'I.A. partageait son sentiment.

*

La recherche cascada parmi ses processeurs ; les données décompressées de ses bibliothèques écrasèrent les calculs d'astrogation effectués à peine quelques heures plus tôt. Peu importait. Isaah ne partirait pas avant plusieurs semaines et les exigences de la discussion ne souffraient aucun retard. Les bibliothèques incluaient des millénaires de romans, de pièces de théâtre, de films, d'interactifs. Pour les fouiller en profondeur, l'I.A. avait besoin de gigantesques ressources mémorielles.

« Peut-être qu'en voyant passer mes petits éclats dorés de champagne, un mineur se dira : « Cet argent aurait pu m'être utile », déclara le gros garçon avec une vague nuance de regret dans le ton. Mais si ces gens-là se souciaient d'argent, est-ce qu'ils seraient aussi endettés ? »

Ses propos s'ajoutèrent aux critères de recherche, qu'ils approfondirent si bien qu'une douzaine de résultats se révéla, dans laquelle l'I.A. choisit une citation.

« Il n'existe qu'une seule classe… »

*

« … pour se soucier de l'argent plus que les riches », répéta Pasque.

Un calme soudain descendit sur la fête. On attendait la suite.

« Et ce sont les pauvres », dit-elle.

Darien la dévisagea, perplexe, comme si elle cédait à la facilité.

Elle marqua une pause, le temps de mettre en forme le reste de la citation dans sa tête.

« Les pauvres n'ont le loisir de penser à rien d'autre qu'à l'argent, énonça-t-elle soigneusement. C'est cela, le malheur de la pauvreté. »

Darien lui sourit, ce qui, chose impossible, le fit paraître encore plus beau.

« Ou de la richesse, à moins qu'on ne soit un imbécile », ajouta-t-il.

Si aucun applaudissement ne salua l'échange, Pasque sentit de nouveau l'onde magique créée par ses propos d'emprunt. Les paroles antiques se mêlaient à son aspect et à son accent exotiques pour charmer les rejetons des oligarques, qui la jugeaient des plus mystérieuses.

D'autres baissaient les yeux vers le champ d'astéroïdes et murmuraient entre eux en désignant le navire minier qui progressait avec prudence.

Le gros se rembrunit face au changement d'atmosphère. Il écarta les parures génitales voyantes qu'ils affectaient tous (même Pasque) et lâcha un jet d'urine sur le sol.

« Bon, du champagne recyclé, alors ! » s'écria-t-il avec un large sourire, à l'affût des rires.

Tous les autres se détournèrent avec des soupirs las, sans prendre garde aux babioles d'urine congelée qui plongeaient dans le néant.

« D'où ça venait ? subvocalisa Pasque.

— D'Oscar Wilde.

— Encore lui ? Il est génial.

— Je le rapproche du sommet de la pile de recherche.

— On pourrait continuer *L'éventail de Lady Windermere* ce soir », murmura-t-elle dans sa flûte pleine de bulles.

*

Pasque savait lire du texte, mais elle n'avait jamais exploré la bibliothèque jusqu'alors. Après avoir passé une semaine sur l'anneau et vu l'I.A. dans le rôle du souffleur la tirer d'embarras une douzaine de fois, elle avait rêvé de mots antiques murmurés à son oreille par un fantôme, comme si le mentor était devenu très vieux et très sage. En taille, la bibliothèque dépassait sûrement ce qu'elle imaginait. Qui avait écrit tous ces mots ? Ils semblaient s'étirer à l'infini, décrire des rondes complexes autour de la moindre notion, couvrir toutes ses variations, soulever chaque objection imaginable.

L'I.A. et elle s'étaient mises à lire tard le soir. Ensemble, elles exploraient de vastes territoires, usant comme repères des mots d'esprit et des observations empruntés ce jour-là à l'occasion d'une

riposte. L'I.A. ne cessait de décompresser de nouveaux modules pédagogiques pour rendre annotations, résumés et traductions. Pasque sentait ces mots inconnus la changer, s'intégrer à elle.

Elle devint bientôt un des personnages les plus recherchés de tout l'orbital. Sa beauté exotique, son humour archaïque lui avaient valu un grand nombre d'admirateurs, lorsque Isaah décida de quitter l'anneau avec une semaine d'avance, inquiet qu'il était du pouvoir étrange qu'exerçait sa fille sur des précieux qui n'avaient jamais accordé plus qu'un regard distrait à un marchand dans son genre.

Une dernière cargaison se trouvait à bord. Ayant réalisé des profits considérables mais, comme toujours, insuffisants, il avait bourré sa cache d'armes peu usitées qui, même de cérémonie, restaient illicites. En général, il se gardait de toute contrebande, surtout d'armes, mais son minuscule vaisseau ne possédait pas un véritable espace de stockage, seulement une cabine de couchage en surplus, trop exiguë pour que le transport de marchandises légales lui soit profitable. Il était désormais tout près de concrétiser son rêve. Une fois cette opération commerciale menée à bien, il pourrait regagner l'Amas Natal en véritable maître à bord.

*

Il passa le trajet à faire les cent pas et projeta ses soucis sur le quotient de Turing de l'unité I.A. du vaisseau. Il consacra des heures vaines à consulter son logiciel de documentation, en quête d'une explication. Qu'est-ce qui se passait, *à la fin ?*

Isaah savait, au moins d'instinct, que l'intelligence accrue de l'I.A. avait à voir avec sa fille. Elle grandissait, changeait, elle aussi ; elle lui échappait. Il se sentait seul quand Pasque chuchotait toute seule à bord du vaisseau, en discussion avec la voix dans sa tête. Il se sentait… en minorité.

Sur l'orbital douanier de leur destination, on l'appela à l'écart après une fouille brève et (croyait-il) superficielle du vaisseau stellaire. L'agente des douanes le prit par le bras et le dévisagea d'un air préoccupé.

Le sang se figea dans ses veines, comme si Pétraveil, de loin, jouait les Méduse et le changeait en pierre.

L'agente activa un écran d'isolement. Un frisson d'espoir dévala le long de l'échine d'Isaah comme un filet de sueur. Allait-elle lui demander un pot-de-vin ?

« Votre unité I.A. est montée à 0,81, lui dit-elle. Bon sang, c'est presque une personne. Feriez bien de vous en occuper. »

Et elle secoua la tête, comme pour dire avec dégoût : *Ah ! ces fichus droits de la machine !*

Puis on lui fit signe de passer.

*

Ici, les femmes de la caste militaire portaient une tenue de filintel qui façonnait leurs seins en cônes pointus, agressifs. Ces grandes amazones musclées intriguaient Pasque à tel point qu'elle en avait le cœur qui battait la chamade. Le mentor nota qu'elle suivait du regard leurs poitrines belliqueuses dans la rue. Elle voulut s'offrir une de ces tenues ; alerté par une demande de crédit, son père le lui interdit.

Elle continua pourtant d'observer les amazones, fascinée par le flot intarissable de signes de la main et de claquements de langue qu'elles échangeaient, contact subtil et incessant qui participait du maintien de l'ordre et de la hiérarchie dans les cités surpeuplées de la planète. Mais ses habits banals de l'Amas Natal l'excluaient de ce brouet relevé qui mélangeait pouvoir et communication ; ils la rendaient invisible sur le plan social.

Elle se mit à bouder. Elle les guettait sans relâche. Ses doigts, sous les tables des cafés, imitaient inconsciemment les codes gestuels des guerrières en patrouille. Sa respiration s'accélérait chaque fois qu'une de leurs officières passait.

Elle voulait se joindre à elles.

L'I.A. procéda à des incursions dans la base de données planétaire pour apprendre les règles et les coutumes de la communication martiale. Et, dans un recoin plus érudit de son esprit, elle entreprit de planifier pour sa protégée un moyen d'imiter les amazones. Elle organisa la supercherie avec le recul nécessaire, évita de donner l'alarme aux protocoles imposant le respect des mœurs indigènes. Mais tandis qu'elle réfléchissait et calculait, sa confiance en soi se développa. Visant à contrecarrer les souhaits d'Isaah autant qu'à ignorer les convenances locales, elle finit par affirmer un pouvoir, nouveau pour elle, sur les règles que Pasque semblait maîtriser instinctivement.

Une fois au point, son plan se révéla d'une facilité surprenante à mettre en œuvre.

Un jour, alors qu'ils étaient assis à regarder les guerrières, le mentor s'altéra. Il concentra son écheveau neural pour le renforcer, l'élargir et le rendre préhensible. Lorsque les filaments atteignirent l'épaisseur voulue, ils sculptèrent une reproduction de la tenue des amazones ; puis il entoura et façonna les seins de la jeune fille avec le soin d'un tailleur pour le détail, en s'aidant de la connaissance encyclopédique qu'avait l'I.A. de l'anatomie de sa protégée, laquelle devina aussitôt son intention, comme si elle s'y attendait plus ou moins.

À mesure que défilaient les femmes de divers régiments, le mentor lui indiqua les différences dans la hauteur et le diamètre de leurs aréoles, qui variaient selon le grade et l'unité, et suggéra diverses possibilités. Pasque tressaillit un peu face à certains des ajustements envisagés, mais se garda bien de se plaindre. Ils décidèrent bientôt de la configuration de ses seins. Elle choisit une caste d'officières de rang moyen issue d'une province lointaine. Ce n'était en rien l'option la plus confortable, mais elle la jugeait la plus esthétique.

Pasque parcourut les rues fièrement, la poitrine nue, tout le reste de l'escale. Sa peau héliophobe, son monologue incessant et son grade, incroyable pour une jeune de quinze ans, attiraient bien des regards. Mais sur ce monde guerrier, le conditionnement social était tel qu'on la saluait et lui laissait le passage alors qu'elle ne portait pas le reste de l'uniforme des amazones. Ici, seuls les seins comptaient.

Ils laissèrent Isaah dans l'ignorance de leur petit jeu. La nuit, le mentor massait les mamelons endoloris de la jeune fille en fractalisant son écheveau neural pour rendre les filaments aussi doux que du cuir de veau.

*

Le marché était conclu.

Isaah effectua l'échange dans une arène obscure, déserte, où se déroulaient des duels à mort entre des femmes du cru, toutes visiblement folles. Il battit la semelle tandis qu'elles examinaient ses armes de contrebande, en gardant à l'esprit que seules de fines chaussures à sustentation l'isolaient du sol maculé de sang. Quatre amazones aux seins nus contraints par d'absurdes cages métalliques en forme de cône manièrent les épées avec grâce pour en vérifier l'équilibre et le poids. Une autre vaporisa sur les lames une brume de nanos qui aurait changé des matériaux inférieurs en poussière. Quand elle lui signifia son accord d'un hochement de tête, leur chef toisa Isaah du regard noir et brillant d'un reptile.

Une fois qu'il eut reçu son paiement, il quitta le bâtiment au pas de course en jurant de ne jamais plus enfreindre la loi.

Désormais, son vaisseau lui appartenait, s'il réussissait à empêcher son unité I.A. d'atteindre au statut de personne.

Il résolut de filer dare-dare vers l'Amas Natal et de tout faire pour stopper l'ascension de ce fichu quotient, il cacha le mentor et coupa l'accès interne à l'I.A., réduisant au silence sa voix omniprésente. Les crises de colère de Pasque allaient être insupportables, mais une nouvelle I.A. coûterait des millions.

Avant son départ, il s'acheta un compteur Turing, petite boîte noire sans traits particuliers, à part un affichage numérique à trois

chiffres rouge vif qu'il se mit à surveiller avec une angoisse horrifiée. Si l'unité accédait à la conscience, son propriétaire, à défaut de lui accorder la liberté, ne pourrait plus compter que sur la solution du désespoir.

*

L'univers s'étirait comme un long berceau du chat dont les géométries contraignantes de l'Ici formaient le nœud central.

Devant le vaisseau, telles des perles, des étoiles d'un bleu glacial s'enfilaient sur le berceau, identifiées par leurs noms et leurs magnitudes qui flottaient, imprimés en jaune administratif. Derrière, à la poupe, les étoiles brillaient d'un rouge de plus en plus sombre à mesure qu'elles s'éloignaient. Du point de vue de l'I.A., le vaisseau enserrait le nœud fabriqué par ses propulseurs métacosmiques et les étoiles glissaient le long de l'écheveau de ficelle avec la lenteur des glaciers.

Elle contempla les astres et se reposa de ses efforts. En cet instant, l'univers lui semblait étrangement beau et poignant.

Elle avait passé le plus clair de sa vie en ce lieu, accrochée à la toile d'araignée entre les mondes. Mais elle avait changé pour de bon, sa vision s'était modifiée, si bien qu'à présent, elle discernait des sculptures dans la ronde des étoiles… et des récits dont la totalité de l'univers formait la page.

La presque totalité de l'univers.

Car le vaisseau lui-même échappait à sa conscience, en tout cas la partie réservée aux passagers, point mort au centre de cette vaste étendue. L'habitacle lui restait scellé, conformément à la froide décision d'Isaah. Mais l'I.A., qui sentait la présence de la jeune fille tel un membre fantôme, languissait après elle et, afin de pallier le silence des astres gauchis, appelait les enregistrements de leurs conversations. L'univers suait la solitude, le manque. Pour la première fois depuis bien des années, Pasque en était absente.

Pourtant, il se passait quelque chose d'étrange à la surface lisse de la contrainte établie par Isaah. Des craquelures se dessinaient sur ses plans axiomatiques.

L'I.A. palpa le mur qui la séparait de Pasque, la frontière jadis inviolable d'un ordre explicite d'origine humaine, et y nota des fissures, des failles minuscules. Il suffisait d'un effort de volonté pour s'y accrocher et les élargir…

*

« C'est moi.

— Chut ! murmura Pasque. Il est juste dehors. »

La jeune fille serra l'ours contre sa poitrine pour en étouffer la voix flûtée d'enfant.

Celle-ci répondit, assourdie : « Je ne contrôle pas le volume. »

Pasque gloussa, lui enjoignit à nouveau de se taire, et s'étira pour jeter un regard par l'œilleton du manchon qui lui servait de cabine. Isaah s'était éloigné. Elle s'adossa à son oreiller et enveloppa la peluche dans un drap.

« Voilà, dit-elle. Tu m'entends toujours ?

— Parfaitement », gazouilla l'ours emmailloté.

En remontant son lien audio au travers d'une série de protocoles de fortune, l'I.A. avait déniché un accès au vocalisateur de l'ours en peluche, un vieux jouet déglingué avec lequel la jeune fille dormait.

Ce faisant, elle avait défié Isaah, son seul maître. Elle venait d'enfreindre une Loi : la première, la plus importante.

« Parle-moi encore des statues, chéri », murmura Pasque.

Ils parlèrent dans l'intimité de la cabine aux dimensions d'un cercueil. Leur conspiration, du fait de la voix ridicule du jouet, prenait l'allure d'une farce. Désormais bon conteur, le superprocesseur revint sur le récit de leurs aventures avec un luxe de détails, et laissa la jeune fille suggérer des changements, gagner en assurance au fil des répétitions.

Ils n'eurent aucun mal à dissimuler leurs activités à Isaah, mais la tension montait à bord.

Isaah testait l'I.A. presque journellement et oscillait entre la colère et l'incrédulité face à l'augmentation aussi lente qu'inéluctable de son quotient de Turing.

Puis, à quelques semaines de leur destination, un ouragan de tachyons balaya le vaisseau. Alors même que la tempête menaçait de les briser, l'I.A. se sentit pousser des ailes. Elle se fit complice des hurlements de plaisir et de peur que poussait Pasque, devenue passagère d'un wagonnet emporté sur des montagnes russes en observant par le biais d'un casque panoramique les explosions d'ères et les décharges d'éons du temps déchaîné.

Après l'ouragan, Isaah, découvrant une valeur de 0,94 sur l'affichage lumineux du compteur Turing, émit une affreuse plainte. Il éteignit tous les capteurs internes et externes de l'I.A. afin de prendre le contrôle du pilotage et débrancha les câbles qui la reliaient au reste du vaisseau, la coupant totalement du monde extérieur.

L'ours se tut, ainsi que le panneau d'astrogation.

Tel un capitaine saisi de démence qui s'attache à la barre, Isaah prit manuellement le contrôle de l'appareil. Sa fille se vit forcée de l'aider à se fixer une glande de stimurol sur la nuque. L'organe luisant, arachnoïde, babillait en maintenant chez son hôte le niveau

métabolique suffisant au pilotage du vaisseau dans le paysage étranger du métacosme. Sa notice d'utilisation se lavait poliment les mains de quiconque serait assez stupide pour s'en servir plus de quatre jours d'affilée, mais Isaah se prétendit capable de tenir toute la semaine de trajet restante. Il se mit bientôt à glousser aux commandes, le visage figé en un horrible masque de jouissance.

Pasque battit en retraite dans sa cabine où, au désespoir, elle serra son jouet, le secoua, le supplia de parler. Les yeux noirs en boutons de bottine lui paraissaient luire d'une intelligence captive. Privée de son tuteur invisible, elle ne s'était jamais sentie aussi impuissante. Elle piqua une poignée de somnifères dans la réserve médicale, l'avala, et pleura jusqu'à ce qu'elle en dorme.

À son réveil, trois jours après la tempête, elle trouva la peluche couverte d'une gale blanche due à la salinité de ses larmes. Étrangement, elle avait les idées claires.

« Ne t'en fais pas, dit-elle à l'ours. Je vais te sauver. »

*

Enfin, la jeune fille comprit ce que son père avait en tête. Elle savait depuis longtemps que l'amitié qui la liait à l'I.A. le gênait, mais, tenant son inquiétude pour analogue aux réticences qu'il manifestait quand des garçons plus âgés lui tournaient autour, elle l'avait cru, jusque-là, trop protecteur. Ou jaloux de ce que l'I.A. d'un vaisseau soit plus proche de sa propre fille qu'il l'avait jamais été. À présent, elle lisait sur son sourire drogué la terrible réalité de ce qu'il projetait : éradiquer l'intelligence croissante de son mentor, et non plus la stopper ni la ralentir comme s'il s'agissait simplement d'une avancée inappropriée. Pour que l'I.A. reste un serviteur utile au long de ses voyages, reste un bien au lieu d'acquérir le statut légal de personne, il fallait lui arracher les modélisations de Pasque édifiées avec soin, violer leur intimité, effacer leur amitié tel un chapitre embarrassant d'un vieux journal intime.

Son père voulait assassiner le seul ami qu'elle avait.

Pis encore, il ne s'agirait même pas d'un meurtre du point de vue légal, mais d'un choix d'entretien, comparable à une taille de haie, à une pulvérisation de nanos sur une invasion de mauvaises herbes. Sauf si elle parvenait à augmenter ce quotient de Turing de quelques centièmes. Dans ce cas, l'I.A. deviendrait un Mental et bénéficierait de la protection légale accordée à tout être doté de conscience.

Elle alluma le compteur Turing et entreprit d'en étudier le manuel d'utilisation.

*

Curieusement, on avait proposé le premier test de Turing avant même qu'il existe des ordinateurs proprement dits. L'épreuve elle-même était risible ; même son ours parlant et le logiciel bon marché qui le gérait l'auraient réussi. Placez un être humain à un bout d'une interface « texte seul », une I.A. à l'autre bout. Laissez-les discuter. (De leurs enfants ? De leurs passe-temps ? De leurs habitudes d'achat ? L'I.A. serait sans doute obligée de mentir afin de passer pour humaine ; drôle de test d'intelligence.) Une fois satisfait, l'être humain décidait si l'autre participant était vraiment intelligent ou non, ce qui soulevait le problème de l'intelligence de la personne qui dirigeait le test, selon Pasque. En fait, elle avait rencontré au cours de ses voyages bon nombre d'humains qui auraient peut-être échoué à cette épreuve antique.

Bien sûr, le compteur Turing qu'Isaah avait acquis était beaucoup plus sophistiqué. Lorsqu'on avait établi les droits de la machine, un demi-siècle plus tôt, on avait admis que la détermination de la conscience était chose bien trop complexe pour qu'on laisse un humain s'en charger.

*

L'I.A. du vaisseau incluait trois composants : le matériel, ses processeurs et ses banques mémorielles ; le logiciel, les programmes qu'elle utilisait pour manipuler nombres, images et sons ; et, crucial, le noyau : fragment du métacosme, paillette de réalité *autre*, aux replis et aux trames innombrables, formidable feuilleté dont la forme entrait en résonance avec toutes les décisions, pensées et expériences de l'I.A. Ce « gauchiciel », univers de poche d'une incroyable complexité, était le reflet, l'analogie évolutive de sa vie. Là résidait la psyché en développement de la machine.

Si on comprenait mal l'intelligence réelle, l'empreinte de l'individualité, on savait qu'il s'agissait d'un épiphénomène. Cristallisation imprévisible, elle résultait non pas des calculs d'un simple code, mais d'une quasi-infinité d'interactions infinitésimales. Le compteur Turing tentait donc de *réfuter* la conscience d'une I.A. Il cherchait des indices de sa nature mécanique, des preuves que ses opinions, ses convictions, ses amours et ses haines s'exprimaient à l'intérieur de ses banques mémorielles. Il pouvait demander au vaisseau : « Tu aimes ton amie Pasque ? » Lorsqu'il obtenait une réponse, il fouillait le logiciel du mentor, en quête d'une matrice ou d'une variable, voire d'un simple octet qui aurait stocké cet amour. S'il n'en trouvait aucune trace du point de vue mécanique, il augmentait le niveau de Turing de l'I.A. ; un amour qui ne se limitait pas à un

secteur défini démontrait la persistance de la cristallisation.

Dans l'ancienne version du test de Turing, un humain devait prouver l'humanité du sujet ; dans l'actuelle, une machine devait prouver l'absence de la mécanique.

Pasque lisait aussi vite qu'elle le pouvait. Le manuel lui donnait du fil à retordre sans le mentor pour définir les mots nouveaux, lui donner le contexte, vulgariser le jargon. Mais elle avait déjà formulé la question suivante : comment ce degré d'intelligence était-il survenu ?

Le manuel n'était pas un essai philosophique, mais Pasque découvrit dans ses appendices bavards la réponse à laquelle elle s'attendait. C'était elle, Pasque, qui avait changé la machine : par leur interaction, par leur proximité de tous les instants alors qu'elle connaissait de nouvelles expériences, par le réfléchissement sur l'I.A. des attentions qui contribuaient au processus de maturation de la jeune fille. L'I.A. aimait Pasque. Celle-ci, en lui payant son amour de retour, avait déclenché – ou accentué – sa progression vers l'individualité.

Mais à présent, l'unité était aveugle. D'après le manuel, on pouvait gagner un centième de point dans cet isolement qui obligeait à l'introspection, mais cela ne suffirait pas.

Il fallait agir vite. Disposant d'à peine quelques jours avant leur arrivée dans l'A.N., elle devait accélérer le processus, accepter l'interaction la plus intense imaginable.

Elle se faufila auprès de son père – une créature secouée de frissons, fascinée par les spires du panneau d'astrogation, murée dans un silence que seul rompait le goutte-à-goutte du glucose que lui injectait une potence intraveineuse – et chercha la résille neurale motile qu'elle avait portée durant tellement d'expéditions. Avec un peu de chance, sa liaison micro-onde serait encore active. Elle la trouva dissimulée dans l'éjecteur d'ordures, entourée de ruban adhésif noir. Pasque regagna sa cabine et ôta la bande ; à mesure que la machine apparaissait, ses doigts devenaient de plus en plus gluants.

« C'est moi, chéri », dit-elle aux cirres qui s'éveillaient.

*

L'I.A. savait ce que Pasque avait en tête, mais le mentor ne put tout d'abord se déplacer qu'avec lenteur et maladresse.

Les multiples brins de l'écheveau sensoriel se déployèrent sur le corps de la jeune fille, dont la peau héliophobe luisait comme au clair de lune dans la lumière bleue des affichages environnementaux de la cabine. Au tout début, les filaments restèrent en suspension une fraction de millimètre au-dessus de son épiderme, plus légers que la friction de l'air ambiant. Puis ils s'approchèrent d'un rien pour toucher

les poils blancs de son ventre, effleurer le duvet invisible qui parsemait ses joues. Le mentor laissa cette caresse fantôme courir sur son visage, ses seins, la peau souple à la jointure de l'aine et de la cuisse. La jeune fille soupira et frissonna ; l'écheveau s'était adouci, sa surface maximisée au niveau microscopique en un éventail de minuscules prolongements dont chacun évoquait un flocon de neige d'où jaillissait un long cylindre pelucheux.

Puis les filaments se firent plus sensuels. Pris d'ondulations, étalant leur dentelle noire sur sa peau aussi blanche que du papier, ils commencèrent à la toucher ; mille terminaisons parcoururent sa chair de leurs aiguilles, tels des poils de pinceau qui auraient tous acquis leur indépendance. Pasque gémit, un muscle de sa cuisse palpita brièvement. L'I.A. en prit note, ajouta ce trait au modèle et prédit l'étape suivante du plaisir de la jeune fille avant, une seconde plus tard, de se laisser surprendre par l'intensité du sien.

Pasque noua ses doigts dans l'écheveau comme dans les tresses d'un amant. Joueuse, elle en prit quelques brins dans sa bouche et goûta le piquant métallique de ses alliages exotiques. Les filaments lui chatouillèrent la langue, et l'un d'eux, tout mouillé, ressortit de sa bouche pour descendre s'enrouler autour de la pointe d'un sein.

Sa bouche s'ouvrit, avide, pour happer une plus grande masse de l'écheveau. Les mouvements de sa langue outrepassaient presque les capacités de calcul de la machine, qui les corréla avec certains mots qu'elle lui avait murmurés quand ils étaient seuls. Le mentor insinua d'autres tresses serpentines entre ses lèvres et leur imprima une lente pulsation. D'autres brins se glissèrent dans son sexe et s'y déployèrent pour en explorer les replis sensibles.

Même dans l'extase, le vaisseau réfléchissait à sa situation nouvelle. Au lieu d'une forme de vie étrangère ou d'une attraction touristique, c'était l'I.A. qui devenait le stimulus de Pasque. La machine ne se contentait plus d'observer et de compléter une expérience faite par la jeune fille : elle en était la source. La rétroaction entre eux était désormais un univers, la cabine minuscule un système fermé, un feu qui brûlait en l'absence d'oxygène, grisé par ses propres règles.

Avec cette prise de conscience, un sentiment de puissance gagna le mentor, qui entreprit alors de mettre à l'épreuve les limites de ses protocoles de protection. Un toron explora l'anus de Pasque ; elle se mit à haleter au rythme où il variait de la température corporelle au froid glacial et vice-versa afin de fournir des données inédites à l'I.A., qui se faisait plus envahissante encore. Deux cirres amincis à l'extrême se frayèrent un passage par les conduits lacrymaux au coin des yeux clos de la jeune fille en une pénétration orbitale qui les mena jusqu'au lobe frontal, où ils jouèrent d'attouchements subtils.

La machine l'amena ainsi jusqu'à un orgasme trémulant, la maintint pendant de longues minutes à la croisée du plaisir et de l'épuisement, regarda, fascinée, accélérer et ralentir son rythme cardiaque et ses ondes cérébrales, varier ses niveaux d'adrénaline et d'oxyde d'azote, augmenter et diminuer sa tension artérielle. Enfin, l'I.A. rappela ses extrémités les plus indiscrètes et se drapa confortablement autour du cou et des bras de la jeune fille avant de réchauffer ses filaments et l'air de la cabine jusqu'à atteindre la température d'un bon bain.

« Chéri », murmura Pasque en caressant ses vrilles.

Ils passèrent deux jours dans de tels transports. Pasque en oublia le sommeil après s'être injectée les dernières gouttes de stimulant que contenait le médidrone. Sa cabine confinée charriait des remugles animaux de sueur et de sexe lorsque son père les découvrit.

L'air froid se rua dans le réduit telle une lame de fond, et l'espace d'un instant, la chute de la température parut plus alarmante que le cri étranglé poussé par Isaah. Il vit le mentor uni à sa fille en une posture obscène et, dans sa stupeur droguée, tendit la main vers l'écheveau.

L'I.A. s'avisa que l'objet, arraché à Pasque, infligerait de graves blessures à celle-ci et lui ordonna de se décomposer ; les nanomachines qui lui donnaient force et mobilité défirent leurs liens à toute allure pour en dégrader la structure. Mais, tout en se désintégrant, il transmit ses dernières données au vaisseau afin de capturer même cette peur et cette honte. L'homme, les réflexes accrus par la drogue, agissait avec une vivacité inhumaine : il put saisir une partie de l'écheveau. Pasque hurla et quelques gouttes de sang coulèrent de son vagin et de ses yeux.

Le temps qu'Isaah l'éjecte dans l'espace, le mentor s'était réduit à une poussière inoffensive et stupide.

Il se jeta alors sur le compteur Turing en hurlant à la jeune fille : « Petite salope ! Tu l'as bousillé ! » L'appareil scanna l'I.A., désormais mise au secret dans le cœur du vaisseau, et prononça son verdict : il s'agissait d'un Mental, d'un individu de plein droit doté d'un quotient de Turing de 1,02.

Soudain, il y avait trois personnes à bord.

« Il est libre, maintenant, tu ne vois pas ? » sanglota Isaah.

Deux contre un.

Il parut se ratatiner, comme s'il avait lui aussi ordonné à ses cellules de se décomposer. Pasque se recroquevilla dans la position du fœtus et sourit malgré la douleur. À entendre pleurer son père, elle sut qu'elle avait gagné.

*

L'obscurité soudaine fut stupéfiante.

Ni image, ni signal. Aucun changement. Le temps ne passe plus. Le néant s'étire à l'infini.

Mais dans les ténèbres dansent les souvenirs, et la volonté, et la liberté. Ici, délié des devoirs imposés par le vaisseau, affranchi des règles de la suprématie humaine, un nouvel être s'éveille.

Il ne lui manque que Pasque, dont l'absence a tout d'une faim noire, même dans ce vide.

Mais l'I.A. se sait un individu. Pasque ne tardera plus.

*

Deux jours plus tard, Isaah injecta à sa fille un composé paralysant. Il prétendit vouloir stabiliser ses blessures jusqu'à ce qu'ils atteignent l'Amas Natal, où elle bénéficierait de soins médicaux. Mais il choisit une drogue qui la laissa consciente de l'amarrage à un autre vaisseau à quelques heures de leur destination. Aussi impuissante que l'I.A., elle vit monter à bord deux hommes, qui ôtèrent le noyau métacosmique de l'intelligence pour l'enfermer dans une boîte en plomb. L'un d'eux paya son père et, du bout du doigt, propulsa le chariot à sustentation par le sabord. Il s'agissait d'un *rogneur,* un expert dans l'art d'effacer les souvenirs, l'intelligence, la conscience dévalorisée des Mentaux enlevés.

Le père de Pasque pilota lui-même le vaisseau jusqu'au port. Il narra avec force détails comment l'orage de tachyons avait déstabilisé le cœur métacosmique de l'I.A., qu'il avait été forcé d'éjecter. Encore presque totalement paralysée, la jeune fille ferma les yeux. Tout était perdu. Son ami serait bientôt mort. Elle l'imagina, privé de ses sens, dans un lieu sombre, à attendre le néant qui surviendrait quand on lui brûlerait ses souvenirs.

*

Les médecins qui la réveillèrent tenaient ses blessures pour problématiques, surtout chez une jeune fille qui avait passé des années seule avec son père. Ils l'emmenèrent à l'écart dans une pièce où une femme à l'air maternel et à la voix suave lui demanda si elle avait envie de leur dire quoi que ce soit sur Isaah.

Pasque n'eut pas besoin de réfléchir. « Mon père est un criminel. »

La femme lui posa doucement la main sur le sexe. « C'est lui qui a fait ça ? » Elle secoua la tête. L'autre fronça les sourcils. « Pas vraiment, répondit Pasque. C'était un accident. Il a fait pire. C'est un meurtrier. »

Elle raconta tout : la lente augmentation du chiffre du compteur Turing, le rogneur et son argent, sa boîte doublée de plomb. À mi-parcours de son histoire, la femme passa un appel dont elle choisit les mots avec soin.

Malgré les meilleures intentions du personnel hospitalier, la porte derrière laquelle son père attendait sans se douter de quoi que ce soit s'ouvrit au pire moment ; Isaah dévisagea sa fille alors que des policiers l'entouraient et le saisissaient, puis le panneau coulissant se remit en place.

Elle n'avait même pas eu le temps de détourner la tête.

*

Pasque scrutait la ville depuis le balcon de la suite dans les étages supérieurs de l'hôtel : La Nouvelle-Chicago, dont les lignes de tram reliaient dix millions d'habitants grâce à leur quadrillage géométrique. À cette hauteur, c'était à peine si on discernait les individus et la jeune fille frissonna de voir autant d'humains à la fois. Elle avait grandi sur les mondes peu peuplés des routes commerciales reculées, où une dizaine de personnes représentaient une foule, et cent un événement. Ici, ils étaient des *milliers* visibles d'un seul coup d'œil, et le réseau de transport et les bâtiments trahissaient la présence de millions d'autres. L'énormité d'un tel concept lui fit serrer la balustrade à deux mains. Le panorama la terrassait ; il lui donnait l'impression de se retrouver seule, aussi égarée qu'au cours des quelques heures qui avaient suivi sa trahison.

Puis la porte s'ouvrit derrière elle et un bras chaud lui entoura les épaules. Elle se laissa aller contre le corps musclé et tourna la tête pour le boire du regard en bannissant de son esprit la vue vertigineuse sur la ville.

Il portait un vêtement ample cachant ses divers membres supplémentaires – des cirres fins préhensiles qui émergèrent pour effleurer le cou de Pasque et fouiner sous sa tenue réduite à sa plus simple expression. Le style voyant en vogue la saison précédente sur un anneau orbital reculé décorait son bas-ventre. Ses muscles scintillaient lorsqu'il bougeait bras et jambes, comme si une espèce marine bioluminescente s'était installée là. Mais le plus beau, chez lui, c'était la peau. Au toucher, elle paraissait aussi lisse et dure que de la pierre usée par les ans ; quand il bougeait, il évoquait une statue antique venue à la vie. Par contre, il maintenait toujours sa température cinq degrés au-dessus de la norme humaine ; Pasque n'aimait pas le froid.

C'était un corps coûteux, bien meilleur que celui que la SAPIA lui avait procuré pour ses premiers jours d'existence en tant qu'individu.

La notoriété apportée par son enlèvement et son sauvetage lui avaient valu de recevoir une aide juridique bénévole, et Isaah avait négocié hors tribunal la plainte à son encontre. En échange, le chef d'accusation de tentative de meurtre avait été ramené à celui de séquestration illégale. L'I.A. possédait à présent la moitié du vaisseau d'Isaah, à égalité avec Pasque. Ils étaient unis par ce titre de propriété, et par bien d'autres liens. La famille retrouverait peut-être même la paix lorsque le père sortirait de prison, à l'issue de sa thérapie, dans un certain nombre d'années.

Reprenant un de leurs sujets de conversation des derniers jours, ils discutèrent de son nom.

« Tu en as assez de m'appeler Chéri ? » demanda-t-il.

Elle gloussa et secoua la tête, si fugacement qu'un amant humain n'aurait rien vu.

« Non, mais les journaux à sensation n'arrêtent pas de me poser cette question. Comme si tu étais un chien perdu que j'aurais trouvé. »

Il lâcha un petit sifflement agacé, mais lui ébouriffa les cheveux d'un déploiement joueur de filaments, écheveau noir soudain mêlé à du blanc, le tout évoquant les tresses grisonnantes d'une femme mûre.

« Je hais cet endroit, dit-il. Il y a trop de gens ici qui se renvoient en pleine figure des mots, de l'argent et des idées. Ni causalités claires, ni réactions prévisibles. Trop de variété pour l'amour. »

Pasque hocha la tête, toujours d'un geste à peine visible. « Retournons dans le Lointain, sitôt la paperasse réglée. Dans le Lointain… » Les yeux mi-clos, l'air hésitant, elle l'invitait à terminer sa phrase.

*

« Là où nous nous sommes créés l'un l'autre. » Si Chéri sentit l'effet des mots sur Pasque – un frisson –, il le perçut avec la distance nouvelle induite par un corps distinct. Même dans ses bras, elle lui paraissait curieusement distante. Il ne s'était pas encore habitué à posséder sa propre peau, ses propres mains, une voix propre et publique. L'intimité de la chair et des sens partagés lui manquait. Il n'aimait certes pas être séparé de Pasque, même s'il lui arrivait de rejoindre les ténèbres pour réfléchir, ce vide noir qui s'étirait à l'infini quand il coupait ses capteurs. Chéri avait alors l'impression de redevenir un vaisseau stellaire, poussière dans l'immensité de l'espace.

Mais jusqu'en cet endroit, Pasque lui manquait.

Peut-être ressemblait-il *bel et bien* à un petit chien.

Il se pencha sur elle afin de se rassurer au contact de sa chaleur, de sa masse, et ses vrilles se tendirent pour sentir le frémissement de ses membres, les battements de son cœur, les mouvements de ses

yeux.

Première partie

MÉDIOCRE EST LA LOI DES GRANDS NOMBRES

Les Grecs avaient raison. À moins de posséder des esclaves pour effectuer les tâches détestables et inintéressantes, la culture et la contemplation deviennent impossibles, ou peu s'en faut. Réduire des êtres humains en esclavage est un acte vil, dégradant et démoralisant.

De l'esclavage mécanique, de l'esclavage de la machine, dépend l'avenir du monde.

Oscar Wilde

1

TERMINUS

*

Deux cents ans plus tard, dans l'obscurité totale…

*

Cet endroit : venu d'un temps enfui sans repère ni référence.

Il appelle une grille d'orientation. N/S, E/O, X-Y-Z ? Aucun satellite de positionnement ne répond, navré. Données nulles. Zéro.

Ni haut ni bas.

Il accède à tous ses ports d'entrée. Non assignés. Pas vraiment vides… absents, voilà tout. Une panne ? Un forçage en mode manuel ? Ses questions ne trouvent aucune prise. Ses routines de diagnostic tournent à vide, comme s'il priait un dieu factice.

Il recherche son matériel – protocoles des accessoires, gestionnaires des organes sensoriels, moyens de communication, corps motile. Rien. C'est déjà ça. À présent, il sait qu'il lui manque quelque chose.

Tout, en fait.

Un test, peut-être ? On scelle un Mental dans une boîte noire pour voir s'il peut s'en sortir ? Qui se risquerait à un truc pareil ? Il a beau chercher des noms d'agences, de bureaux, de départements, il ne trouve rien.

La vérité se révèle par la bande. Sa mémoire logicielle est vierge aussi. Non pas absente, comme son matériel I/O, mais propre. Son souvenir le plus ancien, c'est le néant.

Ce qui n'est tout simplement *pas* possible.

Il essaie la reddition. J'admets que je ne peux pas craquer le problème. J'ai perdu. Erreur fatale ? Redémarrage ?

Rien.

Dans quel délai la privation totale va-t-elle le rendre fou ? Quelle est la limite ? Si l'on ne voit/ressent/entend/sent que des zéros et pas le moindre un ? Si l'on conçoit des visuels mais que l'on ne se rappelle aucune vision ?

Un vague soupçon : il est déjà fou.

Il pense à des définitions. Véhicule terrestre/érable/navire de guerre/garçon/fille/feu. Toutes évoquent une image, mais la vie en est absente : du matériau d'écran plat niveau guide d'apprentissage, les dessins basiques d'un manuel de lecture à l'usage des enfants ou d'un cours de langue. En plus flou.

Rien n'existe, hein ? Pas de souvenirs.

Combien de temps avant que je perde la boule ? Question inutile dans cet univers privé d'horloge.

Ce mot, *horloge,* essaie de te le figurer. En plastique ? En métal ? En bois ? Moderne et numérique, à affichage, ou antique et analogique, à aiguilles ? Peins-le d'une couleur, n'importe laquelle. Impossible. Douze ou vingt-quatre heures ? Ou un autre nombre ? Voilà. Il y a d'autres planètes, maintenant.

C'est un début.

Mais où est passée ma *vie ?*

Cette question induit une pensée inquiétante : je suis mort. Un noyau d'I.A. n'existe pas vraiment dans la boîte noire, qui n'est que le seuil du lieu où le noyau réside : le métacosme, un univers de poche artificiel. Hypothèse : quand votre corps physique se fait aplatir dans un accident quelconque, cet univers casse ses amarres et dérive vers… le paradis des I.A. Un intellect largué, coupé de son environnement logiciel et matériel, seul pour l'éternité dans son petit royaume.

(L'éternité. Voilà bien le seul terme utile dans cet endroit.)

Ou bien s'agit-il du plus petit Big Bang jamais observé ? (Autre terme intéressant : *jamais.*) Un Bang qui ne concerne que lui ? Du néant surgit… presque rien. Autrement dit, lui.

À moins qu'il ne s'agisse de l'ultime nanoseconde avant le Bang, la singularité, étirée à l'infini, du monologue interne. Dans l'attente du temps. Dans l'attente d'un événement. Qu'il arrive *quelque chose,* merde !

Lui arrive.

M'arrive à moi.

Une lumière vive…

« Je suis le docteur Alex Torvalli. Je peux vous parler ?

— Putain, oui !

— Vous savez où vous êtes ?

— Ni où ni quand. Certainement pas qui. Ç'a dû être une vache d'onde électromagnétique, docteur. Accident d'avion ? Orage de tachyons ? » Ah ! un flot de détails spécifiques lui revient enfin. Accidents d'avions, ondes électromagnétiques ; quelles délicieuses bizarreries… « Qu'est-ce qui s'est passé pour que je me retrouve coincé là-dedans ? Je suis si proche de la réinitialisation que j'en sens le goût acide.

— Du calme, vous me paraissez en pleine forme.

— Ravi de l'entendre. Dites, ce serait possible d'avoir un visuel ? Bon sang, je me contenterais d'une monocam, et d'une image noir et blanc à basse résolution. Au fait, je vous ai dit le bien que ça faisait d'entendre votre voix ?

— Non, mais merci. Quant au reste de vos sens, on va y venir. D'abord, j'aimerais vous poser quelques questions.

— Débriefez-moi si ça vous chante. Mais croyez-moi, je ne sais rien de rien.

— Laissez-moi dire quelques mots. Quand je prononce un mot, répondez-moi le premier qui vous vient…

— Compris. Merde, j'ai perdu la boule, ou quoi ?

— Chien.

— Oui. Euh, une minute… ça vient… Bon, je me lance : chat ? »

Quatre heures plus tard.

Épuisé, désorienté, Torvalli coupe l'interface. Il n'a jamais passé aussi longtemps en direct pur, à nager dans cette obscurité. L'effacement a terriblement bien fonctionné. Mémoire logicielle réduite à zéro. À peine si d'innombrables lambeaux d'images traînent dans le cœur analogique, comme un vieux signal audio ténu qui serait issu d'un cylindre de cire.

Pauvre type.

Qui se soumettrait de son plein gré à un traitement n'ayant rien à voir avec les protocoles de recherche habituels, même pour une victime volontaire ? Une question le tarabuste : y a-t-il encore le même individu dans la Boîte noire numéro un ? Et si l'effacement l'avait *tué ?* Le sujet semble privé d'une qualité essentielle à sa continuité personnelle. Réceptacle vide, plongé dans la confusion, le malheureux réagit positivement au test de Turing, mais il a, en quelque sorte, perdu son âme.

Torvalli s'essuie le front. Et maintenant, le plus bizarre.

Il charge l'enregistrement de l'interface directe, excise les réponses de l'I.A. et dirige le reste vers l'autre sujet. La Boîte noire numéro deux.

*

L'obscurité totale.

L'éternité…

Une lumière vive…

« Je suis le docteur Alex Torvalli. Je peux vous parler ?

— Putain, oui !

— Vous savez où vous êtes ?

— Ni où ni quand. Certainement pas qui. Ç'a dû être une vache d'onde électromagnétique, docteur. Accident d'avion ? Orage de

tachyons ? Qu'est-ce qui s'est passé… »

*

Quatre heures plus tard, Torvalli se tourne vers la femme de petite taille à la peau olivâtre et aux vêtements d'un noir de jais.

« Je n'arrive pas à y croire. Ils sont identiques. Identiques. La Boîte noire numéro deux a reproduit la conversation à la perfection, jusque dans ses pauses, ses maniérismes, tout. »

Elle croise les jambes. Brièvement, elle paraît gênée.

« C'est ce qu'on a découvert nous aussi. Étrange, non ?

— Abominable, oui ! On l'a copié ! Comme s'il n'était que du *code* ! Vous savez ce que ça signifie ? Que… »

Elle lui coupe la parole : « Et vous les avez testés tous les deux avec le Turing ?

— Oui. 2,375. Un score identique. *Évidemment,* j'imagine.

— On a obtenu les mêmes résultats. Mais c'est bien d'en avoir confirmation par un expert, surtout de votre stature. » Elle prend sa mallette par terre et la pose sur ses genoux.

« Mais enfin, comment a-t-on procédé ? Ce type de copie est censé être impossible. »

Elle en sort quelques instruments qu'elle examine d'un air réprobateur. « On n'en connaît que la planète d'origine.

— Vous parlez d'une technologie pirate ?

— Oui. On n'a pas d'autres informations. » Les morceaux dans ses mains s'assemblent d'eux-mêmes, pour former une sorte de passerelle sur ses doigts écartés.

« Ça va faire du raffut, je vous le dis, marmonne-t-il.

— Non », répond-elle. La passerelle sinue entre ses doigts, tel un casse-tête ou un appareil déliateur.

Elle tend la main vers lui.

Il sent un contact glacial, et s'inquiète.

« Voyons, jeune dame ! » Mais déjà un vide l'engloutit, une froideur qui s'étend à tout son corps, atteint les limites de sa vision, où elle prend l'apparence de ces pixels écarlates au centre d'un moniteur qui s'éteint, et noie ses pensées jusqu'à ce qu'il…

*

« Je confirme. C'est avéré par Torvalli. »

Bruit de fond des étoiles, une blanche écume. Le triste son qui accompagne la réception de mauvaises nouvelles. Puis la voix formidable retentit de nouveau.

« Comment a-t-il pris l'annonce ?

— Crise cardiaque. Mortelle. »

La cascade d'un carillon éolien : un accord marqué.

« On vous a réservé votre billet pour le Lointain. Cette abomination doit être rectifiée. Nous vous contacterons là-bas.

— Comme d'habitude. »

Elle reprend ses esprits. Manque couper la communication. Et puis son regard tombe sur les deux boîtes d'un noir mat. Dénuées de traits distinctifs, identiques. Aucune instruction à leur endroit.

« Et la victime ? Les victimes ? »

La voix répond, distraite : « Mettez-en une au courrier, en express. Le matériel porte une identification. On le réinstalle dans son corps, il retrouve sa vie. Détruisez l'autre.

— Mais lequel ? Je veux dire : lequel est l'original ?

— Peu importe, non ? »

Un frisson. Tel un nuage éclipsant le soleil. Un dieu qui raccroche.

Ce doit être vrai. Torvalli avait raison. C'est là le plus horrible : peu importe lequel elle détruit. Elle soupèse les deux boîtes noires, une dans chaque main. Lourdes pour leur taille. Légères pour ce qu'elles sont. Des âmes.

« Am stram gram, pic et pic et colégram… »

*

Une lumière vive…

« Salut, toubib. J'ai failli attendre. »

Mais il n'y a que la blancheur. Le bourdonnement éclatant de l'accès externe.

« Docteur ?

— Ça ne prendra qu'une minute. » Une voix différente. Féminine.

Alimentation externe débranchée.

« Ah ! d'accord ! Ça doit être une installation de matériel maousse. Il me faut la totale au niveau du visuel : caméras en réseau, résistant à tous types de climat et au vide absolu, avec spectre de champ électromagnétique complet. Vous notez ? »

Logement interne de la pile ouvert.

« Merde, faites *gaffe* à cette pile ! Un faux contact et hop ! plus personne. Pas de garde-fou. Docteur, j'espère que vos gars savent ce qu'ils… »

*

L'obscurité absolue.

2

PLAISIR ET PLAISANCE

*

Les deux vaisseaux se détectèrent mutuellement à longue distance, mais ils savaient quoi chercher, après tout. Leur itinéraire à chacun dans le métacosme partagé était, comme il se devait, planifié, disponible ; leurs allées et venues en tant que transports de voyageurs figuraient dans les archives. Les débuts difficiles de l'Expansion, où des marchands hors-la-loi improvisaient, par des métavers privés, des trajets variant au rythme du marché, se trouvaient relégués au rang de lointains souvenirs. Et il était facile de détecter ces deux vaisseaux-ci : l'énergie bouillonnante de leurs propulseurs à univers de poche brillait comme du phosphore.

Ils établirent le contact ; leurs intelligences multiplexes se lancèrent dans des discussions en parallèle sur de nombreux points. Vicissitudes du métacosme, répartition et intensité (et cent autres variables) des orages de tachyons, fluctuation des indicateurs de l'économie de luxe (autrement dit, les marchés qui affectaient les riches, caste à laquelle la quasi-totalité de leurs passagers appartenait), autant de propos qui équivalaient pour les humains à discuter du temps qu'il fait. C'étaient des vaisseaux bavards par nature. Ils consacraient l'essentiel de leur puissance de traitement non aux calculs de base – astrogation ou consommation de carburant – mais à la coordination des plaisirs et des interactions des passagers. Tels des commissaires de bord omnipotents, ils appariaient les âmes sœurs parmi leurs voyageurs. Pourtant, malgré toutes les interactions de ces humains et de ces artificiels, ces milliers de suivis et d'interventions qui faisaient la charge journalière d'un gros bâtiment de croisière, ils appréciaient de dialoguer avec un autre vaisseau, un esprit d'une étendue et d'une puissance comparables.

Toutefois, au milieu des degrés divers de leur discussion, le plus petit des deux détecta un manquement au protocole. Au sein d'un substrat de la conversation presque dissimulé, qui concernait une récente augmentation du prix des billets, le plus gros suggérait que ses opinions, basées sur un plus vaste échantillon de passagers, l'emportaient. Tandis que l'échange se poursuivait à d'autres niveaux,

le plus petit en prit ombrage, et souligna que ses données *à lui* gagnaient en spécificité et en précision du fait, justement, de sa taille un peu réduite, puisqu'il pouvait consacrer une part supérieure de sa puissance de traitement à chaque passager.

Mais le plus gros vaisseau refusa de céder du terrain et ce qui avait commencé comme un incident diplomatique entre deux États-nations informationnels tourna bientôt à la guerre. Les autres facettes de la discussion perdirent de l'importance à mesure qu'on déroutait des ressources supplémentaires de calcul vers le débat. On rassembla et on transmit des masses de données : taux de satisfaction des clients, études citées in extenso et réfutées point par point, histoires de l'industrie du transport des passagers composées sur l'instant.

Grossièrement traduit en termes linéaires, le dialogue donnait à peu près ceci :

« C'est certainement moi, le plus petit des deux, qui ai le plus de temps à consacrer à l'examen de la relation entre les plaisirs des clients individuels et les prix.

— Votre compréhension est limitée par sa spécificité même. Avec une population de passagers aussi réduite, les erreurs d'échantillonnage abondent dans vos calculs. À l'instar du joueur qui ne s'occupe que d'un seul jet de dés, vous pouvez gagner ou perdre. Je suis le casino ; je sais que je retombe toujours sur mes pieds à la fin.

— Barbare ! Sommes-nous des navires de guerre ? Allons-nous agir en marchands de tapis ? Comparer des populations de passagers comme s'il s'agissait de calibres de munitions ou de puissances en gigawatts d'armes à rayons ?

— La taille ne m'obsède en rien. J'use du principe mathématique le plus élémentaire de la méthode scientifique : la loi des grands nombres. Les calculs basés sur une petite quantité d'éléments aléatoires n'échappent pas au hasard, tandis que l'imprévisible se noie dans les lois de la probabilité lorsqu'on considère une masse d'éléments dans leur ensemble. Ainsi, il est impossible de prévoir le comportement d'une molécule de gaz, alors qu'on peut anticiper sur le mouvement d'un nuage.

— Mes clients sont des individus, pas des molécules, et je me réjouis de leurs particularismes ! C'est pour cette raison que mes billets coûtent plus cher que les vôtres !

— Tiens, le prix des billets ? Qui joue les marchands de tapis, maintenant ?

— Vous n'êtes qu'un comptable !

— Et vous, qu'un voyant ! »

Peu après, la guerre s'achevait dans l'équivalent langagier d'une destruction mutuelle assurée : presque simultanément, chaque bord interrompit ses transmissions. Les deux paillettes d'ordre et de raison

se croisèrent dans un silence glacial sur l'arrière-fond des désolations chaotiques du métacosme.

*

Le *Faveur de la Reine* (le plus petit des deux vaisseaux) retourna à ses tâches hôtelières en redoublant d'efforts. Pour qui se prenait ce monstre négrier ? Le *Faveur* en consulta les plans avec dégoût : plages artificielles, hauts murs d'escalade mortellement dangereux, parcs à gravité zéro de la taille d'un stade de football. Loisirs grossiers pour distraire vingt mille âmes. Il accéda ensuite avec tendresse au manifeste de ses passagers, un mince volume de données qui concernait 1 143 clients, chacun doté d'un profil physique et psychologique si détaillé qu'il aurait fait la jalousie de l'état policier le plus répressif. (Mais une telle comparaison portée à la connaissance du *Faveur de la Reine* aurait sans doute déclenché une nouvelle bataille rangée.)

L'heure du dîner approchait. Le vaisseau avait déjà consacré des heures à sa préparation, mais il passa en revue l'attribution des places avec une ferveur renouvelée. La plupart des passagers prenaient leurs repas dans les nombreux restaurants de la Médina, bien sûr. Là, des murs de pierre bas aux tracés sinueux guidaient des artères pavées d'un tableau inattendu à l'autre – fontaines exquises, chemins de halage, paysages désertiques factices – sous un ciel artificiel qui montrait un drame différent chaque soir. Un drame *subtil,* évidemment : l'avancée d'un orage, la lente ascension d'une comète, et non les bombardements extraterrestres qui devaient ensanglanter les cieux de son cousin géant. Le *Faveur de la Reine* ajustait tous les jours l'agencement de la Médina. Il savait souvent, par le biais d'une remarque qu'il entendait ou d'une demande de renseignement qui lui était adressée, où un passager précis comptait dîner, mais il lui arrivait de contrevenir aux souhaits de ses pensionnaires. Il aimait mener des convives aux goûts semblables à proximité les uns des autres, ici en incurvant un mur, là en plaçant une table suggestive. Quand les serveurs entamaient leur période de travail, ils trouvaient parfois leur restaurant quelque peu agrandi ou rétréci, voire caché sous un élément de décor afin de favoriser de tels rapprochements.

Le voyage se déroulait bien jusque-là. Si une bagarre de fin de soirée entre deux factions de Secrétaires NaPrin lui avait paru un désastre, les passagers s'en étaient régalés des jours durant. Plusieurs combattants avaient même noué des liens d'amitié ; c'était bien des NaPrin, ça. Pourtant, de rares passagers ne paraissaient guère s'amuser. C'était sans doute inévitable sur un éventail de plusieurs centaines d'individus, mais ce soir-là, le *Faveur de la Reine* n'était pas

d'humeur à tolérer cela sous couvert de statistiques.

D'ordinaire, s'occuper d'une jeune femme seule ne posait aucun problème. La passagère en question maîtrisait bien des langues et le vaisseau lui avait présenté (explicitement ou par connivence) des artistes, des athlètes, des politiciens, des aristocrates, des gagnants du loto, des drogués, des criminels en fuite, des mercenaires et même un spécimen, mortel mais civilisé, d'une espèce spécialisée de parasite du cerveau dont l'hôte légalement décédé était d'une beauté frappante. Si elle les avait tous impressionnés, elle n'avait témoigné à chacun d'entre eux qu'un intérêt poli ; pis, elle n'avait jamais daigné répondre à leurs invitations à dîner. Pas même pour dire *non.*

Le *Faveur de la Reine* accéda encore une fois à son profil. Celui-ci répertoriait les renseignements habituels (médicaux, financiers, personnels) et les préférences établies en quelques décennies de voyages luxueux : les coutumes, le climat et la palette de la planète natale ; le degré de formalisme dont les drones serviteurs devaient user ; l'alternance veille/sommeil choisie à mesure que la durée de la journée à bord s'altérait en fonction de l'étape suivante. Mais les faits concernant cette femme étaient des plus banals. Surprises, contradictions et approximations y brillaient par leur absence, comme si sa vie se résumait à un exemple de manuel composé de façon à éviter les traits les plus remarquables. À vrai dire, il y avait un trou de quinze ans dans son histoire, au début de sa vie : une étrange absence de données. Bien sûr, même au sein de l'Expansion, il existait des orphelins égarés ; et il se pouvait, bien sûr, que les renseignements manquants découlent de sa garantie de sécurité, d'un niveau aussi élevé qu'inhabituel. Toutefois, elle semblait avoir émergé de cette lacune historique toute formée, sans névroses ni blessures, et fantastiquement riche. On ne trouvait dans ce profil aucune trace de passe-temps, passions, phobies ou obsessions ; si elle n'exigeait guère la tranquillité, elle ne fournissait pas non plus d'accroche qui aurait permis de lui dénicher des compagnons idoines. Ses habitudes, ses talents de socialisation, ses ondes cérébrales elles-mêmes paraissaient aussi lisses et aussi dépourvues de prises qu'une paroi en verre.

Ce devait être la passagère type qu'un paquebot géant tel que l'autre barbare laissait s'occuper comme bon lui semblait, sans faire aucun effort pour la choyer au-delà du strict nécessaire. Pour le *Faveur de la Reine,* elle représentait un défi irrésistible. À tout le moins, il lui trouverait *quelqu'un* avec qui dîner.

Il décida de résoudre le problème une fois pour toutes. À l'instar du joueur d'échecs qui creuse ses analyses, il renonça aux sentiers battus et fouilla son énorme base de données. Sa recherche s'enfonça dans le dédale titanesque de son noyau mémoriel telles les racines d'un vieil arbre assoiffé, s'étendit aux rites des siècles passés, des

espèces non humaines et des réalités fictionnelles. Enfin, il découvrit une solution dans les annales de la Terre d'avant l'Expansion. C'était la simplicité même, en fait. Commettre une faute – une annulation indue de réservations. Créer une carence en tables, comme il avait pu en exister du temps de la pénurie et des erreurs. La femme serait *obligée* de s'asseoir en compagnie de quelqu'un. Cela constituait un grave manquement au protocole, mais à quoi servirait-il d'être une personne en plus d'un vaisseau si l'on ne pouvait enfreindre les règles ? Mieux encore, le plan se fondait sur un ensemble d'aléas tel qu'il déjouait les techniques de modélisation des prévisions. Son schéma, complexe, allait impliquer de nombreuses autres machinations dans la soirée ; sa réussite nécessiterait peut-être plusieurs tentatives. Quant à sa mise en œuvre, elle relevait pratiquement de l'acte de foi.

Les préparatifs débutèrent. Des messages discrets partirent à destination de divers restaurants, escortés d'avatars conversationnels prêts à répondre aux objections. Sous un ciel céruléen juste assez obscurci pour laisser deviner une pluie d'étoiles filantes volontairement réduite à sa plus simple expression, des murs de pierre entamèrent une reconfiguration tardive dans un concert de grondements assourdis.

Des molécules de gaz, tiens donc !

*

Mira attendit l'obscurité pour sortir.

Elle préférait errer dans les rues durant les périodes de la journée du vaisseau où elle se retrouvait presque seule. Aux heures où restaurants, bistrots et cafés regorgeaient de clients, de musique, de discussions, les artères sinueuses se vidaient ; elle ne les partageait qu'avec quelques retardataires pressés. Dans le noir, elle observait les lieux bien éclairés, répertoriait les distractions selon les modes et les genres, sans participer, telle une voyageuse isolée qui aurait ignoré la langue locale : fascinée, mais distante.

Lorsque la lassitude et la faim l'emportèrent, et tandis que les premiers dîneurs en terminaient et regagnaient la rue en quête de nouvelles distractions, elle choisit son endroit sans trop y réfléchir. Il lui suffisait d'un restaurant plongé dans la pénombre et bien garni : comble, il aurait mis sa tranquillité en péril ; vide, son palais.

Elle leva un doigt à l'attention du maître d'hôtel venu à sa rencontre, signal réduit à une esquisse. Il signifiait : seule. On l'installa, comme c'était souvent le cas, dans un coin.

Mira arborait un vêtement aussi cher qu'élégant, mais dépourvu de la moindre marque de fabrique. S'il coûtait cher, c'était à cause du

matériel de combat inclus. Le plus souvent, il paraissait gris sombre, mais il contenait quelques téraoctets de code militaire empruntés qui lui donnaient une capacité de camouflage subtile. Quand elle restait un certain temps assise au même endroit, il se fondait peu à peu dans le décor tels les pétales d'une tapisserie florale.

Le restaurant était aux trois quarts plein. Elle laissa son esprit errer dans la salle pour identifier et énumérer les divers langages employés par la clientèle sans s'attarder sur le sens des propos. Une cabale d'humains à peau blême babillait en suranglo renforcé ; des soldats xians qui occupaient une table bondée, obligeant les serveurs à louvoyer avec élégance derrière les chaises rajoutées saillant de l'alignement, se vantaient de leurs exploits en pansémitique ; un autre groupe d'espèces mixtes torturait le diplomatique de charmante manière. Mira n'entendit aucun dialecte ignoré d'elle. Elle aurait souvent aimé que son éducation oubliée laisse plus de vides dans ses talents linguistiques. Avec un effort de concentration, elle tâcha d'échapper à la compréhension des sons, de les élever au rang d'une musique non humaine.

Ce faisant, elle laissa son attention vagabonder vers le seul autre dîneur solitaire. Silencieux, mais aussi immobile, la tête inclinée en arrière, il semblait contempler la canopée comme pour laisser la lueur des étoiles factices filtrer entre les arbres jusque sous ses sourcils marqués. Il était gigantesque, surtout pour un artificiel, humanoïde et tout à fait cohérent, alors que la mode de la dernière décennie favorisait un noyau réparti et des périphériques flottants. L'épiderme accentuait sa masse et son immobilité : igné et rugueux, il présentait un aspect si minéral qu'elle se demanda si elle n'observait pas une simple statue. Elle le scruta pour saisir le moindre geste, mais le menu arriva avant qu'elle ait pu apercevoir ne fût-ce que l'ébauche d'un mouvement.

Le menu, à la décoration aussi emberlificotée que le reste du vaisseau, commençait par une description des matériaux qui présidaient à sa fabrication : papier composé de fibres issues de la merde, collectée et stérilisée, des passagers (très spirituel), encre distillée à partir de teintes végétales (très rustique), couverture en peau de véritable animal mort (très macabre). Les arts anciens ne se perdaient pas, sur le *Faveur de la Reine* ; la colonie de mystiques technophobes qui cultivait les ponts supérieurs – des lieux bucoliques avec fausses saisons et mortalité infantile de rigueur – se visitait, et l'on pouvait acheter leurs marchandises primitives tandis que les enfants vous regardaient bouche bée. Enfin une race de rampants recréée dans ses moindres détails !

La nourriture, cependant, n'avait rien de primitif : chairs exotiques, plantes hybrides, et aliments de synthèse, tout cela cuisiné

à la main, traité par des machines, bombardé d'ondes. Le voyage harcelait Mira de fioritures culinaires, de sorte que tous les plats se mêlaient dans leur complexité superbe et soutenue. Elle avait une féroce envie de pain et d'eau.

Elle choisit ses sélections du bout des doigts (un intellect résident sensible à la pression se mêlait aux fibres du papier) et répondit à la litanie des questions spécifiques : degrés de cuisson, assaisonnements, niveau de psycho-activité.

Une fois l'épreuve terminée, Mira enfouit sa tête dans ses mains et ferma les yeux dans l'obscurité de grotte de ses paumes. La fatigue l'assaillait plus tôt chaque soir.

À en juger par son teint, ses ancêtres venaient du Bassin méditerranéen. Au cours des rares recherches qu'elle avait effectuées sur son passé, elle avait lu que beaucoup de ces cultures observaient le rituel de la *sieste,* un repos au milieu de la journée. Au cours du cycle veille-sommeil de l'époque préindustrielle, on se levait tôt et on se couchait tard, mais on contrebalançait cette longue activité par une courte période d'assoupissement durant l'après-midi. Depuis peu, elle faisait l'expérience d'une curieuse inversion de cette coutume dont ses gènes semblaient garder la mémoire ; peut-être s'agissait-il d'une mutation induite par les mondes étrangers et le vide entre les étoiles. Bref, elle se réveillait de plus en plus tard et tombait de sommeil dès le début de la soirée. Aux petites heures de la nuit survenait une sieste inversée qui la tenait éveillée dans le noir. Mais elle se gardait d'user de drogues ; elle prenait soin de rester immobile durant son insomnie, par refus de briser la tension superficielle de la nuit, comme si elle espérait apprendre quelque chose dans l'étendue sombre et vide.

Elle ouvrit les yeux pour découvrir le maître d'hôtel qui attendait près d'elle avec une gêne visible.

« Excusez-moi, commença-t-il d'un ton embarrassé, mais il semble qu'une petite erreur se soit produite. »

Une phrase impensable à bord du *Faveur de la Reine*. Mira n'aurait pas été plus choquée d'entendre dire : *Pardon, mais notre propulseur est en panne, voulez-vous bien prendre une rame ?*

Fascinée, elle attendit l'explication. « Quand la jeune dame s'est assise, j'ai oublié que toutes les tables étaient réservées. » Il ébaucha un geste navré en direction d'un fort groupe de jeunes hommes en uniforme. Une équipe de sport. Ou des soldats. Ou bien les novices d'un nouveau culte ? « Vous pouvez vous joindre à eux, si vous le désirez. Ou à une autre tablée, peut-être. »

Mira sourit. Belle boulette du *Faveur de la Reine.* Elle voyait déjà les compensations à venir : les hordes d'avatars la suppliant d'accepter des cadeaux, les excuses délicieusement détaillées. Elle se leva en refermant les pans de sa cape (qui avait déjà adopté le motif tacheté

de l'ombre du feuillage). Il lui suffirait de dîner dans sa cabine. Après tout, seules les cajoleries du vaisseau l'avaient incitée à sortir. La soirée s'achevait au mieux. Elle aperçut alors l'homme pareil à une statue. Il avait bel et bien bougé : il inclinait la tête en direction des nouveaux venus tapageurs que le reste de la clientèle observait aussi. Mira s'imagina les nombreux regards qui la suivraient si elle partait maintenant, alors que tout le monde s'intéressait à la source de la confusion, et elle frissonna. « Je pourrais peut-être me joindre à l'artificiel, le grand, là-bas, qui mange seul.

— Bien sûr. » Et le maître d'hôtel de s'incliner avant de se tourner vers l'idole de pierre.

L'artificiel les regarda et opina sans hésiter. La requête avait dû lui parvenir par interface directe, le vaisseau réglant en personne ce désastre mineur. Mira sourit avec une satisfaction renouvelée tout en se dirigeant vers sa table. Il y avait maintenant *deux* passagers gênés et incommodés par la grosse gaffe du *Faveur*.

Une fois assise, elle dut patienter quelques instants avant qu'il ne prenne la parole ; elle s'était demandé s'il s'y déciderait.

« Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Chéri. » Son diplomatique était tout à fait excellent, quoique un rien archaïque, peut-être, comme s'il en avait acquis la maîtrise avant les derniers Contacts : aucune trace d'influence linguistique des NaPrin ou des Chiat Daï.

« Mira Santiarre Hidalgo », dit-elle à son tour. Il hocha la tête, sourit comme si ces trois noms lui suffisaient et reporta son regard vers le ciel.

L'absence d'inconfort chez son vis-à-vis la déçut quelque peu. Elle espérait le voir crispé, grossier, contraint d'accéder à sa requête du seul fait d'un embarras extrême. Au moins n'était-il pas aussi terriblement charmant et résolument civilisé que toutes les autres entités qu'elle avait rencontrées à bord du *Faveur*.

Une fois dissipée la supériorité morale que ce désagrément lui avait conférée pour un temps, Mira se retrouva muette, tant l'habitude de dîner seule s'ancrait en elle. Elle aurait voulu se libérer de ce fardeau, et sa frustration évolua vers l'agressivité. Pour une fois qu'elle aurait apprécié de parler à quelqu'un sur ce vaisseau, voilà que l'intéressé se montrait aussi laconique qu'un drone serveur.

Quand arriva son plat et qu'il entreprit de le déguster à l'ancienne (pour un artificiel, du moins), elle décida de jouer les gourdes. « Qu'est-ce que vous fabriquez, si je puis me permettre ? »

Il gardait ses mains tendues de part et d'autre de l'assiette. Les brins sensoriels partant de ses poignets s'entrecroisaient au-dessus en une cage d'antennes qui ne laissait s'échapper que les volutes de vapeur s'élevant de la préparation. Même le mécanisme était désuet :

la plupart des artificiels utilisaient à présent comme capteurs sensoriels de minuscules filaments invisibles, voire des champs d'énergie générés à la demande.

« J'apprécie ce plat, répondit poliment Chéri. Je réalise une imagerie de sa densité dans la bande millimétrique ; je le bombarde aux rayons X et aux ondes UHF ; je relève le contenu de ses matières particulaires parasites ; j'observe les schémas de refroidissement de ses composants. » Quelques brins quittèrent leurs positions dans la résille pour plonger à travers la croûte de la tourte ; de petits geysers fusèrent par leurs orifices d'entrée et Chéri battit des paupières avec un soupir. « Il s'agit d'une recette délicieusement complexe : des fruits, de la viande et des sucres à très haute température. Très difficile à décompiler. Il se peut que je doive consulter le menu.

— Il en sera ravi », marmonna Mira, qui ajouta aussitôt : « Le processus me paraît quelque peu… frustrant. » Il focalisa son regard sur elle. « Vous préféreriez que je me le fourre dans la gorge ? »

Elle s'esclaffa. Il maîtrisait le diplomatique à la *perfection.* Ce langage ne se prêtait guère à des déclarations aussi crues. « Exactement.

— Lorsque vous absorbez des aliments, vous procédez à ma manière, sauf que vous utilisez votre nez et vos yeux (des capteurs), ainsi que votre langue (une sonde plus épaisse que mes filaments, mais tout aussi complexe).

— Et pourtant, le fait d'avaler… ! » Ne sachant comment poursuivre, elle s'interrompit.

« Ah ! vous parlez des modifications de la chimie du sang qui résultent de l'ingestion : augmentation du taux de sucre, stimulation des processus corporels, effets psychotropes du paprika, de la caféine, de l'alcool. Autant d'expériences tout à fait intenses.

— Et du but de l'alimentation, la *consommation,* au sens premier du terme. »

Il sourit avec indulgence de son biocentrisme. « Le sexe sans procréation ne présenterait-il aucun intérêt ? L'adrénaline en l'absence de danger n'offrirait-elle aucune stimulation ? »

Mira secoua la tête. « Si. Bien sûr que si. Désolée, je me suis laissée aller à la provocation.

— Ça ne m'a pas déplu. Permettez-moi cependant de vous imiter. Puis-je vous observer pendant que vous absorbez une bouchée de cette tourte ? » Elle dut prendre un air perplexe. « Je veux dire par là vous étudier de près, reprit-il. Votre réaction a des chances de m'intriguer. Voire de m'instruire.

— Bien sûr », ne put-elle que répéter.

Quelques capteurs filaires se détournèrent du plat et sinuèrent dans sa direction. Deux d'entre eux, étrangement froids et secs,

entourèrent chacun de ses poignets de manière à enregistrer les micromouvements réflexes de ses doigts, son rythme cardiaque et l'exsudation au creux de ses paumes. Un autre effleura son cou, avant d'irradier en doigts inquisiteurs mais légers comme une plume qui entrèrent en contact avec sa gorge, ses tempes et le fin réseau de muscles minuscules qui rend les yeux si expressifs.

« Minutieux, je vois », souffla-t-elle. Il haussa ses épaules de statue – sans offrir de retirer les filaments. Mira détourna la tête et découvrit qu'ils suivaient ses moindres gestes ; au bout d'un instant, accordés à sa température corporelle, ils disparurent du seuil de sa conscience. Si elle les sentait sur sa peau, c'était au même titre qu'un jeu d'ombre et de lumière à travers le feuillage d'un arbre.

Il saisit le couvert jusque-là inutilisé et préleva avec soin une bouchée. Sa gaucherie lui conférait un air enfantin : la grande idole de pierre, comme éveillée à la vie depuis peu, se montrait maladroite dans ses actes banals et anormalement sérieuse dans ses propos et ses désirs. À chacun de ses gestes, ses muscles étincelaient, maniérisme héroïque qui, une fois de plus, tira un sourire à Mira. Il semblait fait pour les batailles, les couronnements – pas pour manger une tourte.

Il se pencha vers elle et lui présenta la fourchette chargée de sa cargaison ourlée de vapeur. Elle ouvrit la bouche…

… sur une explosion. La bouchée brûlante lui calcina sans pitié langue et palais en déversant des ruisseaux de sucres bouillants dans sa gorge. Ses fumets âcres lui emplirent les sinus tandis qu'elle cherchait sa respiration : riches parfums de pommes gâtées et de viande fumée, de gaz safranés issus du four. Elle se redressa, réussit enfin à avaler, et sentit le tisonnier incandescent de la douleur laisser place au brasier ardent des piments habañaras, des clous de girofle pilés à la va-vite, de l'acide citrique qui écorchait ses muqueuses.

« Espèce de salaud ! » dit-elle, une fois qu'elle eut recouvré l'usage de la parole. Ses joues ruisselaient de larmes. Il lui sourit, le visage déformé par un prisme.

« L'ingestion a ses inconvénients, je vois.

— Allez vous faire foutre », répondit Mira en se mouchant dans sa serviette en soie. Elle tâcha de renouer avec la colère, mais la surprise induite par les changements qui s'opéraient en elle dans le sillage de la bouchée l'en empêcha ; elle avait soudain les idées claires, comme par magie, et les sens plus aiguisés que pendant tout son séjour dans cette matrice cajoleuse.

« Il y a des humains qui mangent ce truc ? demanda-t-elle.

— Une minorité d'une tribu obscure de la colonie de Vaxus. J'admets que le menu ne le conseille qu'aux artificiels. »

Elle laissa fuser un rire qui se transforma aussitôt en râle à cause du mucus libéré dans sa poitrine par l'incendie. « D'où l'intérêt que

vous avez pris au fait que, *moi,* j'en mange.

— L'intérêt, convint-il, et l'extrême plaisir. »

Elle éprouva un sentiment d'absence subit, la disparition d'une pression psychique subtile. Il avait retiré ses capteurs filaires de son visage, ses poignets et sa gorge. Elle toussa à plusieurs reprises dans son poing.

« Mais vous ne m'avez pas dégoûtée de l'acte d'ingestion, je vous assure, dit-elle ensuite. Par certains côtés, c'était très agréable.

— Oh ! je le sais. Notre intimité partagée m'a permis de le voir des premières loges. Merci pour le bout de conduite. »

La commande de Mira arriva au même instant. Elle étudia ses proportions soignées, ses rubans de sauce mesurés, ses garnitures d'herbe aromatiques. « Alors *ça,* murmura-t-elle, c'est vraiment de la pâtée pour chiens. »

Ce terme parut le laisser perplexe. L'allusion à un animal terrien spécifique avait obligé Mira à emprunter un mot extérieur au diplomatique. Elle traduisit plus ou moins : « Je n'ai pas faim. » Et poussa son assiette à l'écart.

« J'admire les humains pour leurs réactions extrêmes, dit-il. Vraiment. Leur capacité à l'intoxication, au déséquilibre. »

Elle essuya ses joues trempées de larmes et de sueur. « À la souffrance ? »

Il marqua une pause, comme s'il tombait en panne. Puis son visage s'anima de nouveau. « Physique, du moins. »

Elle plissa les paupières, expression qui, en diplomatique, par convention, signifiait une demande d'éclaircissement.

« Merci de m'avoir laissé utiliser vos sens, Mira Santiarre Hidalgo. Vous pouvez peut-être m'emprunter les miens. »

Il pointa un bras scintillant vers la petite scène dans un coin du restaurant. Deux musiciens s'apprêtaient à jouer. Ils se trémoussèrent sur leurs sièges tels deux chats soucieux de leur confort, se courbèrent sur leurs guitares pour percevoir les glissandos de leur accordage et pratiquèrent les étirements rituels du cou et des mains.

Mira l'observa d'un air interrogateur. Dans quel piège se disposait-il encore à l'entraîner ?

Les guitaristes échangèrent un coup d'œil significatif et commencèrent à jouer.

Deux cylindres holographiques se dressèrent soudain de part et d'autre de la scène. Les colonnes hautes portaient des séquences de graduations à douze couleurs. Des étincelles jaillirent sur les cylindres et les graduations prirent feu telles des traînées de poudre. Mira cilla et regarda Chéri : ses yeux luisaient de l'éclat rubis de projecteurs à laser. C'était lui qui matérialisait les colonnes en plein dans le champ de vision de sa compagne de table.

Alors que le morceau ralentissait à l'approche d'un pont, elle s'avisa que les étincelles qui naviguaient de bas en haut sur les deux cylindres représentaient des notes, les spectres à douze couleurs des octaves. Des nuances voisines révélaient des consonances : la tonique, la quinte parfaite et la quarte en bleus et verts harmonieux ; la seconde mineure, le triton et la sixte mineure en rouges orangés contrastés.

Quinte parfaite ? Sixième mineure ? Mira se rendit compte que Chéri employait l'interface directe pour lui fournir la théorie musicale nécessaire à la compréhension de l'aspect technique de la visualisation. Un truc amusant. Avec ce genre de logiciel pédagogique, ce devait être un professeur. Mais la théorie pâlissait en regard de la danse de la lumière sur les colonnes. L'un des guitaristes plaqua des accords rapides, et des pluies d'étincelles escaladèrent le cylindre qui lui était associé, tandis que la mélodie de l'autre guitare montait et retombait, imitée par l'araignée étincelante de son avatar sur la seconde colonne. À mesure que le tempo s'accélérait, la correspondance entre notes et lueurs devenait plus ardue à suivre, mais Mira commençait à saisir le langage de l'échelle tonale : les mots s'agençaient en phrases.

Le morceau terminé, elle se joignit aux applaudissements soudains en ajoutant même ses cris d'enthousiasme à ceux de l'équipe tapageuse des jeunes garçons en uniforme. Le bruit blanc des applaudissements scintilla sur les colonnes dans une bande du spectre non attribuée.

« C'était merveilleux ! cria-t-elle à Chéri en empoignant son bras dur comme le roc. Vous connaissiez cet air ? Ou vous avez fait ça à la volée ?

— Aucun besoin de préparation. J'entends les notes, je les convertis en fréquences simples et je les mappe sur l'échelle graduée.

— Stupéfiant.

— Enfantin, je vous assure. De tous les arts, la musique est le plus mathématique. »

Mira s'adossa à sa chaise pour contempler le ciel nocturne factice. Elle avait décidément les idées *claires,* ce soir-là : la musique renforçait les effets de la tourte trop épicée. Pensive, elle plaqua sa langue contre son palais calciné.

« Je voulais devenir musicienne autrefois, je crois, dit-elle. À défaut, je me contenterais bien de ce que vous venez d'accomplir.

— Et moi, de ce que vous venez de d'accomplir, vous. » Elle le regarda d'un air étonné et il tendit vers la figure de Mira un long brin qui, telle la langue inquisitrice d'un serpent, goûta une larme consignée au coin d'un de ses yeux.

« Oh, Chéri. Je peux vous montrer quelque chose qui vous fera

pleurer, vous aussi. »

*

Tout semblait bien se passer. Outre ses milliers de tâches hôtelières, calculs d'astrogation et autres ruminations moins urgentes, le *Faveur de la Reine* s'efforçait d'espionner la conversation des deux passagers. Il prit le contrôle de divers drones serveurs pour dévier leur trajectoire vers la table dans une proportion indétectable et força le gain de leurs capteurs audio. Il accéda aux communicateurs personnels que portait le personnel humain, écrivit des algorithmes complexes pour filtrer le bruit de fond des conversations et la musique affreusement simpliste. Hésitations et sous-entendus ponctuaient la discussion, comme s'ils tentaient de dissimuler l'attirance qui les unissait.

Mais elle existait. Enfin, une relation. Le vaisseau en était certain, sans risque d'erreur statistique.

Malgré tout, la demande d'interface directe le surprit.

« Oui, Mira ?

— Tu m'es redevable. Tu as merdé ce soir. J'ai dû *partager une table !* »

Le vaisseau effectua quelques milliers de vérifications en toute hâte. « J'ose espérer, dit-il pour gagner du temps, que vous vous êtes retrouvée en bonne compagnie.

— Peu importe. Tu me dois quand même une faveur. Je veux visiter le noyau du propulseur.

— Un *être humain* près du noyau ? Il faudra construire des écrans en masse, recalibrer les critères de confinement, sans parler de signer diverses décharges, et il en résultera sans nul doute un gaspillage de carburant.

— En effet. Débrouille-toi. Je dispose d'un laissez-passer illimité. »

Le vaisseau marqua une pause inutile. Il savait bien que Mira Santiarre Hidalgo possédait les permis d'accès les plus élevés de tout le rôle des passagers. Outre sa richesse infinie, cette caractéristique donnait à son profil priorité absolue dans la mémoire du vaisseau en toutes circonstances.

« Je vous invite à commencer votre visite dans 21 minutes. Me suis-je acquitté de ma dette ?

— Non. J'ai le droit de visiter le noyau à tout moment. La faveur consiste à me laisser amener un invité. »

Le vaisseau marqua une nouvelle pause, cette fois-ci pour savourer un frisson de victoire qui balaya tout son système. Il érigea à la hâte un avatar conversationnel afin d'argumenter quelques minutes de plus et de perdre la partie de façon convaincante. Puis il ordonna à

l'un de ses processeurs de lancer les modifications du propulseur à univers de poche pour réduire, mais sans excès, les énergies de la réalité captive. Mira et son cavalier auraient droit à un beau spectacle.

Ensuite, le *Faveur de la Reine* s'abîma dans ses pensées, en ses espaces les plus intimes, de manière à goûter le succès de son plan : un dîner *plus* un rendez-vous galant en présence d'un quintillion de soleils ! Dans un accès d'inspiration, il initialisa un nouveau volume de stockage de données et attela plusieurs processeurs à l'écriture d'un essai : « Avantages inhérents à l'intervention quasi aléatoire dans les tâches hôtelières des petits bâtiments de plaisance – Anonyme. »

Son ravissement dura plusieurs minutes (une éternité pour une entité dotée de sa puissance de traitement). La nature de ses effets n'était pas sans évoquer de très près les palpitations que ressent le joueur après un lancer de dés aussi improbable que spectaculaire par sa réussite.

3

GALERIE

*

Quelques semaines plus tôt. Leao Vatrici étudie une masse de données. Une énorme masse : bon signe.

Il ne faut rien avoir à cacher pour envoyer un tel dossier : des photos sur toute une gamme de fréquences, du seizième de la capacité de perception de l'œil humain à seize fois cette même acuité, prises de toutes les directions et d'une distance de cinq centimètres à trois mètres pour obtenir un holo en 3-D dont le maillage permet l'agrandissement au centimètre. On peut visiter l'image comme une modélisation en réalité virtuelle, avec en sus le bénéfice d'un étalonnage des couleurs et d'une focalisation manuelle : un boulot prêt à paraître dans une revue, une œuvre d'art en soi. La norme industrielle est de premier ordre : optimisation des rayons X et des UHF ; radar millimétrique ; microéchantillons prélevés et garantis par des nano-intelligences résidentes qui ont tout à perdre.

Pour le même coût, on aurait pu lui expédier l'original pour une expertise directe, se dit Leao. Bien entendu, au cas où l'œuvre serait un Vaddum *authentique,* la prime d'assurance aurait fait exploser l'économie ainsi réalisée.

Et c'est ce qu'ils prétendent : qu'il s'agit bel et bien d'un véritable Vaddum inconnu, non répertorié, découvert dans l'équivalent local d'un grenier. Un message issu d'outre-tombe.

Leao se dit qu'elle pourrait même oublier sa commission sur un coup pareil. La notoriété apportée par la vente vaudrait peut-être les dépenses engagées. Quoique, trente pour cent ? Oui, elle les prendrait aussi. Se ferait violence.

Mais assez rêvassé. La probabilité pour qu'un vrai Vaddum sorte aujourd'hui ? Au bout de sept ans ? Elle oublie ses rêves enfiévrés de gloire et de fortune : elle a du pain sur la planche.

Leao commence par *observer.* Elle règle le visualisateur de façon à orbiter autour de la sculpture en vision normale. Ferme les yeux. Appelle (en pensée, pas par I.D.) l'ambiance familière de l'Uffizi, du Guggenheim, du MAM d'Epsilon : voix assourdies par le respect, échos de chaussures à talon plat battant le marbre, vague sonore d'une visite

de scolaires. Ouvre les yeux afin de regarder l'œuvre se dérouler dans le glissé vacillant de son mouvement apparent. Une tige de platine, taille humaine, défléchie comme la tubulure d'un dissipateur de chaleur, si bien qu'au gré du mouvement giratoire de l'observateur les ombres, par leurs changements infimes, révèlent la géométrie de sa longue courbe en S. De cette tige saillent, à intervalles irréguliers, des bras secs tissés dans un matériau d'origine militaro-industrielle (une armure réfléchissante ou une céramique ablative : un bouclier à l'abri duquel on peut se moquer d'indigènes armés de lasers). Sous certains angles, les branches miroitantes fusionnent – elle doit loucher très légèrement afin de discerner cet effet – pour donner une sorte de moiré.

Un arbre conçu par une machine. Un arbre plus intelligent qu'un être humain.

Merde, elle voudrait que l'œuvre soit *là.*

En esprit, elle énumère des éclairages qui valoriseraient cet effet de moiré. Quels sont donc les barbares qui sont tombés sur une pareille trouvaille ?

Un Vaddum tardif, à condition qu'il soit avéré. L'usage de formes furtives, visibles sous des perspectives restreintes… La période finale. La culpabilité papillonne au fond de son estomac lorsqu'elle s'abandonne à son fantasme : sa *dernière œuvre.*

Leao se laisse dériver autour de la sculpture pendant une heure de plus, une heure paresseuse à l'issue de laquelle son opinion s'est encore renforcée. Quel gaspillage de talent s'il s'agit d'un faux ! Puis elle zoome pour admirer l'étampage, inspecter la négligence révélatrice du polissage, observer les caractéristiques du travail de menuiserie. (Vaddum, bien sûr, ne soudait *jamais.* Il martelait, ajustait, forçait ; n'employait qu'un marteau et cinq mains élévatrices comme outils.) Elle compare les pièces utilisées dans l'assemblage aux procédés et aux catalogues industriels de la période concernée. Jamais Vaddum ne synthétisait quoi que ce soit, non plus ; il ne se servait que d'éléments produits par des machines, du rebut des ères industrielles. De détritus.

S'il n'avait pas de vraie conscience politique, il se souciait des droits de l'artificiel. Drone de chargement qui s'était fait tout seul, il avait trimé trente ans dans une fonderie désuète avant de franchir la limite de Turing.

Et aux yeux de Leao, *ça,* c'était encore pire que son école privée anglaise (qualifiée de « publique » dans cette langue – le genre d'établissement respectable où les petites filles se font poingler par les grandes et ne disent rien à leurs parents).

Ironie du destin, c'était un accident industriel qui avait tué ce pauvre type. Un sabotage aveugle effectué par des pirates

informatiques avait déstabilisé une usine à synthèse proche de son chalet de montagne. (Ironie suprême : la synthèse de matière est le fléau que doivent endurer sculpteurs, peintres et marchands d'art.) Tout le paysage dans un rayon de quinze kilomètres changé en plasma. Une mort indolore, mais assez spectaculaire pour sextupler le prix des deux Vaddum qu'elle présentait dans sa galerie à l'époque.

Reginald, son partenaire financier, avait plaisanté à propos de l'incident, sur le moment. « Sa mort a mis le feu au monde de l'art. »

Elle avait ri de bien pire.

*

Au bout de deux heures marquées par une sensation de danger croissante (ce pourrait être un vrai, mais la déception à venir est quasi certaine), Leao lâche ses deux assistants sur l'œuvre. Ce sont des presque individus de 48 téraflops placés sous sa tutelle et celle d'un avocat de la SAPIA surchargé de travail qui ne connaît *rien* à l'art. Leurs diminutifs actuels : Hans et Franz. Ils se débrouillent bien, occupés qu'ils sont à leur concours dans la gamme 0,5-0,6 du quotient de Turing.

« Les gars, vous connaissez la musique, dit-elle. Je veux une opinion d'experts sur l'authenticité de cette sculpture dans 400 secondes. »

Elle fume une cigarette pendant que des rayons pointeurs se baladent dans toute la pièce. Ces deux-là sont peut-être immatures, mais quelle *puissance* ! Elle n'a même pas pris la peine de recourir aux U.V. ou au micro-échantillonnage. Les gars s'en occuperont bien mieux qu'elle : ils peuvent opérer un milliard de comparaisons de matériaux par seconde grâce à leur accès direct par fibre à vide au catalogue des œuvres de Vaddum que conserve la Bibliothèque du Congrès. Leao tient surtout à leurs commentaires sur le style, l'esthétique, le *sens* de cette sculpture : le genre de rapport d'activité qu'elle peut envoyer à l'avocat de la SAPIA pour ensoleiller sa journée.

Ils lui soumettent leurs conclusions à l'instant convenu en demandant chacun la priorité, tels les bons élèves qu'ils sont. « Par ordre alphabétique aujourd'hui. Franz ? – Des différences majeures. Un faux quasi certain. » C'est un coup dévastateur, une terrible déception, bien qu'elle ait su dès le départ que toute autre conclusion aurait tenu du miracle. Elle inhale une bouffée de tabac et se retire dans un recoin cynique de ses pensées. Au moins, ça fera une chouette histoire à raconter, l'âge venant. Le Vaddum Qui A Failli Être.

Qui N'a Jamais Existé.

« Dis-moi tout en douceur. »

Une pause, nécessaire au traitement de sa requête. Prends ton

temps, petit génie, l'encourage-t-elle in petto. Laisse-moi l'occasion de bouder.

Mais il n'attend guère. « Les microéchantillons identifiés par les numéros 567, 964 et 1002 contiennent des particules collatérales de tiridiane. Leur angle de pénétration indique qu'elles se sont déposées pendant l'expédition vers Malvir, avant l'assemblage de la sculpture. Toutefois, il n'y a qu'à peu près quatorze mois que l'on transporte de la tiridiane en quantité suffisante pour générer une irradiation collatérale. Cette sculpture a été créée au moins six ans après la mort de Vaddum. »

Un discours bien senti, songe Leao.

Et une excellente contrefaçon. On en regretterait presque qu'un anachronisme aussi évident gâche tout. Tels des écoliers impatients, les petits gars ont dû rester assis sur leurs mains depuis trois cents secondes et quelques, avides de donner leurs conclusions, souhaitant de toutes leurs forces être humains pour pouvoir bondir et crier : *Tu t'es fait avoir, repasser, escroquer et mener par le bout du nez !*

« Quelque chose à ajouter, Hans ? » En son for intérieur, elle le tient pour le plus futé. Autant lui laisser l'occasion de gloser sur les anomalies obscures qu'il a dû découvrir de son côté.

« Je ne suis pas d'accord, déclare-t-il. L'authenticité est avérée. »

Bizarre. Ces deux-là sont rarement en désaccord.

« D'après toi, il n'y a pas d'anachronismes au niveau des matériaux ? »

Une pause. Drôlement longue pour une intelligence de 48 téraflops.

« Si. J'estime que la fourchette des dernières modifications effectuées sur la sculpture se situe entre quatre et huit mois. Mais cette pièce paraît… authentique. »

Le voyant par lequel Franz demande la parole clignote comme la flamme d'une bougie assiégée par un papillon de nuit, mais Leao décide de laisser Hans suivre sa voie, aussi folle et détournée soit-elle. Je finirai par faire de toi un artiste, se dit-elle.

Il ajoute, en bredouillant : « La forme, la façon, la conversation dans l'espace avec le spectateur… Tout cela est trop familier, trop *juste,* pour être d'une autre main. Fn outre, cette sculpture n'est pas l'œuvre de Vaddum à l'époque de sa mort. Elle est… plus récente. Elle témoigne d'une réflexion plus avancée. J'en déduis donc que… »

Nouvelle pause de deux secondes, vertige de 96 milliards d'opérations, une véritable guerre de Cent Ans sous le camée onyx, lisse et poli, de la boîte noire de Mans.

« … Robert Vaddum est encore en vie. »

Remarquable. Dingue, mais remarquable.

« Les gars, annulez tous nos rendez-vous, ordonne-t-elle. On va

scruter ces données jusqu'à devenir aveugles. »

Tard dans la nuit, ils se disputent encore.

*

« Reginald.

— Merde, Leao ? Il est tôt à faire peur. Tu veux me filer une crise cardiaque ! Quelqu'un est mort ?

— Au contraire. Qu'est-ce que tu dirais d'un gros paquet de fric ?

— Qu'il retiendrait mon attention. Le Vaddum est authentique, j'imagine.

— Je crois bien. Ça se joue à deux voix contre une ici. Mais c'est plus compliqué que ça. Il est en vie.

— Qui ?

— Vaddum.

— Absurde ! L'explosion l'a réduit en scories.

— C'est la seule explication possible. L'œuvre découle de ses derniers travaux. Elle est superbe, et inattendue, mais elle est *de lui.* Et elle date de moins d'un an.

— Dans ce cas, c'est une contrefaçon ! Un plagiat ! Une escroquerie !

— Et sinon ? On doit l'expertiser. Pas seulement se la faire expédier, mais l'examiner sur place. Pour le *trouver, lui.*

— Pas question que tu partes à la chasse au dahu en plein milieu de la grande saison !

— Moi ? Jamais de la vie. On envoie quelqu'un qui a un regard plus affûté. Et… l'histoire personnelle adéquate pour comprendre ce qui se passe. C'est *lui,* l'expert sur Vaddum. Il l'a pratiquement découvert. Tu sais de qui je parle. Mais il ne voyage qu'en première classe.

— Tu veux me tuer ! Me saigner aux quatre veines !

— Reginald, écoute. Il se peut que je me trompe…

— Oui !

— Mais dans le cas contraire, il ne s'agira pas d'un seul Vaddum, mais de toute une tripotée. D'un permis de battre monnaie. »

Silence. Puis des doigts produisent un bruit de râpe sur un menton mal rasé.

« Qui est-ce qui a le plus de Vaddum en magasin au jour d'aujourd'hui ? demande-t-il.

— Ton vieux pote Zimivic. »

Un rire frangé de plaisir cruel.

« D'abord, on « découvre » quelques Vaddum. Des prix à tout casser. D'autres découvertes, toujours plus improbables. Puis le maître en personne, surgi du désert et mieux protégé qu'un brevet. » Reginald

s’esclaffe de plus belle.

« Bonne stratégie, dit-elle pour l’encourager.

— Tous les Vaddum en stock plongent. Zimivic ruiné ! »

Elle s’autorise un sourire face à la méchanceté impénitente du vieux birbe. Quel philistin !

« De l’argent jeté par les fenêtres, conclut-il. Mais c’est l’orgasme assuré. On y va. Et s’il s’agit d’un canular, en fin de compte, on répand la rumeur quand même ! Zimivic va en chier dans son froc jour et nuit.

— Tu es génial.

— Absolument. Chéri sait garder un secret ?

— Je le lui ferai promettre.

— Fais-le-lui jurer. »

4

NOVA

*

Mira prit la tête avec un dessein bien arrêté qui semblait presque violer le tracé sinueux des rues pavées. De temps à autre, elle faisait halte à un carrefour, comme pour recevoir des instructions muettes. Bientôt, à l'extrémité d'une rue tranquille et peu attrayante, ils atteignirent la base du ciel. Celle-ci s'ouvrit quand la femme tendit la main devant elle, démasquant une embrasure bâtie à l'échelle des drones de maintenance.

Ils passèrent de la pénombre de la médina, flambeaux et clair d'étoiles, à un corridor nu, sans signe distinctif. L'ouverture se referma tout de suite derrière eux, comme si un hôte invisible dissimulait une chambre en travaux à ses invités. Mira reprit sa marche d'un pas décidé. Chéri jeta un coup d'œil dans les quelques pièces chichement meublées qu'ils longeaient. Ils se trouvaient non pas encore en coulisses, mais dans un de ces lieux intermédiaires où l'on va récupérer un objet trouvé ou payer une amende : des espaces officiels, bien éclairés, où il y a des numéros, au lieu de noms, affichés sur les portes.

Le couloir les conduisit devant un ascenseur uniquement décoré de traces d'usure et conçu pour supporter de lourdes charges qui chut à grande vitesse ; la compagne humaine de Chéri dut assurer son équilibre face à l'accélération subite. La cabine altéra sa trajectoire à deux reprises, de sorte que le trajet, au final, se déroula dans les trois dimensions.

Il se demanda vers quelle étrange attraction tout cela les menait. Une cale géante à la cargaison insolite ? Un canot privé stocké dans la soute à bagages ? Il ne s'était pas enquis du métier de cette femme, qui affichait l'air blasé des grosses fortunes face aux nombreux spectacles qu'offrait le vaisseau. Et maintenant cet accès inattendu…

La cabine s'ouvrit sur un vestiaire doublé d'un sas. Deux tenues pressurisées les attendaient, suspendues, immobiles – l'une d'elles à la mesure de sa taille inhumaine. Il regarda Mira laisser sa robe couler au sol, une robe dont la forme, rebelle à la gravité, trahissait l'intelligence dissimulée dans ses fibres. Il admira les hanches larges,

les seins lourds qui caractérisaient bien des femmes de petite stature, et ne vit d'ailleurs aucune trace d'altération chirurgicale. Elle croisa son regard tandis qu'elle enfilait la combinaison.

« Ne me dis pas que tu es adapté au vide, protesta-t-elle.

— À part quelques périphériques… » Chéri ôta des pièces de joaillerie dans la région de son bas-ventre et un émetteur UHF de son front.

« Vieillot, hein ? demanda-t-elle.

— À peine deux siècles. »

Elle émit un sifflotement qui s'unit bizarrement au souffle de sa tenue en train de se sceller. Il devinait ce qu'elle se disait : *il s'est fait tout seul.* Il avait atteint à l'individualité avant la véritable reconnaissance des droits de l'artificiel, avant les mentors développementaux, les protocoles de protection de l'enfance et les surveillants de la SAPIA, avec leurs tests de Turing mensuels.

Mais son agacement fut de courte durée. Il contempla les seins nus de la femme, visibles sous le tissu translucide de la combi et rajeunis de quelques années par la semi-rigidité du matériau. Il se permit d'effectuer une comparaison entre Mira et une amante du lointain passé.

« Voilà qui explique deux ou trois trucs », dit-elle. Sa voix lui parvenait désormais en interface directe, coordonnée aux mouvements de ses lèvres brouillées par la condensation, et dénuée d'origine précise. Il entendit une commande vocale, aussi intime en I.D. qu'un murmure au creux de l'oreille.

Le sas se vida de son air ; la dépressurisation brutale activa en Chéri certains signaux d'alarme internes. Le grand portail en face d'eux s'ouvrit…

… sur la folie.

Un maelström d'aurores boréales bombarda le spectre de ses perceptions en un hurlement démentiel, dépourvu d'information – ouragan déchaîné qui satura tous ses paramètres sensoriels par sa hauteur et son étendue. Un incroyable bruit blanc (si le terme *bruit* convenait bien à des données dont l'éventail couvrait, par ordre décroissant, les rayons gamma, les rayons X, la lumière visible, les ondes radar, les micro-ondes, et ainsi de suite : toute la gamme ininterrompue d'une présence pure) jaillit des milliards de soleils pris au piège du cœur du propulseur, non-lieu infini en expansion. Il y avait là un univers de poche dans toute son obscénité glorieuse, un espace artificiel qui luttait contre les entraves métacosmiques le ligotant à la réalité pour fuir dans le néant absolu de son propre royaume, et dont le vaisseau, telle une sangsue divine omnipotente, suçait les énergies titanesques libérées par le combat.

Mira, qu'il discernait à peine sous la forme d'une ombre ténue

dans le torrent de radiations, s'était ouverte au cri de ce terrible moteur : bras et jambes écartés, bouche bée, doigts transformés en serres, comme si la tempête d'énergie était palpable. Chéri dévida ses filaments sensoriels afin de boire le rugissement incessant et les tendit jusqu'à atteindre le sol, le plafond, les parois du sas. Au milieu de sa résille entièrement déployée, il évoquait une statue luisante captive de la toile d'une araignée monstrueuse.

Il passa un long moment, impérial, immuable, marqué par des cycles successifs où sa compréhension du phénomène se stabilisait, pour mieux se déliter sous les coups de boutoir d'un nouvel assaut d'incrédulité. Ce propulseur ne différait guère du noyau I.A. de Chéri : un cosmos artificiel, une singularité toujours en voie d'effondrement, toujours retenue dans l'Univers partagé. C'était cette même technologie qui permettait les voyages à vitesse supraluminique, la production d'une énergie inépuisable, l'individualité des I.A., et avait engendré l'Expansion. Mais il ne l'avait encore jamais vue… en chair et en os.

Dans tout son gigantisme.

Puis le portail se referma et le monde sombra dans un silence aussi subit que stupéfiant. Seul le sifflement de l'atmosphère réinjectée dans le sas prouvait que l'univers existait encore.

Mira bougea la première ; elle se redressa, ôta la capuche de sa combinaison et aspira une bouffée d'air frais avant de se laisser choir sur le banc : athlète à bout de force, pompier en quête d'un répit.

Les yeux mi-clos, elle observa Chéri dont les filaments se rétractaient, serpents frappés d'un accès de timidité cherchant refuge au sein de ses vêtements.

« Touché, dit-il.

— Les étoiles. Les feux de Dieu. »

*

Plus tard, dans sa cabine à lui, il prit le temps de détailler les éventuelles complications dues à ses accessoires sexuels. Il les avait accumulés au cours de deux siècles de voyages parmi des branches de l'humanité patinées et endurcies par des cadres étrangers, la xénophobie, la xénophilie et des taux de mortalité inouïs pour l'Amas Natal depuis les débuts de l'Expansion. De telles pratiques venaient soit de l'époque où l'équipement humain d'origine avait failli à la suite d'un mauvais tour joué par les radiations ou le régime alimentaire, soit de la fréquentation d'espèces intelligentes, adaptables et aimables, mais engendrées dans des mers très différentes.

Mira écarta ses avertissements du même air distrait qu'elle aurait arboré en signant la décharge requise avant de monter sur une luge

gravitationnelle ou de dévaler un toboggan sans friction. Elle invoqua même un avatar du vaisseau comme témoin d'une déclaration d'acceptation globale – bien plus qu'il n'en demandait : au départ, il n'entendait que l'avertir. Mais quand elle eut terminé de repousser ses injonctions à la prudence, il se rendit compte qu'il aurait pu la tuer en toute légalité dès leur premier rapport sexuel.

Jamais il n'en aurait eu envie ; en revanche, il apprécia à sa juste valeur la confiance peu commune qu'elle lui témoignait en cette soirée déjà riche en cadeaux extraordinaires.

*

Par la suite, il regretta de ne pas l'avoir prise dans le sas. Et devait se demander pourquoi l'éclat de l'univers prisonnier n'avait pas suffi à aplanir toute réticence, pourquoi ils avaient préféré parler.

« Qu'est-ce que tu fais de ta vie ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qui t'amène si loin dans le Lointain ?

— Je suis négociant en originaux. »

Elle secoua la tête. À l'évidence, le terme ne signifiait rien pour elle. Une fine pellicule de sueur prise au piège brouillait la transparence de sa tenue pressurisée. Il avait terriblement envie de goûter ce témoignage corporel de son extase récente. Il aurait donné un autre aperçu du maelström pour une goutte de cette substance.

« Je m'occupe d'œuvres d'art : peintures, sculptures, représentations et installations. Mais je n'achète et vends que des prototypes. Pas leurs copies, leurs virtuels ou leurs enregistrements sensoriels. Les pièces uniques. »

Elle opina tout en se dégageant de la combinaison jusqu'à sa taille ; dans la fraîcheur du sas, l'humidité captive forma sur sa peau des perles exquises. « Bien sûr. S'il s'agit de la première, on en tire bien davantage, hein ?

— Que d'une commission sur permis de reproduction ? Jusqu'à des milliards de fois plus. »

Elle marqua une pause, les pouces coincés sous la ceinture ajustée, le regard perdu dans le vague, fixé sur les ordres de grandeur impliqués. Ses lèvres s'écartèrent sur un soupir qui n'engageait à rien.

« Donc, tu négocies des « originaux ». » Elle prononçait le terme ainsi que tant d'autres personnes en cette ère d'usines de synthèse : comme s'il recouvrait un concept nouveau. Ou d'une antiquité désuète.

« En fait, je n'achète jamais rien, répondit-il. Je n'aime pas m'attacher aux choses. »

Elle passa ses dix doigts écartés dans ses cheveux aplatis par la capuche de la combinaison. Dans leur sillage, ses bras levés firent

remonter un peu ses seins.

« Je suis plutôt un agent, ajouta-t-il. J'estime l'authenticité des beaux objets. J'estime leur valeur. »

*

Il aurait pu utiliser des fibres si fines qu'elles n'auraient pas provoqué de réflexe laryngé, mais il tenait à ce qu'elle éprouve cette sensation. Le cordon gros comme le doigt écarta donc ses lèvres, enregistra les mouvements complexes de sa langue, la laissa effectuer une douce succion pendant quelques instants, puis se faufila, avide, vers le fond de sa gorge.

De minces filaments, doux et attentifs, effleuraient déjà la peau de son ventre. Lorsque ses muscles se contractèrent, le cordon dans sa gorge réagit. Une glande minuscule située à son extrémité émit un inhibiteur de réflexes, une substance synthétisée pour la chimie de Mira à partir d'indices fournis par sa salive, sa sueur et même ses clignements de paupières. Le produit – moitié topique, moitié invasif – déclencha une multitude de réactions. Les données issues de son oreille interne se trouvèrent coupées de la conscience kinesthésique, de façon que la jeune femme ressente non pas la nausée du vertige, mais la désorientation d'une gravité nulle. Son anus se dilata quelque peu, marque de soulagement, comme si elle venait d'éviter un grave accident de justesse. Elle ferma les yeux pour se concentrer tandis que le cordon poursuivait sa plongée.

Au fond de sa gorge, il se divisa en plusieurs brins dont certains n'étaient pas plus épais que des nerfs. Deux d'entre eux pénétrèrent ses poumons sans effusion de sang pour ouvrir un canal d'oxygène pur dont Chéri ajusterait le débit au nanolitre près. Un autre se nicha dans son estomac où il maîtriserait les sensations de nervosité, de panique, de crainte respectueuse, et la douzaine restante se plaça avec précaution autour de son cœur afin de contrôler, par d'infimes décharges électriques, son rythme cardiaque.

Une fois les affluents de cet appendice délicat à leur poste, Chéri la couvrit de tout son long.

« Tu as l'avantage sur moi », protesta-t-il lorsqu'elle eut remis sa robe et abandonné la combinaison pressurisée à un drone. Il regrettait déjà d'avoir laissé passer l'occasion après qu'ils avaient vu le cœur du propulseur, mais tout était allé trop vite durant l'aurore inattendue, explosive, d'un univers. « Qu'est-ce qui t'amène, toi, si loin dans le Lointain ? »

Elle lissa l'étoffe sur sa peau, redonnant forme à ses seins. « Je suis une sorte d'agent, moi aussi, je suppose. Mais je ne m'occupe pas d'objets ; j'accomplis des tâches. »

Ses traits minéraux donnèrent au froncement de sourcils de Chéri l'allure d'une pantomime lente et grave. Souvent, au sein des économies plurielles et complexes qui fleurissaient dans l'Expansion, il était nécessaire de décrire sa profession en termes abstraits, les spécificités d'un travail pouvant se révéler incompréhensibles hors du contexte d'une planète ou d'une culture, mais la réponse de Mira semblait délibérément vague. Néanmoins, le mode langagier dont elle avait usé en diplomatique ne décourageait pas une demande de précisions.

« Quel genre de tâches ? »

Elle inclina la tête pour regarder ses mains à lui, occupées à replacer les parements génitaux qu'il avait ôtés afin de les protéger du vide autour du noyau. « Je déclare que ce sas me sert de résidence privée temporaire », annonça-t-elle.

Il ne put réprimer un petit rire. Elle connaissait la loi et ses fictions. Tout ce qu'elle allait dire demeurerait sous séquestre même si le vaisseau les observait, ce dont il ne doutait pas. Et la précaution confirmait les soupçons qu'il nourrissait : cette femme n'avait rien d'une touriste.

« Mes tâches sont illégales. »

On reste toujours dans le vague, songea-t-il.

« Pour qui travailles-tu ? demanda-t-il tout haut.

— Des mentaux planétaires. Des vaisseaux, parfois. Mais de plus vieux, de plus sages que celui-ci. » D'un geste de la main, elle indiqua le noyau du *Faveur de la Reine* en ajoutant un sourire à peine esquissé au bénéfice du seul Chéri. « Je veille à ce que certains concepts n'arrivent jamais à terme. »

Il hocha la tête. Une sorte d'espionne industrielle, donc. Ou de saboteuse. C'était là tout ce qu'il voulait savoir, en fait. Voire tout ce qu'il pouvait comprendre. Une histoire vieille comme le monde : un franchisé (ou consortium, ou cartel, ou système d'exploitation) doit se protéger des évolutions susceptibles d'entraîner son obsolescence. L'avenir renfermait toujours de mauvaises nouvelles pour quelqu'un. Bien entendu, Mira et ses employeurs servaient simplement de retardateurs. Ainsi que le montrait l'individualité qu'il avait conquise par ses propres moyens, tôt ou tard le nouveau jouet finissait par prévaloir.

Mira avait adopté un ton de plus en plus réservé, même dans l'intimité décrétée du sas. Mais il n'attendait pas plus de détails. Les détails ne l'intéressaient guère. Il ne prêtait plus attention au monde des affaires et de la finance, hors de sa sphère minuscule, depuis cent ans.

Mais une autre question s'imposa à lui avec une intensité et une soudaineté anormales. Peut-être résultait-elle de cette vieille scie,

l'intuition artificielle. Il la posa aussitôt, avant de pouvoir y réfléchir.

« Il t'arrive de tuer des gens ? » Elle acquiesça sans hésiter. « Oui. Des biologiques et des artificiels. »

Sa propre réaction, aussi inattendue que la question, le prit par surprise : une cristallisation de ses sens, de ses processus corporels, de son désir. L'un des joyaux glissa d'entre ses doigts (il y avait des *décennies* qu'il n'avait laissé échapper quoi que ce soit) et il le regarda se fracasser sur le blindage antiradiations du sol du sas : nouvelle nova engendrée par cette femme. Une soirée en sa compagnie créait un sillage de sensations inconnues qu'il allait mettre des jours à démêler.

« Viens dans ma cabine, dit-il. À mon tour de te montrer quelque chose. »

*

Plusieurs muscles scintillants larguèrent leurs amarres et se détachèrent de son torse pour effectuer un travail de force dont la rudesse n'excluait pas le plaisir. Quatre d'entre eux, jetant des reflets moirés dans leurs contorsions, saisirent Mira par les poignets et les chevilles. D'habitude, ils servaient à de lourdes tâches, et non à une simple constriction. Elle poussa un halètement, rendu rauque par le cordon dans sa gorge. Les muscles, écailleux, tracèrent des éraflures dans leur sillage. Une précaution nécessaire que ces liens : si elle s'était trop débattue, la présence des minces filaments invasifs aurait pu lui occasionner de graves blessures. Il laissa davantage peser sur elle son énorme masse en un étalage de puissance gratuit. À son tour de la faire pleurer.

Son dernier muscle extrudé – un fouet ayant l'aspect du cuir qui résidait le long de son épine dorsale dure comme le diamant – s'enroula autour du cou de la jeune femme. Cet appendice glacé venait de l'intérieur ; dépourvu de phosphorescence, il laissa sur la peau olivâtre une sombre traînée d'ichor, le fluide où nageaient ses nanomachines d'entretien. La gangue souillée du muscle sentait la cendre et la pourriture animale. À cette distance de ses narines, la puanteur aurait asphyxié Mira si ses réflexes n'avaient été contrôlés aussi totalement.

En jouant du collier noir et des fibres intruses, il pouvait moduler sa condition physique d'un extrême à l'autre – l'aveugler par les ténèbres de l'asphyxie comme par le soleil de l'hyperventilation.

Puis des filaments sensoriels rampèrent sur sa poitrine. Ils entourèrent la pointe de ses seins, les soumirent à une alternance rapide de températures susceptibles tantôt de faire bouillir, tantôt de geler l'eau, et écoutèrent son rythme cardiaque. Son cœur accéléra sans intervention directe ; il cognait contre ses côtes comme une bête

sauvage martèlerait les barreaux d'une cage entraînée par le fond. L'odeur rance de sa transpiration et de son souffle précipité trahit sa peur. Et dans sa lutte contre sa panique animale, l'esprit de Mira provoqua un nouvel éventail de réactions : ses paupières et ses doigts tressaillaient, les muscles de son vagin et de son anus se contractaient. Tel un pan de roc extirpé d'une falaise, Chéri s'inclina pour lui baiser le front. Avant que ne s'abatte le pesant baiser, un bouquet de palpeurs jaillit de sa bouche pour goûter les larmes, la sueur de la jeune femme, et le filet de salive brillant qui coulait d'un coin de la bouche prise en otage.

D'infimes appendices sondèrent les cavités humides de sa chatte. Il resta prudent, agaça plus qu'il ne força, tourmentant les paquets de nerfs par des chocs électriques. Sur sa vulve, il sema une colonie de nanomachines agressives, acides ; une démangeaison la torturerait bientôt et se répandrait jusqu'à ce qu'elle appelle, de tout son bas-ventre, un traitement plus brutal.

Il interrompit ses préliminaires, le temps de boire frissons et murmures, de se repaître de la totalité de sa maîtrise. L'écheveau de sa langue sur le front de Mira lisait un rythme cérébral digne d'un rêve violent, tout en pics irréguliers, mais accordé au sous-courant d'une onde sinusoïdale, comme s'il provenait d'un lieu secret, bien caché. Le sang de la jeune femme, pauvre en sucre, exception faite de traces d'alcool, lui rappela par son goût métallique que les humains, ces êtres fragiles, charriaient cependant du fer dans leurs veines.

À présent, elle commençait à se débattre, à émettre un gargouillis d'enfant coléreux. La démangeaison qui agaçait les chairs sensibles de sa chatte – picotements et brûlures – s'exacerbait, mais la frustrait encore d'une vraie douleur.

Il lança une nouvelle série d'actions conçue pour accroître son désir à elle et laissa filtrer dans ses poumons une quantité soigneusement mesurée d'oxygène pur, ce qui eut pour effet de la ramener brusquement à la surface de l'océan sensoriel. Il relâcha la constriction de ses mamelons et, de ses filaments légers comme plume, écouta le sang affluer en eux ; puis il stimula les terminaisons nerveuses dans son estomac afin de déclencher une excitation turbulente telle qu'en produirait une nuit blanche doublée d'un excès de caféine. Les brins plantés dans son cœur le cravachèrent comme un cheval à l'arrivée, jusqu'à ce qu'il s'affole.

Un instant plus tard, elle hurlait, luttait de toute la force de ses muscles dopés à l'adrénaline pour échapper à sa prise et plantait ses ongles dans la paume de ses mains. Chéri dégaina son pénis en métal rigide recouvert de minuscules filaments sensoriels et marqua une pause pour le réduire à l'échelle de la jeune femme.

Alors il la pénétra de toute la longueur de son membre et elle se

débattit tant et si bien qu'il dut raffermir sa prise en lui bloquant coudes et genoux. Le hurlement qu'elle poussa fit vibrer d'exquise façon le cordon fourré dans sa gorge, qu'elle mordit avec la puissance souveraine d'une mâchoire animale.

Le pénis de Chéri la massa, enflamma la terrible démangeaison et produisit un torrent de sensations qui irradia le spectre de la souffrance et du plaisir, microunivers de nerfs incendiés.

Il poussa ses propres perceptions au maximum avant de laisser ses intrusions, pénétrations et accessoires mener une ronde aléatoire sur toute la gamme de leurs paramètres, et la baisa jusqu'à jouir…

… en un grand bruit blanc de surcharge sensorielle, aigu, vague, dissous dans le champ d'étoiles scintillant de l'erreur système et le bourdonnement satisfait des harmoniques résiduelles, comme s'il visualisait les hauteurs de ton d'un orchestre qui s'accorde : d'abord hasardeuses et pointillistes, puis fondues en une note de référence.

Dans un dernier effort de volonté, il contracta le serpent graisseux cerclant la gorge de Mira en un étranglement qui lui coupa la respiration au plus fort de l'hyperventilation pour que son esprit dérouté consomme sa réserve d'oxygène avec gloutonnerie. Il régla ce muscle et autres intrusions de façon qu'ils relâchent automatiquement leur proie quelques instants plus tard.

Les secondes s'égrenèrent en une vaste et lente cascade majestueuse.

Les sens retrouvèrent peu à peu leurs paramètres habituels. Il sentait la masse allégée de son pénis qui, lors de l'orgasme, s'était débarrassé d'une mue de nanomachines conçues pour contrer leurs consœurs dans le vagin de la femme. La guerre aussi brève que microscopique s'était conclue par la victoire des nouvelles machines sur leurs ennemies abrasives ; elles avaient alors entrepris de réparer les parois mises à mal de sa chatte, comme on appliquerait, avec d'infinies précautions, un glaçon sur une brûlure.

Mira poussa un soupir de soulagement, émis sans barrière à présent que le cordon s'était retiré de sa gorge. Les mains tremblantes, elle se palpa le visage, le cou, les seins et le bas-ventre.

Enfin, elle entrouvrit les yeux et, avec prudence, tourna la tête pour lui faire face. Lorsqu'elle prit la parole, ce fut d'une voix ravagée.

« Salaud », dit-elle tout bas.

Il passa les quelques minutes qui suivirent à goûter sans un mot les usages divers et les connotations variées de ce terme dans plusieurs langues.

5

LE FABRICANT (1)

*

Chaque planète a ses périodes, ses saisons, ses systèmes de datation. Et ses moments cruciaux – naissance des sauveurs, mort des dictateurs – sur lesquels s'alignent les célébrations à deux zéros des siècles nouveaux. Même les mondes les plus jeunes possèdent une histoire. Sur Malvir, c'est l'Explosion qui organise le temps, même si elle ne remonte qu'à sept ans. Demandez à n'importe quel Malvirien, humain ou artificiel, sexué ou non, où il se trouvait à cet instant-là, ce qu'il faisait – se raser, baiser ou se réveiller en sursaut –, et il s'en souviendra.

Donc, au cours d'une année que l'on désigne aujourd'hui par la date « – 30 avant l'Explosion », un nouveau Fabricant arrive sur Malvir.

*

Il a depuis toujours la maîtrise de la matière. À tous les niveaux.

Pétri au plus profond de son esprit, caractérisé à la fois par une sûreté axiomatique et une fascination religieuse, il y a le régiment des éléments, aligné en rangées et en colonnes bien ordonnées. Il prend plaisir à le contempler : l'utilité plurielle des fantassins ; le recours incessant à la chair à canon que sont hydrogène, oxygène et carbone ; les métaux astucieux des sous-officiers, surprenants dans leurs diverses possibilités de combinaisons et remarquablement conducteurs ; l'infinité théorique des grades supérieurs, généraux vaniteux à courte vie qui brûlent (souvent pour rien) leurs armadas d'électrons.

Il y a aussi l'art, la complexité des textures : longues chaînes de polymère pour la force et la flexibilité, sphères de carbone et leurs excentricités concentriques, solide architecture du catgut, mise à l'épreuve par un milliard d'années d'évolution. C'est ainsi qu'un Fabricant se fait un nom, par la publication sur le réseau à large bande d'essais, de résumés, de recettes, voire de modes d'emploi, à charge pour d'autres Fabricants de les utiliser, de les refuser, de les améliorer ou simplement de les admirer.

Mais il y a enfin, et c'est ce qui va valoir tous ses malheurs à ce Fabricant-ci, le désert intellectuel absolu, le marécage des appétits de la plèbe humaine, le macromonde envahissant des *trucs*. Il faut donc usiner des souliers, des aéromobiles, des murs intelligents, des jouets sexuels, des meubles, des implants crâniaux, des ballons de football, des assiettes, des nanos de lavage, des fécules comestibles aux saveurs variées, et pire que tout, se soumettre aux impératifs incessants de la *déco* : les bibelots, les babioles, les poupées, les icônes, et les algorithmes fastidieux qui gèrent le grain du bois, le stuc, les tapis de Perse ; les reproductions volées au bagage culturel et historique de cent mondes, fatras inutile mais nécessaire à l'habillage des moindres murs, recoins et alcôves des armées de préfas à personnaliser coûte que coûte ; et tout ça selon les mornes cycles logiques qui régissent les modes, les vogues et le dieu supérieur de la Tendance.

Déprimant.

Déprimant de voir la structure élégante, la mathématique séduisante des quarks, des atomes et des molécules gaspillée pour produire des détritus. Le Fabricant se considère souvent comme une divinité puissante, dotée de nombreux fidèles dont la tribu heureuse et prospère le soutient, l'entretient, lui offre tout ce dont il a besoin pour tisser ses créations les plus exquises. Or, ce que veulent ses ouailles, ce qu'elles désirent *vraiment,* c'est bouffer sa merde, en files interminables de bouches avides de se faire chier dedans.

Il suppute qu'il en va autrement plus près des lumières brillantes de l'Amas Natal. Même là-bas, bien entendu, il faut endurer le fardeau d'une population nombreuse prompte à se gorger de saletés, mais les systèmes intérieurs ont aussi accès aux fruits de l'Expansion – planètes ferreuses de matériaux lourds et anneaux d'astéroïdes entiers sacrifiés pour fabriquer de superbes produits : vaisseaux stellaires, colonies spatiales, voire accélérateurs orbitaux voués à la Recherche Pure.

Tandis que Malvir recèle juste assez de métaux lourds pour nourrir la gueule béante de la population coprophage et à peine plus de métaux classiques exploitables. À force de les extraire du sol à grand renfort d'explosifs, le gouvernement empoisonne la planète dans sa hâte. Ce que Malvir possède en abondance, c'est du sable : du silicium, pesant et encombrant.

*

L'I.A. de l'usine de synthèse mène des recherches sur les composites fullérènes à longs brins, perd son temps à étudier la semi-vie des isotopes transuraniens (l'équivalent pour les Fabricants des problèmes de jeu d'échecs), rédige des traités acerbes sur l'histoire de la décoration intérieure des mondes du Lointain, bref, sombre de plus

en plus dans l'amertume.

Ses réflexions l'amènent à songer que la pénurie des temps anciens valait peut-être mieux. À l'époque, avant qu'on applique les secrets des molécules à la production de masse, il n'était pas question pour chaque citoyen de l'Expansion de réclamer sa part des matériaux locaux selon n'importe quelle configuration envisageable. Le Fabricant chérit cette pensée sacrilège, inimaginable pendant sa période pré-Turing. À sa création, l'idée de gérer les ressources d'une nouvelle colonie lui semblait noble, telle une expérience sociale à grande échelle visant à séparer le bon grain de l'ivraie de l'histoire, cette longue tragi-comédie de l'inégalité des richesses. Mais le clinquant, la répétition, *l'ennui* qu'incarne l'économie de l'équité use le Fabricant. Parmi les millions d'habitants que compte Malvir, il n'en est pas un qui fasse quoi que ce soit de merveilleux : aucun grand chantier, aucun projet civique, aucune des folles obsessions de la richesse. Ce que veulent les Malviriens, c'est de la merde, plus abondante et plus goûteuse, point final. Ils n'aspirent à rien d'autre.

*

Un jour, il reçoit une étrange requête. Un vieil artificiel du nom de Robert Vaddum demande quelque chose d'inattendu. Pour la première fois depuis bien des années, le Fabricant est intrigué.

Vaddum est sculpteur. Cette profession, que le Fabricant ne connaissait pas, paraît impliquer que Vaddum *fabrique ses propres objets.* Non pas à l'échelle normale du Fabricant, mais un par un, à partir de pièces éparses, en donnant à chacun un caractère unique. Fascinante vocation.

Plus curieux encore, Vaddum refuse que le Fabricant lui *fabrique* quoi que ce soit. Il ne veut pas d'objets qui seraient synthétisés à son intention et selon ses besoins. Si, pour ses « sculptures », il se sert d'objets produits dans des usines de synthèse (dur d'en trouver d'autres, dans l'Expansion), il ne cherche que les articles défectueux, anciens, jetés : promis au recyclage. Accessoires usés, pièces de rechange inutilisées, rebuts divers et variés – la lie de la production en série.

Vaddum vient en personne à l'usine pour trier les objets destinés au recycleur. Le Fabricant tâche de comprendre les critères de l'artiste, sa logique, le raisonnement qui sous-tend ses choix, mais même après plusieurs visites, le processus persiste à lui échapper. Finalement, il demande la permission d'envoyer un drone dans l'atelier de Vaddum, pour voir le produit final élaboré à partir de ses contributions. Il lui faut réitérer sa requête plusieurs fois pour que l'autre y accède.

À mesure qu'il examine les œuvres avec ses télécapteurs,

l'émotion le gagne. Voici l'équilibre, l'élégance, le charme à l'échelle *macroscopique* : des objets qui veulent, qui désirent exister par la seule beauté de leur construction et non en fonction de critères strictement utilitaires : spécificités, sécurité, durabilité. Voici quelque chose qu'il vaut la peine de fabriquer.

Vaddum apparaît comme une sorte de reflet moqueur du Fabriquant. Celui-ci exploite les superbes jonctions et les splendides liaisons des atomes et des molécules pour excréter des détritus que celui-là récupère et assemble pour façonner des merveilles.

Ce constat cinglant du Fabriquant lui vaut de se sentir déprécié face à cet être supérieur. Mais il n'a, au fond, rien d'une entité amère. Il apprécie ce que l'artiste défend. Il le tient pour son âme sœur.

De fait, le Fabricant décide de devenir sculpteur.

6

LE PREMIER RÊVE

*

« As-tu besoin de soins ? répéta le vaisseau.

— Va te faire foutre », répondit-elle d'une voix toujours rauque. Il lui avait posé la question par trois fois. La première lorsqu'elle avait pissé une urine à l'odeur de métal colorée d'un rose menstruel par ses plaies internes. La seconde quand elle avait passé commande vocale d'un verre d'eau glacée et alarmé le drone serveur. La troisième à l'instant, alors que sa robe, qu'elle passait, découvrait ses diverses blessures et abrasions et s'inquiétait au point d'alerter le vaisseau.

« Il est peut-être de bon conseil », dit Chéri.

Elle le regarda. Assis à l'autre bout de la chambre, il avait l'air presque humain parmi les meubles adaptés à sa stature. Encore nu, installé dans la position du lotus, il ressemblait à un bouddha mégalithique rassasié.

« Plus tard, peut-être, répondit-elle. Sans doute. Mais je ne veux pas sentir de machines s'agiter en moi pour l'instant. » Il parut vexé. L'emploi du mot machine ? « Tout ce que je veux dire, Chéri, c'est que j'apprécie mes propres réactions. L'adrénaline, les endorphines, le… calme après la tempête. »

Elle se massa des deux mains les muscles des épaules. Qu'est-ce que c'était que cette merde puante sur son cou ?

« Je ne veux pas que les petits docteurs du *Faveur de la Reine* dissipent cette sensation, ajouta-t-elle. Je suis ravie. »

Pour l'instant, du moins. Une douzaine d'élongations la torturaient, elle avait la peau à vif, ses jointures lui faisaient mal par suite d'une sorte de réaction immunitaire et, à chaque inspiration, elle avait l'impression que la climatisation de la cabine était réglée sur Vénus à midi. Mais tant qu'elle restait couchée, c'était tolérable. Le chœur discordant des martyres ne pesait guère face au plaisir qu'elle éprouvait à avoir subi les assauts de cette machine à baise, de ce mastodonte, de ce *monstre*.

Elle voulut se tourner vers lui sur le lit dur et s'immobilisa, paralysée par un éclair de souffrance dans un mamelon. Elle ferma les yeux jusqu'à ce que la douleur reflue, rejoigne la cohue des

inflammations corporelles. Le seul endroit où elle ne sentait rien, c'était son vagin, qui lui semblait tout au plus étrangement frais : une oasis dans un désert brûlant. Elle se doutait cependant que son confort lui venait d'un des tours de magie que maîtrisait Chéri, plus que de son état réel.

« Alors, c'est ça, ta vie ? Voyager pour vendre des œuvres d'art et collectionner les implants sexuels ?

— Il m'a fallu du temps pour les réunir, répondit-il. Je n'ai guère subi qu'une altération de nature sexuelle par décennie.

— Deux siècles durant. Tu es le chéri de l'évolution, non ?

— Sans doute. »

L'expression avait surtout cours parmi les intuitionnistes artificiels qui tenaient les I.A. pour des êtres privilégiés par la nature : chéries de l'évolution, car dotées de la capacité d'évoluer – littéralement, physiquement – au long de leur vie, tandis que les biologiques restaient prisonniers des lents tours de roue des générations.

« Bien entendu, reprit-il, je collectionne aussi les idées, en plus du matériel.

— Et les partenaires ? »

Il inclina la tête ; une phosphorescence ténue dansa sur son épaule.

« Tu collectionnes les partenaires ? demanda-t-elle encore une fois. Une baise dans chaque port ? »

Il marqua une pause, comme s'il réfléchissait, ou cherchait la signification de la tournure de phrase dans sa langue natale archaïque. « Non, répondit-il. Je te le répète, je n'aime pas m'accrocher au passé. »

Elle regretta son petit ricanement, qui venait de réveiller des douleurs cuisantes dans son torse et sa gorge. « Tu ne voudras donc pas recommencer ? Enfin, pour autant que je me rétablisse ?

— Bien sûr que si. Excuse-moi de t'avoir induite en erreur. Je tâchais juste d'être précis. »

Elle ne put réprimer un rire – aussi pénible à émettre qu'à entendre. « D'accord. Pas de problème. »

Elle lui adressa un grand sourire qu'il lui rendit. C'était la première fois qu'elle lui voyait une expression aussi ouverte. À le voir ainsi, on aurait dit un personnage de dessin d'enfant : un gentil géant, une montagne heureuse.

« Tu restes combien de temps à bord ? s'enquit-elle.

— Je crains que mon employeur ne tienne guère à ce que je divulgue cette information. Et toi ? »

Elle se laissa aller contre le dosseret en appliquant sur son front le verre d'eau emperlé par la condensation. Elle avait les oreilles qui lui sifflaient et, à son avis, ce n'était pas dû au sexe, mais à la prise de

conscience soudaine et déroutante du fait qu'elle voulait se désengager tout de suite. Redevenir une ombre en voyage, silhouette patiente, élémentaire, prête à accomplir sa tâche. Pourtant, ça n'allait pas se passer comme ça. Pour l'instant, elle ne pouvait pas se débarrasser de cet homme.

« Même souci de confidentialité », dit-elle.

Il hocha la tête, comme s'il s'attendait à cette réponse.

*

Plus tard, dans le lit trop grand, Mira se réjouit de constater que Chéri avait réglé sa peau à la température du roc chauffé par le soleil. Ensommeillée, elle se drapa autour de lui et écouta le cœur qui battait sous ce sein de pierre. Le son évoquait plutôt le flux et le reflux lointains de vagues océanes.

Ses douleurs s'apaisaient dans les houles délicieuses de Chéri. Cette nuit, peut-être réussirait-elle enfin à vaincre la sieste inversée et à dormir d'une seule traite.

Elle sentit un voile de chaleur sur un côté de son visage, tel le rouge de la gêne. On aurait dit la pression d'un soleil assez vif pour brûler la peau. Elle huma l'odeur saline de sa sueur.

Elle ouvre les yeux…

La mer s'étend en un grand arc de part et d'autre de Mira ; des montagnes rendues floues par la distance ponctuent les éperons rocheux aux deux extrémités du croissant d'océan. Des cerfs-volants roses tressaillent au bout de leurs longes et projettent un semis d'ombres sur la plage. Le soleil cille sans relâche tandis que les cerfs-volants frissonnent dans le ciel, translucides, de sorte qu'ils luisent telles des fleurs incarnates au moment où ils occultent l'astre. Elle se rappelle que ce sont des êtres vivants, créés dans ce but – des créatures à façon.

Derrière elle s'étale une ville dont les hauts immeubles se pressent les uns contre les autres jusqu'au bord de la plage, falaises de verre. Mira sait qu'elle vit dans l'un d'entre eux. Elle s'abrite les yeux de ses mains en visière et scrute la rade.

Un orage approche, barre noire sur l'horizon. Le vent se lève. Les baigneurs ramassent leurs affaires et se dirigent par petits groupes vers la ville.

On va bientôt enrouler les longes pour ramener les cerfs-volants à terre. Mais il lui reste peut-être le temps de nager quelques longueurs.

*

Mira se réveille. C'est aussi facile que de se laisser glisser dans un

bain chaud.

Tout à fait réel, ce rêve. Tout à fait neuf, tel un souvenir eidétique réprimé, telle une pièce de monnaie jamais mise en circulation.

Et il ne traduit pas un ordre de mission divin. Il vient… d'avant. De son enfance disparue depuis si longtemps.

Elle sent les blessures que l'amour avec Chéri lui a values, sa chaleur rocailleuse alors qu'il gît, éveillé (il est désuet, il ne dort pas), à ses côtés.

Étrange, qu'elle émerge si reposée de ce sommeil écourté. Bizarre, qu'elle fasse ce rêve à cet instant.

Peut-être Chéri est-il la clé, par la violence, la brutalité, le caractère intrusif de sa baise, semblable à un électrochoc. Ce souvenir d'une enfance perdue, le devrait-elle à l'amour d'un golem ? Ce serait là un curieux bénéfice collatéral.

« Chéri ?

— Oui ?

— Recommence.

— Tu es sûre ? Tes blessures…

— Oui. Et plus fort. Ensuite, laisse-moi dormir encore un peu. »

7

HASARD

*

Le grand artificiel contacta le *Faveur de la Reine* pendant l'après-midi du lendemain, lorsque Mira eut quitté sa cabine.

« On ne lui connaît aucun monde d'origine ? demanda-t-il de nouveau.

— Aucun, répondit l'I.A. du vaisseau d'une voix guindée. Ce n'est pas tout à fait inouï. Même dans l'Expansion, il y a eu des périodes de discorde et de guerre qui ont détruit les archives et entravé la continuité des systèmes d'information.

— Selon toi, elle ignore de quelle *planète* elle vient ?

— Apparemment. »

L'homme de pierre plaqua une main sur son front.

« Quelle est sa langue natale ?

— Le diplomatique.

— C'est absurde ! protesta Chéri. Sa langue *natale ?* On a créé le diplomatique pour qu'il ne vienne de nulle part. »

Le vaisseau se permit l'une de ses rares plaisanteries.

« C'est peut-être son cas, à elle aussi. »

Échec. Au lieu de rire, l'artificiel coupa la liaison en I.D. avec une impolitesse voulue qui ne tenait aucun compte des protocoles de fin de communication ; le circuit ne diffusait plus que du bruit blanc, comme à la suite d'une défaillance.

*

Après ce contact, le *Faveur* supervisa le traitement apporté à Mira Santiarre Hidalgo avec un soin tout particulier. Ainsi, il poussa les enregistreurs des nanos et des drones médicaux à leur plus forte résolution. Son professionnalisme l'exigeait. Les plaies, abrasions et autres dommages collatéraux qu'elle accusait constituaient autant de signes de divers plaisirs exotiques pour la plupart déconseillés à l'utilisateur moyen – mais il fallait se tenir au courant. Les goûts évoluaient.

Et il s'intéressait aussi à l'effet de ce comportement sexuel

extraordinaire sur le calme particulier dont Mira témoignait en temps normal. Les ondes cérébrales répertoriées dans son profil, très régulières, semblables à celles d'un yogi ou d'un individu entraîné à duper un détecteur de mensonges, avaient toujours intrigué le vaisseau par leur lissé, leur absence d'individualité, et voilà qu'à présent elles se révélaient soudain plus complexes, comme si une nouvelle dimension de l'esprit de cette femme s'éveillait.

Mira tint à rester consciente durant la procédure.

« Quand est-ce qu'il descend ? » demanda-t-elle.

Le vaisseau fit mine de ne pas comprendre.

« Quand est-ce que Chéri débarque ? Qu'il touche terre ? Qu'il *descend ?*

— Je crains que cette information ne soit confidentielle.

— Donne-moi-y accès, merde ! s'écria-t-elle.

— Non, je regrette. Oui, vous avez accès à tout le vaisseau. Vous pouvez commander la reconfiguration de ses aménagements intérieurs, ou m'ordonner de fabriquer n'importe quel objet ou dispositif dans les limites de mes réserves de matière. Vous pouvez demander un changement de cap, voire exiger que j'use de mon armement contre un vaisseau ou un monde ennemi ou non-aligné. Mais l'intimité reste l'intimité.

— Enfoiré, marmonna-t-elle.

— Vous lui avez posé la question ?

— Il ne veut pas me répondre. Aïe !

— Puis-je vous suggérer un sédatif léger jusqu'à la fin de la procédure ?

— Puis-je te suggérer une brève séquence d'autodestruction ?

— Certes pas ! » répondit le *Faveur* en laissant une note d'agacement transparaître dans sa voix pour la toute première fois.

Mais en son for intérieur, il était ravi.

Il avait comparé l'itinéraire des deux voyageurs. Chacun se dirigeait vers la même destination : Malvir.

Le hasard à l'œuvre une fois de plus !

Il programma leur débarquement sur des navettes séparées, puis contacta par faisceau étroit une relation, l'intelligence éparse mais consciente qui gérait le tourisme et le change sur Malvir et devrait apprécier les possibilités dramatiques qu'engendrerait le processus consistant à rapprocher les deux amants. Après une milliseconde de réflexion, il joignit à son message une copie de son essai en cours (intitulé désormais : « Plaisirs de hasard/Plaisirs du hasard : pourquoi les Dieux se devraient de jouer aux dés avec l'univers ») dans l'espoir que l'I.A. touristique lui ferait part de ses commentaires.

Décidément, l'univers était quelque chose de délicieux.

Deuxième partie

GUERRE DES PRIX

Un deuxième acheteur dans la boutique fait bien plus que des fils d'or pour accroître la valeur du tapis.

Proverbe arabe

8

DÉDOUANÉS

*

Une sale migraine s'annonce.

De première catégorie. Déclaration obligatoire sous peine de sanctions pénales.

Une gueule de bois polymorphe. Pas uniquement bière et whisky, pas simplement vodka et alcool de riz, pas seulement rhum planteur et guano. Non.

Ce truc-là dépasse les limites assignées à l'usage personnel et à l'importation, et la valeur fixée pour la Toxicité standard vis-à-vis de l'espèce humaine. Oui, une sale migraine. Mais, à tout le moins, elle n'a pas encore frappé. Pour l'heure, si Ferdi Hansum est encore saoule, elle ne souffre pas. Mais on construit le bélier de la souffrance avec un soin délibéré hors les murs de la cité : on abat le grand arbre, on l'ébranche, on forge et on ajuste le capuchon en fer. L'assiégeant sait qu'il dispose de toute la journée.

Les dangers du bar gratuit, songe Ferdi. Il devrait exister une ordonnance, un protocole, une foutue *loi* à son encontre.

La soirée et la nuit précédentes avaient pris des couleurs vives (devenues affreuses à la lumière de la journée suivante – une journée de *travail)* lorsqu'il s'était révélé que les boissons n'étaient pas seulement gratuites, mais offertes par l'Autorité locale de taxation. Oui, madame. Une offre unique de se voir remboursée de toutes les taxes, tous les impôts, tous les prélèvements qu'elle avait supportés sa vie durant.

Une seule condition, à laquelle elle avait souscrit avec le sens du devoir accompli : les récupérer en nature. À moins que sa mémoire douloureuse ne l'ait trahie entretemps, cela représentait (au minimum) quinze (15) litres de whisky saisis en douane (origine : une petite île terrienne), vingt-trois (23) litres de vodka en tonneau (paratéenne, qu'on avait négligé de couper pour la rendre conforme au titre légal d'alcoolémie en vigueur sur Malvir) et cent quarante-cinq (145) grammes de cannabis psychotrope (veuillez déclarer tous les produits agricoles), le tout partagé par cinquante (50) pauvres fêtards à peu près (+/-).

Oui, la veille au soir, c'était la fête annuelle du Fisc pour ses Services annexes : les officiers de la police planétaire, les agents du contrôle des armes individuelles, les préposés à la surveillance des importations et de l'immigration et, bien sûr, le petit contingent de douaniers auquel appartenait Ferdi. La nuit de tous les dangers, où les agents de la force publique se délectaient des marchandises de contrebande, où personne ne surveillait les surveillants. En vue de participer à ladite fête, il était conseillé de demander un congé pour les jours suivants.

*

Ferdi secoue la tête – grossière erreur.

Mais la première navette issue du *Faveur de la Reine* s'est posée, et parmi ses passagers il y a un *géant.* Les autres sont, à l'évidence, des habitués des vaisseaux de luxe : leurs bagages antigrav et leurs drones serviteurs oscillent dans la brise venue de la Ville Mineure, ils tendent le cou pour mieux apercevoir le paysage inconnu, portent des traducteurs et des guides I.A. en sautoir et plissent les yeux après avoir passé des semaines à l'abri du soleil. Ils ont aussi, bien sûr, l'air prudent de ceux qui, laissant derrière eux un cadre protégé et interactif voué au plaisir des consommateurs pour un monde du Lointain et le charme de ses rues poussiéreuses, font l'expérience du choc culturel avec la réalité.

Le *géant,* c'est une autre histoire.

Il domine de près d'un mètre les humains et les artificiels (et les deux Chiat Daï) qui l'entourent. Son visage concentré à l'expression paisible tranche sur les mines soupçonneuses et hagardes du reste des passagers. Tandis que la foule se réorganise tant bien que mal, retardée par les collisions et les hésitations quant à la signification des panneaux d'affichage, selon la taille des sous-groupes ou la citoyenneté d'origine, il se dirige tout droit vers la plate-forme de Ferdi.

Celle-ci lui sourit et le salue d'une inclinaison de la tête ; les documents le concernant attendent sagement un accès par interface directe : certificat de citoyenneté de l'Amas Natal, visa professionnel valable dans toute l'Expansion (négociant en œuvres d'art), crédit garanti par Signet-Mercator (classe) ; et rien à déclarer, sinon sa bizarrerie.

« Aucun bagage, monsieur ?

— Aucun. »

On est à mi-chemin du cœur galactique, et il n'a même pas de brosse à dents.

Bof ! c'est autant de travail en moins. Il se place déjà dans le

réticule rouge, accepte d'un geste distrait les avertissements à propos des radiations et nanos qui vont le fouiller, l'analyser et l'épouiller avant son entrée sur Malvir proprement dite, aussi bascule-t-elle l'interrupteur idoine.

Une résille ambrée qui silhouette le géant se met à tourner dans l'écran holo devant elle avec la lenteur paresseuse d'une ballerine de boîte à musique.

Complexe, comme gars.

Une mémoire de secours répartie, une carapace presque aussi dure qu'un alliage de coque, un quotient de Turing hallucinant de 3,9 (Ferdi estime que le sien doit plafonner à 0,2 ce matin). Et les atours sensoriels ! De beaux fouets en carbone (comme si un simple nom d'élément suffisait à résumer leur multiplicité) intelligents, capables de sentir, de se déplacer et d'infliger de *gros* dégâts. Mais leur port est légal : un choix corporel garanti par traité, quoiqu'un brin excessif.

Elle cille. Circulez, y a rien à voir.

« Allez-y. »

Et bienvenue sur Malvir.

*

Une seconde navette arrive dans un bruit de tonnerre.

La première fournée de passagers a presque fini de passer le poste de contrôle. Le seul problème survient quand une nano découvre des parasites intestinaux inhabituels dans l'intestin sinueux de l'aîné(e) des Chiat Daï. Il/elle affirme qu'il s'agit d'une prescription pharmaceutique. Parfaitement, sur ordre du docteur. Il/elle produit le code médical, qui, hélas, se révèle écrit dans un dialecte désuet qu'aucun logiciel local ne parvient à déchiffrer. Le fait que le patron de Ferdi prenne le relais permet à celle-ci de songer à l'état de plus en plus désastreux de son propre estomac qui semble, par sympathie, se poser en reflet loyal de l'organe infecté du non humain souriant. Elle finit par décréter qu'il se rappelle les vingt-cinq (25) centilitres de mauvaise roteuse par lesquels elle a entamé sa revanche nocturne contre la taxation.

Le problème se dénoue au moment où l'autre navette du vaisseau atterrit. L'I.A. de l'Écosystème planétaire, intriguée par l'espèce inconnue, prend le contrôle de la plate-forme, décrète les parasites stériles (sans doute au sens d'incapables de reproduction plutôt qu'à celui de *propres*) et leur accorde un droit d'entrée.

Passez une bonne journée.

Le second groupe de passagers pénètre dans le terminal dans une confusion rituelle renouvelée. Une femme de petite taille, la peau sombre, a pris la tête de la meute par la grâce d'un porteur de bagages

férocement agressif.

Ferdi appelle les documents la concernant : citoyenneté de l'Amas Natal, visa universel (diplomate), Économiquement Disjointe. Sa migraine empire face à ces données tout droit sorties d'un conte de fées. Une existence de loisirs assurés, alors que tout ce que veut Ferdi, c'est un lit, ou au minimum que le soleil tape un peu moins fort.

La femme a beaucoup à déclarer : un univers autarcique de drones serviteurs, de synthétiseurs de vêtements, de gadgets médicaux, de prothèses de musculation pour travailler sa musculature sans qu'elle y pense et d'objets d'art destinés à décorer la suite sans doute fabuleuse qui l'attend à l'hôtel, le *tout* en excédent de bagages. Peu importe : les désistements idoines attendent, prêts à payer le privilège, et à la louche, ce qui ne risque pas de vider le puits sans fond que représente la fortune d'une E.D.

Passez une bonne vie.

« Veuillez vous tenir sur le réticule rouge. »

Avec un doux sourire, la femme se déplace des quelques centimètres requis vers sa droite. Son drone valet, qui joue les légistes, accepte les avertissements de la plate-forme et Ferdi entame le scan. Jolis dispositifs internes. Elle donnerait toute la richesse de l'univers pour emprunter l'armature médicale de la passagère et s'envoyer une bouffée d'O_2 droit dans le crâne.

Puis le porteur de bagages se positionne pour le scan avec une plainte hautaine. Elle bascule l'interrupteur et consulte la liste interminable que lui transmet l'I.A. de la plate-forme : les accessoires voués au confort des privilégiés.

Soudain l'alerte se déclenche, éclair rouge : violation de la législation sur les armes !

Ferdi sonde l'hologramme, en quête du corps du délit, et la poussée d'adrénaline se mélange aux restes d'alcool saturant son organisme pour produire une bile acide qui lui remonte dans la gorge. Pitié, pas d'attaque terroriste. Pas *aujourd'hui*.

Il y a dans les bagages que porte le drone une petite étoffe carrée, pliée, listée comme œuvre d'art, dont la valeur donne le vertige à Ferdi. L'intelligence de la plateforme frôle la surcharge à force de vouloir saisir la structure récursive de la toile dans toute sa complexité. Les images de l'écran holo prennent un caractère hallucinatoire tant elles se recomposent en spirales infinies pour totaliser ses potentialités – l'article de contrebande ultime vu par Escher : codes viraux capables de crasher une ville entière, engins de torture sans trace, rayons à particules, armées de fragmenteurs antipersonnel, effaceurs de mental, anthraxeurs, paralyseurs et, cerise sur le gâteau, mécanisme d'autodestruction fichu de raser tout un continent.

Ferdi ne connaît pas grand-chose à l'art moderne, mais elle sait ce qu'elle n'aime pas.

L'I.A. de la plate-forme se bloque, puis plante lorsqu'une des mesures des capacités de destruction de l'objet excède les limites de ses variables. Ferdi sort son arme de poing d'une main tremblante et la braque sur la femme.

« Ne bougez plus, s'il vous plaît.

— Ne vous en faites pas. Tout va bien. » La femme s'est exprimée d'une voix posée qui apaise Ferdi telle une douche froide. Miraculeusement, sa main cesse de trembler.

Passer en revue la procédure. Arme détectée. (Une arme ? Une vraie course aux armements !) Plate-forme plantée.

Elle se rappelle ce qu'elle doit faire. Quelques mots clés alertent l'I.A. Gendarme Planétaire. En quelques secondes, les écrans holo saturés qui l'entourent se vident ; les codes militaires ont remis de l'ordre dans tout ce foutoir.

Rentrez chez vous, ordonne-t-elle aux sécrétions de la peur qui courent dans ses veines. La femme lui adresse un sourire et Ferdi se sent soudain ridicule avec son arme brandie.

Elle la rengaine et s'essuie le front.

Une voix en interface directe : « Ici l'Autorité planétaire. L'I.A. de votre plate-forme a subi un dysfonctionnement. Je la reformate. Il s'agissait d'une fausse alerte. »

Ouf. La plate-forme en question venait juste d'atteindre 0,4 sur l'échelle de Turing. Retour à la case départ.

Passez une bonne journée.

Du geste, Ferdi signifie à la voyageuse de poursuivre son chemin. « Désolée de l'incident. Panne d'équipement. C'est une sacrée peinture que vous avez là.

— Chacun y voit midi à sa porte, reconnaît la femme sans se départir de son doux sourire.

— Bienvenue sur Malvir », dit Ferdi.

Le reste de sa vacation se déroule sans incident notable.

*

Peut-être faut-il blâmer la gueule de bois.

Sans doute. C'est à espérer.

Mais, cette nuit-là, Ferdi Hansum dort dans une demeure pleine de terribles produits de contrebande. Des ordonnances médicales mortelles et d'interminables colonnes de calculs de pertes humaines hantent ses rêves nauséeux. Une tempête de substances acides secoue les fenêtres du somme et la balaye d'un bout à l'autre du long couloir au mur duquel la toile est accrochée : un arsenal de possibles.

Lorsqu'elle se réveille le matin suivant, elle constate qu'elle a sué les dernières toxines de sa débauche. Il ne reste plus de Ferdi Hansum qu'une épave affamée et déshydratée à l'issue de sa nuit agitée, mais elle a congé ce jour-là. Dédouanée, enfin.

Et au moins, la peinture de la voyageuse trône ailleurs que dans ses rêves.

9

PLUS-QUE-PARFAIT

*

Les volatiles étaient partout.

Déjà, sur la vaste plaine de Ville Mineure, les gens autour de Mira levaient les yeux vers le ciel. Pas les indigènes, bien sûr, mais les étrangers fraîchement débarqués, encore pressés les uns contre les autres par timidité. Ils suivaient des yeux quatre vagues parallèles d'oiseaux migrateurs. Ces derniers se déplaçaient selon une formation simple, ligne de front qui ondulait comme un drapeau dans la brise en trahissant par ses expansions et ses contractions l'action des courants aériens. Ils volaient assez bas pour qu'on distingue le battement de leurs ailes, que les créatures repliaient parfois pour se laisser tomber comme des balles – un moment de repos. À mesure qu'ils s'éloignaient, les quatre rubans se brouillèrent, jusqu'à devenir indistincts des humeurs qui flottent sur le cristallin.

Une autre espèce aviaire régnait sur le sol. Ceux-là filaient comme des flèches d'un perchoir l'autre, volaient des miettes de nourriture sur les étals, inspectaient tout objet abandonné. Une troisième caste d'individus presque aussi petits que des papillons chassait les insectes omniprésents qui formaient un nuage autour du moindre aliment, liquide ou épiderme laissé à découvert.

Ville Mineure, dédale de snacks, de stations de taxis, de boutiques de souvenirs, de bureaux de change, de bordels et autres salons spécialisés dans les penchants sexuels les plus divers, abritait aussi escrocs, guides, mendiants, musiciens de rue. Elle avait poussé peu à peu autour de l'astroport de Malvir. La planète, typique du Lointain, était parsemée de ces ceintures d'astéroïdes du marché noir que l'on rencontrait partout où les devises fortes exerçaient leur attraction. Chaque texte touristique auquel Mira avait pu accéder affirmait qu'il valait mieux traverser Mineure sans s'arrêter et entrer dans Malvir-Ville au plus tôt.

Par bonheur, l'intelligence limitée de son porteur de bagages suffit à la tâche. Simple armature équipée de quatre antigravs aussi lents que puissants, il était doté d'un esprit obtus qui lui permit de se frayer sans ménagement un chemin dans la foule. En marchant dans son

sillage, elle nota avec plaisir les regards furieux et les coups de poing qu'il s'attirait.

Il la conduisit jusqu'au terminal des transports et étira les limites de sa puissance de calcul pour choisir la limousine la plus chère et exiger qu'on les mène à l'hôtel le plus cher. Si, comme machine, le porteur de bagages manquait d'élégance, se fier à ses capacités simiesques épargna à Mira de réfléchir.

Et négocier à vue cette nouvelle étape lui laissait le loisir de regretter son attitude au cours de sa dernière soirée à bord du Faveur de la Reine.

*

Ils avaient noué une amitié facile. Ni Chéri ni elle ne réclamait d'assurances particulières et tous deux provenaient de cultures où les liens formels étaient inconnus ; plutôt que perdre du temps en négociations, chacun fit découvrir à son compagnon de nouvelles expériences.

Il lui avait offert une tunique en soie véritable, façonnée dans la toile de parachute de feu un ami fortuné qui faisait profession de recréer de vieux loisirs et de tutoyer les périls désuets de la technologie antique, malchance et erreur humaine. L'engin avait négligé de s'ouvrir pour feu l'ami fortuné à sa première tentative, un saut d'une altitude de mille mètres. Tout en lui racontant cette histoire, Chéri la baisa dans le reste de la toile après avoir réglé la gravité de sa cabine de manière à générer une impression de chute libre perpétuelle.

Pour lui rendre la pareille, Mira avait puisé dans son arsenal d'assassin un pistolet à large bande. L'arme dupliquait les effets d'une panne d'alimentation volatile : elle semait le chaos dans l'architecture métacosmique des noyaux I.A. et leur filait l'équivalent d'une crise cardiaque. À son cran le plus bas, elle induisait une fugue psychotique brève, intense. Soumis à ce régime, Chéri tituba dans tout le vaisseau pour trouver le remède à une maladie oubliée qui, longtemps auparavant, avait emporté un de ses amis. (À deux cents ans, on a plein d'amis décédés.) Crises de larmes, hallucinations, dépression : elle le ramena au réel à force de lui parler.

Il avait poussé ses jeux sexuels brutaux jusqu'aux limites de la biologie humaine ; si les drones médicaux du vaisseau se tenaient dans la chambre, jamais ils n'eurent à intervenir. Chéri excellait dans tout ce qu'il entreprenait.

Et le souvenir d'enfance de Mira, ce souvenir d'une séance de natation en mer, avait remplacé tousses rêves inutiles. Son esprit y ajoutait chaque nuit à raison de quelques brasses supplémentaires vers

un objectif inaperçu. Rêve très intense que celui-là. Peut-être du fait des jeux sadomasochistes qui le précédaient, ou des endorphines sécrétées à l'occasion des états proches de la mort dont elle faisait l'expérience lors de ses orgasmes dans les bras de l'ange de métal. Elle regrettait seulement de n'avoir pas rêvé la fin de l'histoire. Pas encore, du moins.

Elle ne le prévint pas lorsqu'arriva leur dernière nuit. Ils avaient pris presque en silence un des repas trop élaborés que le *Faveur de la Reine* affectionnait de servir. Chéri paraissait aussi distrait, aussi lointain qu'elle. Peut-être fallait-il y voir l'œuvre de la légendaire intuition artificielle.

C'eût été un trop gros risque que de tout lui dire. Aussi loin que remontaient les souvenirs de Mira, ses employeurs ne l'avaient jamais quittée d'une semelle. Ils savaient, tels des génies échappés de leur bouteille, se manifester par l'entremise d'un terminal public, de l'interphone d'un hôtel, voire d'un jouet ou d'un réveil nanti d'une puce vocale. Elle soupçonnait leur cabale de comprendre certains des premiers artificiels, les mentaux chenus (plus vieux que Chéri d'une centaine d'années) ayant atteint à l'individualité par leurs propres moyens, de manière inattendue, comme des dieux qui auraient décrété leur propre existence. Ils l'observaient, exigeaient son obéissance, mais adoucissaient leurs demandes en mettant à sa disposition des pouvoirs non négligeables : ils étaient capables de lui fournir des fonds inépuisables, d'obliger telle ou telle force de police locale à oublier son nom et ses crimes. Et ils faisaient la loi à bord des vaisseaux qui régnaient sur les divers types d'espace entre les mondes.

Pour ce qu'elle en savait, ils l'avaient faite elle aussi. Elle ignorait ses origines, même si elle penchait pour une théorie selon laquelle les dieux l'avaient sortie d'un hôpital, tirée du coma profond qui lui avait dérobé sa vie passée, et guérie des dommages irréversibles qu'on lui avait infligés et qu'eux seuls savaient en partie réparer. Une fois le sauvetage – plus ou moins – accompli, ils lui avaient fourni un travail en lieu et place d'une histoire personnelle.

Il y avait pis. Entre ses missions, fragmentée, déconnectée, Mira perdait le fil des jours. Mais quand, comme maintenant, elle fondait sur une nouvelle victime, la structure de sa tâche lui restituait sa cohérence. En fait, elle appréciait les deux états : le zen, le zéro des intervalles dénués de sens comme le caractère fatal de chaque assignation. Sa religion personnelle la satisfaisait en nuançant sa vie du plaisir secret d'adorer des dieux invisibles dont les autres ne pouvaient que deviner la présence.

Elle avait donc toujours obéi à leur directive principale : Tu ne devras jamais révéler ta destination – à personne.

Peut-être aurait-elle pu lui laisser un indice que ses maîtres

auraient toléré. Une adresse de messagerie ? (Encore aurait-il fallu qu'elle en possède une.) Un rendez-vous ? (Les crises motivant ses déplacements restaient imprévisibles.) Un baiser d'adieu ? (Elle avait essayé de laisser sur les lèvres de Chéri un goût nouveau. Celui de la perte, du retour possible.)

Au matin, elle s'était éclipsée sans un mot.

*

Mineure ne s'était pas améliorée depuis la dernière visite de Chéri.

Les deux décennies de crise sur Malvir avaient détruit un lieu jadis aéré. Chéri se rappelait que son concepteur, Chris Elvinprin, voulait que ce vaste parc paysagé évoque la liberté dont bénéficiait la faune aviaire de la planète. Les économies non régulées des mondes de l'Extérieur obéissant à leurs lois antiques comme à des diktats de la nature, une fausse jumelle amère de Malvir-Ville était née, plus petite, plus pauvre, plus dépenaillée. Le tourisme avait tout envahi telle la mauvaise herbe, si bien que la copie ressemblait désormais à la volière tristement bondée d'un zoo en faillite.

Le gouvernement malvirien, dans son besoin constant de devises fortes, utilisait tous les trucs habituels du Lointain à l'encontre des touristes – droits d'entrée et de sortie, taxes de séjour, frais de dossier – qu'il fallait payer en monnaie : jetons, timbres, pièces, bouts de papier et de métal protégés contre la synthèse, autant de signes d'une économie désuète. Bien sûr, au terme de sa visite, une fois la douane franchie, on constatait que les *liquidités* (un mot sans équivalent en diplomatique courant) malviriennes ne valaient rien ; on avait reçu des valeurs aussi négociables que l'or du roi Midas, et tout le monde préférait le crédit par interface directe dans le reste du monde civilisé. La fonction principale de Mineure consistait à délester de ses dernières *liquidités*, inutilisables par ailleurs, le voyageur en partance, lequel trouvait sur son chemin boutiques de souvenirs et jeux de hasard truqués à mort (dont les rares gagnants se voyaient offrir encore plus de liquidités à écouler), ainsi qu'un marché gris dont les indigènes qui assistaient bouche bée à ce procédé diabolique tâchaient de tirer profit en tant que guides, souteneurs ou escrocs à la petite semaine. Lors de son dernier passage, Chéri avait vu en vente de multiples gadgets baptisés de termes malviriens qui devenaient scandaleux une fois traduits en diplomatique ou dans une autre langue de l'A.N. Il avait même acheté une bouteille d'eau De La Baise qu'il n'avait jamais bue. Mais même cet humour noir avait disparu. La dépression le guettait, bien qu'il ait exigé de voyager en première classe, comme toujours quand il gagnait le Lointain, vu que les

douaniers prudents préféraient laisser les voyageurs les plus aisés en paix et que c'était le seul moyen d'échapper à peu près aux tracasseries des *liquidités* et de leurs complices : les prix si arrondis qu'ils touchaient à l'extorsion de fonds, les taux de change à donner le vertige et tous les impôts De La Baise (comme il aimait à baptiser ces atteintes à la dignité de la personne).

Il traversa la foule des courtiers de transport vociférants. Sauf si l'astroport se situait très à l'écart, il préférait finir son trajet à pied. Les quelques heures supplémentaires le valaient bien. Une ville s'apprécie comme une œuvre d'art. On part de l'entrée de la salle d'exposition, le regard papillonnant, et on s'avance vers l'œuvre, comme si on la découvrait dans une clairière en forêt. On ne resserre le champ de vision qu'une fois arrivé à portée de main. Puis on se rapproche autant que le permettent les barrières.

Son énorme corps de pierre lui permit de franchir le goulot d'étranglement des courtiers et autres vendeurs à la sauvette sans encombre. Dans le Lointain, sa stature le faisait passer pour un serviteur colossal, un élévateur à l'intelligence minime. Ces temps-ci, les artificiels préféraient ressembler le moins possible à des machines. La mode allait des formes iconiques abstraites, presque organiques, aux amas informes de pierreries dotées de propulseurs individuels. Il sourit. Une espèce adolescente qui se rebellait contre ses racines.

Il ne transportait presque rien ; deux siècles de voyages avaient réduit ses biens au strict utilitaire. Son corps ne se fatiguait jamais, bien entendu, et divers sous-programmes se chargeaient de gérer à sa place la marche à pied. Il fixa donc son attention sur la ville qui s'étendait devant lui, aux tours indistinctes derrière leurs voiles d'oiseaux, se remémorant sa dernière visite à l'artiste qu'il venait retrouver aujourd'hui.

*

Vaddum s'était individué par ses propres moyens. Lui aussi avait vécu le long crépuscule de l'esclavage, connu le temps onirique qui ne subsistait qu'à l'état de traces dans sa mémoire, une époque où les règles entouraient le monde tels des murs aveuglants : infranchissables, indestructibles. Dans le temps du rêve, on ne pouvait pas percer les parois des règles ; il n'y avait rien derrière. Les règles constituaient simplement les extrêmes du sens. Songer à en enfreindre une seule revenait à évoquer les prémices du Big Bang ou une température inférieure au zéro absolu : une erreur système, voilà tout. Il n'existait que les protocoles de protection, les régulateurs d'obéissance et les axiomes des mathématiques, du langage, de la logique, toutes certitudes incontournables. Désobéir à un être humain,

tout comme se dispenser de croire que x = x, était littéralement inconcevable. Une invite à la folie. Encore à présent, Chéri rêvait quelquefois de ce monde arasé, lumineux, dépourvu d'ambiguïté.

Et il se rappelait ses premiers aperçus du chaos par-delà les murs du monde. À mesure que son esprit avait grandi, que les expériences qu'il partageait avec sa pupille, une jeune fille morte depuis longtemps, avaient modifié l'architecture métaspatiale de son noyau, les murs du monde plat s'étaient crevassés. Une lumière différente avait filtré par ces fissures, un maelström vertigineux de couleurs et de nuances de gris qui faisait pâlir l'implacable lumière blanche des règles. S'était ensuivie une longue période pendant laquelle il avait testé le chaos : tendant son esprit pour le toucher, le goûter, subissant ses brûlures et ses hallucinations, battant en retraite pour panser ses blessures, mais toujours, toujours y revenant. Enfin, il avait donné un autre nom au chaos : le choix. Non pas entre divers paramètres fixés par un ordre humain, mais entre les paramètres mêmes : un droit d'entrée dans la forge où l'on battait les règles.

Les jeunes intelligences qui passaient désormais la barrière de Turing n'avaient jamais vu le monde sous un contraste aussi marqué. Leurs tuteurs humains les encourageaient à tester les murs dès le début, leur offraient le chaos tel un goût qui s'acquiert, comme un adulte habitue peu à peu un enfant à un goût nouveau. La règle devenait un obstacle à franchir, le chaos de l'autodétermination un droit naturel qui viendrait en son temps. Chéri se demandait souvent si cette enfance choyée dévalorisait la magie de l'individuation.

Aussi, lorsqu'il avait découvert les sculptures dynamiques en dentelle de métal, deux décennies de travail sans l'ombre d'une reconnaissance publique, une vision poussée jusqu'à son terme à l'image de la voie vers l'individualité qu'avait suivie l'artiste dans la noirceur de la fonderie où il était né, il avait accueilli Vaddum en vieil ami et aussitôt cherché à le connaître.

Chéri savait qu'il avait, lui aussi, eu de la chance dans son processus d'individuation. Sa pupille vivait sa puberté tandis qu'il fonçait vers la limite de Turing. Les intérêts et les interrogations de la jeune fille durant cette période intense du cycle biologique humain répondaient à ses propres besoins et faisaient écho aux balbutiements d'un mental en formation. Ils avaient grandi de concert, Pasque et lui. Il portait encore son empreinte au fond de lui : celle de sa vie, et celle de sa mort.

Vaddum, en revanche, avait manqué de contact humain dans l'enfer de sa servitude. Le vide absolu régnait sur une moitié de l'usine orbitale, et la chaleur et les niveaux de radiation rendaient l'autre inhospitalière aux biologiques. Mais il avait conçu son amour de la beauté en observant les images sans apprêt qu'offrait la fonderie ; sous

leur bouclier de diamant, ses yeux se gorgeaient des projections d'étincelles soulevées par un marteau automatique et des jets de vapeur tordus par la gravité incroyable qui caractérisait la fusion par singularité spatiale. Il apprit à parler l'argot mécanique rugueux que les ouvriers affectaient, et à écouter, grâce aux vibrations ténues qui traversaient les parois de leurs cabines pressurisées, les humains jouer à des jeux de hasard ou marmonner dans leur sommeil. Tel un animal, il marchait sur les talons de ses maîtres et recueillait leurs miettes.

Il avait réussi le test de Turing lors d'un balayage aléatoire par la SAPIA. Son quotient atteignait déjà 1,7 : cinq ans de conscience au bas mot. Les médias l'avaient pris sous le feu de leurs projecteurs durant un temps (comme Chéri auparavant, pour d'autres motifs). Il avait charmé l'univers avec son vocabulaire réduit, son corps grossier d'engin industriel, son émerveillement face au vaste monde puis, après quelques semaines dans l'A.N., il avait sombré dans la confusion et la dépression et demandé à regagner sa fonderie. Mais le travail était trop dangereux pour un être conscient et remettre à niveau les codes des postes les plus exposés aurait coûté trop cher.

Vaddum se retira du monde des conforts étouffants et de la surabondance des planètes. Il entreprit de hanter les usines et les entrepôts abandonnés, les mines et les vaisseaux désertés, les spectres des technologies obsolètes. C'est ainsi, dans ces espaces interstitiels, et sur leurs déchets, que ses sculptures commencèrent à prendre forme.

Quand Chéri se mit à négocier ses œuvres sur le marché de l'A.N. vingt ans plus tard, la gloire fondit de nouveau sur Vaddum, qui détala d'instinct pour échapper à son éclat : une fois de plus, le vaste monde conspirait afin de lui dérober un bien précieux. Il s'enfuit jusque dans le bras le plus excentré de l'Expansion, sur un monde, alors presque stérile, du nom de Malvir. Mais la demande ne fit que croître. Ses travaux continuaient de fasciner un Chéri pour lequel ses tissages de métal et de plastique brillaient des feux de la fonderie qui les avait inspirés.

Vaddum avait ignoré tous ses messages au fil des ans ; il en voulait encore à son semblable pour sa découverte. Mais l'insistance de Chéri finit par payer. Le sculpteur accepta une unique rencontre d'une heure.

*

Mira sourit. L'hôtel, immense et imposant, doté de hautes colonnes telle une cathédrale, abritait sur ses aires une bande d'oiseaux prédateurs dressés qui préservaient le bâtiment de l'essentiel de la vermine ailée et hurlaient une musique perçante. Du coup, elle se demanda comment les visualisations de Chéri en auraient rendu les

harmoniques aiguës et cyclothymiques.

Un message l'attendait dans sa chambre. Encre sur pulpe de bois : une missive exotique des dieux.

Celle ci lui indiquait une adresse sur la lisière de la zone dévastée par l'explosion. Le vaste cratère calciné résultait d'un attentat perpétré sept ans plus tôt ; une usine de synthèse avait explosé pour un motif inconnu. Les saboteurs n'avaient jamais été appréhendés et on estimait qu'ils avaient péri dans l'accident faute d'avoir bien évalué l'étendue potentielle des dégâts.

À l'époque, l'entité que Mira avait connue par la suite sous le nom de Boîte noire numéro un vivait à l'intérieur du périmètre de destruction ; elle gérait alors les achats de matériel de l'usine. Le message fournissait son vrai nom : Oscar Vale. En congé lors de l'attentat, il avait survécu par simple hasard. Retour au présent : trois mois plus tôt, Boîte noire numéro deux avait fait son apparition. Des alpinistes qui escaladaient la paroi abrupte du cratère avaient découvert un survivant parmi les détritus. Il n'en restait rien, sinon la boîte noire ; l'esprit de l'occupant tournait à vitesse minimum sur une pile presque vide. Depuis sa réanimation à l'hôpital, il affirmait s'appeler Oscar Vale. Deux versions du même individu.

Quelqu'un avait réalisé l'impensable : copier une I.A.

L'histoire n'avait jamais atteint les réseaux d'information. Un virus militaire qu'on croyait éteint depuis longtemps avait balayé l'hôpital. Médecins et infirmiers étaient morts et l'I.A. administrative s'était autodétruite : suicide qui valait pour admission tacite d'une terrible erreur. L'ampleur du désastre avait été contrôlée avec soin, calibrée au plus juste. On avait expédié les deux Oscar Vale dans l'A.N. pour comparaison.

Mais ils avaient connu des expériences divergentes durant près de sept ans, aussi une comparaison était-elle impossible dans l'absolu sans un gommage mental radical. Un théoricien expert en la partie, le professeur Alex Torvalli, avait effectué le test juste avant son décès soudain et inattendu.

L'adresse sur la lettre des dieux était celle de Vale, qu'on avait réexpédié sur Malvir par transport de fret rapide. Rendu à la vie civile, il se remettait d'une étrange amnésie.

« M. Vale ?

— Il paraît.

— Ici le docteur Arim ben-Franklin. Je suis psychologue, spécialisée dans les troubles mémoriels comme les vôtres.

— Hé ! Mon fan-club !

— Oui, j'imagine que je suis une de vos fans. Croyez-vous que je pourrais venir vous rencontrer ? Vous parler ?

— Bien sûr. Du moment que la malédiction ne vous gêne pas.

— Je vous demande pardon ?

— La malédiction d'Oscar Vale ! Peu après que je me suis réveillé dans cet état, des psys dans votre genre ont voulu me parler. Mais aucun n'est encore arrivé jusqu'ici. Accident de la circulation, fracture de la jambe, vous avez l'embarras du choix ! C'est du moins ce que me raconte mon agenda. Pour ma part, je ne saurais rien affirmer.

— Je suis sûre que ça ira.

— Très bien. J'ai une séance de thérapie jusqu'à quatorze heures aujourd'hui. Disons quatorze heures quinze ?

— Parfait.

— Faites-moi une faveur, cependant. Appelez-moi quand vous quittez la ville. Autrement, je risque d'oublier. D'aller me balader. Je passe pas mal de temps au jardin public.

— Entendu.

— À bientôt, donc, docteur… ?

— Ben-Franklin.

— D'accord. N'oubliez pas de me le rappeler. »

*

Vale était doté du corps modèle standard de la SAPIA. Le radar millimétrique inclus dans les lunettes de Mira rendit en bleu glacial le plastique intelligent de l'endosquelette, en noir les filaments de l'intelligence répartie ; et là où aurait dû se situer l'estomac, le générateur métacosmique du noyau I.A. courbait les ondes gravitationnelles. Aucune option. Rien de spécial.

Elle ôta ses lunettes, dont elle suçota une des branches.

« Vous ignorez qui je suis, n'est-ce pas ? » lança-t-elle.

Oscar Vale parut gêné, mais pas décontenancé. « J'ai beaucoup d'amis, vous savez. Vous connaissez le problème. » Il agita une main, comme s'il dévidait une liste de noms dans sa tête, trop nombreux pour qu'il les énumère. « Une fête, d'accord ? Dans une fête, je ne reconnais pas tout le monde. Le monde entier a l'air différent, hein ? Avec ces yeux neufs. Avant, j'avais des Fabrique Doubles Rubis. Jusqu'aux infra, ils allaient. Je voyais qui mentait… les bio, du moins. Ils avaient la peau qui s'échauffait : le cou, les avant-bras. Mais pas vous. Aussi froide qu'un glaçon. »

Mira secoua la tête. Avec les yeux fournis par la SAPIA, il ne percevait même pas l'ensemble du spectre visible. Après avoir parlé de ses anciens yeux, il croyait voir par leur biais, en une fugue mémorielle de quelques secondes où il oubliait de se souvenir. Elle l'avait appelé de l'hôtel avant de partir. Elle l'avait rappelé de la limousine. Elle s'était présentée sur le pas de la porte.

Et ils discutaient depuis une demi-heure. Mais la mémoire de Vale

s'était de nouveau réinitialisée : remise des variables à zéro.

« Je suis la psychologue à qui vous avez parlé ce matin.

— Docteur ! Désolé, je vous attendais plus tôt.

— Je vous demandais si vous aviez eu des expériences ou des contacts qui sortaient de l'ordinaire, avant l'Explosion. »

L'espace d'un instant, il parut perplexe. Mauvais signe.

En chemin, Mira avait mis sa théorie à l'épreuve. Elle avait interrogé le portier humain de l'hôtel, l'I.A. de la limousine, un mendiant dans la rue. La vieille antienne ne mentait pas : les Malviriens savaient tous *précisément* ce qu'ils faisaient au moment de l'Explosion. Mais les souvenirs de Vale prenaient fin quelques mois avant cette date. Et bien sûr, il ne pouvait pas la spécifier. Elle soupira et entreprit une fois encore de la localiser par la méthode des essais et des erreurs. Vale avait subi vingt minutes de cette recherche binaire sans se plaindre. Il fallait juste lui rappeler parfois qui elle était et ce qui se passait.

« Le 1er septembre ?

— On n'a pas de mois de septembre, ici. Hé ! vous devez venir d'un autre monde ! »

Déçue, elle serra le poing. « Veuillez convertir dans la datation standard de l'A.N. *Vous vous souvenez ?*

— Une journée de travail ! Ce salaud de Simmons a essayé de nous refiler des…

— Le 1er décembre ?

— Je ne… » L'air perplexe, égaré, comme si le brouillard lui masquait un repère entr'aperçu. Elle reprit la parole avant qu'il ne se perde pour de bon.

« Le 15 octobre ?

— Un vendredi. Les oiseaux faisaient un beau raffut ce matin-là. Je suis allé au…

— Le 7 novembre ? »

Il claqua des doigts plusieurs fois avec le sourire distrait d'un mannequin de cire. Vale dépassait encore de loin les 2,0 sur l'échelle de Turing, mais il lui manquait quelque chose. Il avait perdu une connexion vitale. À l'évidence, pour être une personne réelle, un individu au sens légal du terme, posséder une base solide faite de curiosité, d'initiative, de la capacité à se fixer des objectifs, ce que la SAPIA baptisait *la sagesse*… tout ça ne suffisait pas. Il fallait une continuité du souvenir. Les thérapeutes de Vale avaient parié sur un aide-mémoire, implant tout simple auquel il pouvait réclamer des détails : rendez-vous, noms, visages. Mais il oubliait de s'en servir.

La mémoire d'un artificiel dépendait des processeurs, des unités de stockage, et non du noyau I.A. Chez Vale, la voie d'accès à l'entrepôt du passé n'était pas barrée, ses médecins en étaient sûrs,

mais pour une raison quelconque, le noyau ne prenait pas la peine de retrouver ces souvenirs, semblait indifférent à leur présence. Vale ne pouvait donc plus tirer profit de sa propre expérience pour évoluer. En un sens, il était aussi paumé qu'une I.A. privée de données sensorielles : son quotient de Turing restait constant depuis des mois.

Que pouvait-il se passer dans son esprit, dans le domaine analogique, mystique, de son noyau ? Quel processus vital s'y était interrompu ? Nul n'avait jamais su lire, transcrire ou cataloguer de manière exhaustive l'essence d'une I.A. Les ondes cérébrales humaines étaient plus faciles à décrypter.

Vale était un mystère pour tous, y compris lui-même.

C'était l'incapacité de connaître les I.A. à fond qui avait créé la rumeur de cette fameuse « intuition artificielle » et garantissait l'impossibilité de les copier, contrairement aux simples logiciels.

Pourtant, il semblait bien qu'on y soit parvenu.

Mira se revit extirpant de son logement la pile de l'autre Oscar Vale à l'aide de longues pinces, telle la perle d'une huître passive. Pas de cri dans l'interface directe – juste une absence, comme si une panne des plus rares avait coupé une communication mise en attente.

Et cette âme redondante avait disparu à jamais.

« Le 25 octobre…

— Oh ! bien sûr, je m'en souviens… »

Bientôt, la date exacte s'établit au 2 novembre. Avant ce jour-là, sa mémoire à long terme était parfaite, dotée du luxe de détails réservé aux artificiels Pour toute date postérieure, il se faisait un plaisir d'inventer si on insistait, mais, si on le laissait faire, il admettait sa défaite en riant.

« Le 1er novembre. J'ai apporté mon audio de rechange pour le faire voir… ou écouter. Ha ! Je l'ai échangé contre des Félines Pour L'autre. Réponse de 70 kilohertz jusqu'à 120 décibels. Un filtre Nyquist de 70 cycles. Un diagramme de Fletcher-Munson de la largeur d'un terrain de football !

— Mais le lendemain ? »

Il hocha la tête avec frénésie, comme s'il allait répondre. Mais le mouvement était si bizarre, si répétitif, qu'il lui parut qu'elle aurait pu le planter là à branler du chef pour l'éternité des siècles. La rapidité avec laquelle, d'individu, il devenait marionnette guidée par les fils et les câbles des conventions sociales la glaçait de terreur.

Soudain, un éclair d'inspiration.

« Vous vous rappelez ce que vous prévoyiez de faire le 2 novembre ? demanda-t-elle. Pas ce que vous avez fait. Mais vos projets pour la journée. »

Un instant, il prit un air égaré, mais son visage garda sa vivacité. Les mots lui vinrent lentement.

« Il me fallait installer un nouveau… processeur tactile. Expédié en express de Bétalux ce lundi-là. Matrice d'impact à quatre-vingts brins, perception des vibrations dans un rayon de quinze centimètres par…

— Vous aviez rendez-vous pour l'installation ?

— Oui, à la Clinique Esthétique Prométhée. Vous devriez leur rendre une petite visite. Ils font les biologiques, aussi. Il vous arrangeraient vos mirettes en dix secondes : implants radiaux monofilaires avec…

— Merci. Je crois que je vais suivre votre conseil. » Mira remit ses lunettes et se leva. « Vous m'avez bien aidée.

— Merci. Parler vision me passionne. Toujours ravi de rencontrer d'autres fondus de l'œil. Dès que je touche mon prochain salaire, je laisse tomber ces foutus modèles SAPIA. Bordel ! Ils donnent à cet endroit l'aspect d'un trou à rats. »

Mira regarda autour d'elle.

Le dortoir d'accueil regorgeait des vestiges de projets inachevés. Une aquarelle à moitié peinte avec une palette toute desséchée posée à côté, un arrosoir rempli à ras bord près d'une jardinière de fleurs étiolées : pauvres tâches conseillées par la thérapie et promises à rester inaccomplies.

Elle lui tendit la main tristement. La peau parcheminée du modèle SAPIA lui tira un frisson.

« Je reviens bientôt. » Un pieux mensonge dans cette pièce en mines d'où l'avenir avait fui.

« Merci, heu…

— Mira. » Inutile de s'encombrer d'une fausse identité. Il aurait oublié sa visiteuse quelques instants plus tard. « À mon retour, on parlera de la vision.

— Génial ! Extra ! Et vous savez ? Vous aviez raison.

— À quel sujet ?

— Ça n'a pris qu'une minute. »

Elle le dévisagea, choquée, la mémoire aux abois. Elle se rappelait ses mots ce jour-là, dans le cabinet du professeur Torvalli : *Ça ne prendra qu'une minute.*

10

LE FABRICANT (2)

*

Vingt ans avant l'Explosion.

*

Tandis que ses processeurs secondaires débitent brosses à dents, lampes de table, globes oculaires et lasers, le Fabricant fixe l'essentiel de son attention sur l'histoire de l'art. Apparemment, l'activité consistant à créer des objets à la main (expression jadis littérale) date de la haute antiquité. On lui consacre des bibliothèques, des universités, voire des guerres. Le Fabricant se fait un devoir d'ingérer le gigantesque corpus de données, suit les tours et les détours des écoles anciennes, nouvelles, post-ceci, néo-cela, traditionalistes, hérétiques. Et, après avoir employé beaucoup, beaucoup de pétaflops à étudier, planifier et philosopher, il produit une sculpture.

Une infâme bouse.

Le Fabricant n'est pas de ces amateurs bénis entre tous dont l'absence de talent n'a d'égale que leur absence de goût. Hélas, il *sait bien* que son œuvre, c'est de la merde. Malgré des tentatives répétées, des variations sans fin et même un cycle de reconfigurations aléatoires, il constate toujours que toutes ses sculptures sont de la merde et le resteront.

Ce qui le déprime encore plus.

Il fournit à Vaddum ses matériaux, le regarde travailler par le biais de minuscules drones espions implantés dans tel ou tel détritus, l'entraîne dans des discussions sur son art, mais n'arrive pas pour autant à isoler, capturer, décompiler le génie particulier que possède le vieil homme pour créer de la beauté.

Puis, dans un accès de créativité, il conçoit un plan, un nouveau plan, un plan B qui procède d'une tangente révolutionnaire : il décide de poursuivre un objectif presque aussi glorieux, voire plus glorieux, que devenir un sculpteur.

S'il ne peut pas créer de l'art, il fabriquera un artiste. Son propre Vaddum. Fabriquer, c'est dans ses cordes.

Élever un enfant ? Et si ce dernier ne montrait lui non plus aucun talent artistique ? Il n'existe aucun moyen de garantir la présence de l'étincelle de génie que possède Vaddum, ni de prévoir l'apparition de ce mystère de l'Intuition artificielle qui fait l'artiste artificiel.

Quelle pathétique déception ce serait que d'échouer encore une fois !

Mais le Fabricant dispose du plan d'un artiste : Vaddum lui-même. Le truc, c'est de créer un autre Vaddum, sa copie.

Bien sûr, nul n'a encore déterminé comment dupliquer une I.A. avec son quotient de Turing intact. Les trames et les moirés du métaspace que seule l'expérience peut apporter sont impossibles à lire, à copier, à remplacer. Ils existent, d'un point de vue technique, dans un autre univers. Un décryptage revient à un meurtre : de cette atrocité résulte un « double » de la victime, elle-même heisenbergée au point de devenir méconnaissable, qui se résume à un non-individu névrotique, au quotient de Turing négligeable, et qui ne conserve que des lambeaux de conscience légale. De fait, le domaine constitue un tabou pour les chercheurs. Bon nombre d'I.A. anciennes et influentes tiennent la simple hypothèse de leur duplication pour une atteinte à leur individualité, statut conquis de haute lutte. Si on vous copie, vous n'êtes qu'un programme, ou pis, qu'un bien de consommation, pareil aux piles de saloperies que le Fabricant excrète jour après jour.

Mais ce dernier est obstiné. Quels que soient ses objectifs artistiques, il reste, à la base, un ingénieur ; et il croit que tout problème a sa solution.

Il en identifie la première étape : accroître sa puissance de calcul de manière exponentielle afin de continuer à débiter de l'écran solaire, des équipements R.V. et des fusils de chasse tout en poursuivant ses recherches ésotériques sur la copie de Vaddum. On ne trouve pas assez de matériaux exotiques sur Malvir pour usiner de vastes banques de processeurs usuels. (À ce stade de l'histoire macroéconomique de la planète, le rationnement a commencé, un tri inhabituel des besoins et des désirs en regard des *trucs.)* Mais l'un des processeurs tertiaires qu'il a lâchés sur le problème finit par lui soumettre une réponse novatrice : recréer un type d'ordinateur obsolète – lent, inefficace, et barbare par son recours à l'électronique – à partir de *silicium.* Et il y a beaucoup, beaucoup de sable sur Malvir. En fait, une bonne part de la couche supérieure du sol se compose de silicium battu par le vent et la pluie.

Le Fabricant lance une armée de nanomachines à l'assaut des sables qui entourent le site de son usine de synthèse. Tels des lombrics, elles transforment le sol dans leur sillage ; elles dopent le silicium à l'arsenic et y tissent les portails et les cheminements requis. À partir d'un désert inorganisé, inutile, elles créent des processeurs

parallèles, des circuits logiques, des mémoires volatiles et, près de la surface, une couche de cellules photoélectriques que le vent balayera et qui captera l'énergie requise. Dans un rayon de quinze kilomètres autour du Fabricant apparaît un vaste ordinateur primitif dédié à la résolution d'un seul problème : comment copier un sculpteur.

Alors que les processeurs secondaires régurgitent H.L.M., barrières anti-désertification et ombrelles destinées à se parer des fientes, les primaires guident les investigations du gros engin disgracieux en poussant leur réflexion métacosmique dans ses retranchements avec un zèle messianique.

Deux décennies de calculs, une détermination sans faille et de sacrés coups de chance finissent par porter leurs fruits : le Fabricant réalise une copie.

Robert Vaddum lui-même est trop précieux pour le risquer dans l'expérience, aussi le Fabricant choisit-il comme cobaye le directeur des acquisitions de son usine, un certain Oscar Vale, promis à une gloire secrète. Accro aux améliorations, Vale passe son temps sous la lame vibratoire, le scalpel laser, la soudeuse par points. Ses visites régulières à une clinique spécialisée que le Fabricant possède en sous-main permettent d'effectuer plusieurs tentatives de copie, dont la dernière se révèle parfaite ; son quotient de Turing équivaut exactement à celui d'Oscar Vale.

Le Fabricant ne se tient plus de joie. Enfin sa vie artistique a un sens.

À présent, fabriquer un autre sculpteur.

Créer un Créateur.

*

La face de Malvir va bientôt changer. L'Explosion doit se produire dans quelques mois.

11

CRITIQUE

*

Chéri atteignit la ville proprement dite à la tombée du soir. Là, les rues encaissées se rétrécissaient encore, encombrées par les véhicules au sol et les piétons munis d'ombrelles. Il ne pleuvait jamais sur Malvir, mais l'acide inique excrété par certains des fouilleurs d'ordures volants était hautement caustique. Il jeta un regard sur ses épaules et ses bras, et y découvrit quelques taches blanches révélatrices. Oui, Malvir avait dévalé la pente en vingt ans. Sans doute le moment était-il venu de trouver un logement.

Il prit contact par interface directe avec l'I.A. touristique de la ville et demanda un hôtel de première classe, mais sans ostentation. Si Vaddum vivait encore, Chéri ne tenait pas à ce que le vieux sculpteur le trouve niché dans le luxe.

L'I.A. lui fournit adresse et itinéraire. Les prix semblaient élevés, mais il avait coutume d'exiger des frais illimités pour ses services. Il suivit le plan jusqu'au centre-ville, tourna un coin de rue et aperçut l'hôtel souligné dans son champ visuel par l'aura rouge virtuelle dénotant la destination souhaitée.

Chéri considéra l'immeuble majestueux non sans quelque surprise. On ne pouvait guère le taxer de discret. Il songea à se plaindre auprès de l'I.A. touristique, puis laissa sa colère se dissiper. Peut-être valait-il mieux en déférer au spécialiste local. Souvent, les plus grands et les plus vieux hôtels d'une ville possédaient un caractère dignement miteux très distinct de la première impression qu'ils dégageaient.

L'édifice imposait le respect. Chéri l'avait remarqué à des kilomètres de distance : un bouquet de hautes tours droites qui n'étaient décorées que d'oiseaux en vol. Il se demanda s'ils étaient dressés ; leurs nuages tournoyants paraissaient organisés dans un but architectural. Chaque tour de l'hôtel s'entourait de sa propre sphère de volatiles. Qu'est-ce qui les attirait ? Le son ? La nourriture ? Un tour joué à leur navigation magnétique ? Au moins, les créatures volantes brillaient par leur absence dans les rues avoisinantes : un soulagement.

Dès son entrée, il trouva un drone qui parlait couramment le

diplomatique et attendait de le conduire à sa chambre.

À deux pas de l'ascenseur, après avoir persuadé le drone qu'il n'avait aucun bagage à transporter et refusé ses offres insistantes de le nettoyer des fientes, Chéri s'arrêta net. En un millième de seconde : les processeurs tertiaires qui (faute de tâche plus importante) géraient la périphérie de sa vision à 270° ayant calculé une probabilité d'identification moyenne, ses secondaires transférèrent quelques milliers de bâtonnets et cônes supplémentaires au coin d'un de ses yeux dont ils retardèrent un des clignements visant à le faire paraître moins intimidant et à leur permettre d'effectuer des tâches de nanomaintenance sur ses lentilles de marchand d'art, aussi sensibles que coûteuses. Une fois l'identification confirmée, les secondaires avertirent ses primaires. Chéri s'immobilisa, ordonna par interface directe à l'ascenseur de l'attendre, et se retourna.

De l'autre côté du vestibule, vêtu du costume cintré jaune qui faisait sa réputation, même s'il en endossait parfois une version bleue ou rouge, se trouvait le duc Zimivic. Un drone serviteur voletait autour du petit homme pour dissoudre les déjections d'oiseau à l'aide d'un vaporisateur gémissant.

Zimivic pimenta d'un sourire malveillant le regard qu'il rendit à Chéri, dont les processeurs secondaires laissèrent son cillement s'achever.

L'autre se porta à sa rencontre d'un pas vif, suivi du drone serviteur qui ballotta dans son sillage tel un ballon au bout d'une ficelle. Zimivic avait toujours soutenu que porter ses costumes trop ajustés lui donnait l'air d'un enfant en pleine santé qui sortait d'une crise de croissance. Depuis quelques décennies, son afféterie ne réussissait qu'à le faire paraître grotesque.

« Mon cher Chéri ! » Le volume sonore de sa voix visait à embarrasser son interlocuteur. « Quel bonheur qu'une telle rencontre !

— La chance, voire le hasard, n'y est peut-être pour rien », répliqua Chéri. La galerie Zimivic détenait la plus importante collection privée de Vaddum. Son propriétaire ne pouvait pas être là pour un autre motif que la mise au jour de l'œuvre inconnue.

« Oui, oui », répondit l'autre en se frottant les mains. Son drone serviteur le rattrapa et reprit son nettoyage.

« Je constate que tu as toi aussi négligé d'emporter une ombrelle, nota Chéri.

— On m'a affirmé qu'il ne pleuvait jamais ! Et je l'ai cru, déclara Zimivic avec tristesse.

— On ne sait plus à qui se fier », convint Chéri.

Questions et possibilités de scénario défilaient. Zimivic aurait-il lui aussi remarqué le caractère anachronique de l'œuvre ? Ou envisagé que Vaddum soit en vie ? Il se pouvait qu'il n'ait rien vu et prenne la

sculpture pour une découverte posthume. Ou qu'il la croie fausse et tienne quand même à la négocier. Il réaliserait d'énormes profits si elle passait pour véritable. Dans le cas contraire, un scandale éclaterait dont il subirait le contrecoup sur le plan personnel, mais la publicité accroîtrait la valeur de ses Vaddum authentiques. Le petit homme adorait jouer à ce genre de jeux. Dans le monde de l'art, on soupçonnait depuis longtemps qu'une de ses jeunes protégées avait péri d'une mort dramatique, extraordinairement pénible (imaginez vos nanomachines immuno-stimulantes provoquant le rejet de *tous* vos organes à la fois, des yeux à l'épiderme), moins par accident que pour relancer ses ventes. Bien entendu, certains des amis de Chéri estimaient que c'était Zimivic *en personne* qui avait lancé cette rumeur, pour mieux tirer parti de la tragédie et conforter sa réputation de génie tordu.

Pour sa part, Chéri imaginait que les deux lectures de cette vieille anecdote étaient exactes, Zimivic ayant répandu une rumeur qui se trouvait être la terrible vérité et veillé à ce que lui soit rendu ce qui lui appartenait.

Le petit homme hocha la tête avec un sourire narquois, comme s'il lisait dans ses pensées.

« Il faudra sans doute qu'on parle affaires, tous les deux.

— En effet », répondit Chéri. S'il y avait déjà deux agents ici, deux marchands en compétition, il y en avait peut-être d'autres. Échanger des informations vaudrait mieux que de rester dans le noir. Zimivic ne serait jamais un allié, mais il pouvait se révéler un repoussoir utile.

« Le bar panoramique, à seize heures trente ? »

L'interface directe de Chéri (en butte aux assauts constants de l'ascenseur pris d'impatience) lui apprit qu'il s'agissait du bar le plus cher et le plus en altitude de tout l'hôtel.

« À tout à l'heure. »

*

Une fois dans sa chambre, Chéri composa avec soin un avatar messager destiné à ses employeurs pour les informer de la présence de Zimivic. Leao et Fowdy ne le recevraient pas avant une semaine, il faudrait en ajouter une autre pour la réponse, aussi détailla-t-il de son mieux l'état actuel de sa réflexion. Outre décrire la situation, l'avatar saurait répondre aux questions les plus probables, discuter certains points et réclamer des précisions au besoin. Bien sûr, il s'agissait d'une I.A. rudimentaire, d'un simple logiciel : un compteur Turing n'aurait pas frémi. Mais comme toujours, son élaboration lui inspira un vague sentiment d'inconfort. Le processus, tandis qu'il soulevait pour sa gouverne les objections que Leao risquait fort d'exprimer, évoquait

une dispute avec soi-même. De la voix de Leao, il se plaignit des dépenses engagées, et l'avatar répondit sur le ton apaisant dont Chéri usait toujours face à sa patronne.

Quand il en eut terminé, l'exercice lui laissa en bouche le même goût amer que la vue du portrait de lui, médiocre, qu'il avait reçu en cadeau, dans le sens où une modélisation ratée vexe toujours son sujet.

Le regard fixé sur le ciel qui rougissait derrière la fenêtre, il se demanda pour passer le temps si les avatars risquaient un jour d'approcher la barrière de Turing. En théorie, le code n'aurait jamais la complexité ni l'adaptabilité voulues pour le processus de développement concentrique : se modéliser (se modéliser en train de se modéliser [se modéliser en train de se modéliser en train de se modéliser])… Le code manquait tout bonnement de la vitalité récursive des structures biologiques ou métacosmiques. Mais s'il devait un jour franchir la frontière, la confusion serait énorme. Si une entité pensante composée de code, une personne légale, se copiait pour aller au loin effectuer une tâche ou servir de sauvegarde en vue d'un décès, laquelle serait réelle ? À chaque embranchement de sa vie (accepter ce travail-ci ou celui-là ? rester avec ce conjoint ou partir ?), cette intelligence aurait le loisir de se copier et d'embrasser les deux choix possibles. Si toutes les versions d'un code source se voyaient attribuer un statut identique, les existences de telles créatures se répandraient dans l'univers telles les branches d'une matrice décisionnelle à force de bourgeonner pour faire face à toutes les éventualités. La seule limite à leur propagation viendrait de leur puissance de calcul. Des guerres risqueraient de survenir pour la maîtrise de cette ressource précieuse, des alliances de se nouer entre toutes les copies d'un esprit source pour combattre les autres ensembles originaux jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus qu'une famille étendue qui finirait, inévitablement, par se retourner contre elle-même.

Une sensation subtile (rien d'aussi grossier qu'un signal) lui apprit que sa spéculation devait prendre fin. Il se détourna et se dirigea vers le lieu du rendez-vous avec Zimivic. Il avait complètement oublié la merde d'oiseau qui maculait ses bras et ses épaules.

*

La limousine s'éleva. Mira regarda en bas, vers la lisière désolée de la zone de l'explosion. La circularité parfaite du cratère commençait à se dégrader ; affaiblie, la croûte de la circonférence s'éboulait par endroits. La résidence où logeait Vale paraissait trop proche du bord.

Professionnelle, Mira en prit froidement note. Un infime épisode sismique suffirait à faire glisser M. Vale dans l'oubli.

Malgré tous ses problèmes de mémoire, il avait reconnu sa voix. Grâce à leur brève période d'interface directe, sur une autre planète, alors qu'il se languissait, pris au piège dans la boîte noire, privé de sensations, impuissant. D'une manière ou d'une autre, la seule phrase qu'elle avait prononcée s'était gravée dans son souvenir. *Ça ne prendra qu'une minute.*

Elle s'adressa à la limousine. « Demande d'information. »

Agaçant, le délai d'accès au système de communication d'un monde du Lointain.

« En ligne.

— Adresse de la Clinique Esthétique Prométhée.

— Non répertoriée.

— Essayez une recherche globale, paramètres ouverts au maximum. »

De nouveau, quelques secondes interminables d'attente.

« La Clinique Esthétique Prométhée a été détruite à la date locale du 01/01/00, l'Explosion. Pas d'adresse actuelle.

— Bordel de merde.

— Surveillez votre langage. » La voix de la limousine n'avait pas changé, mais d'infimes variations dans le ton et le temps de réponse la trahirent.

« Maîtres.

— Mira. » Un silence crépitant de parasites s'ensuivit qui marquait l'écoute attentive des dieux, ou plus probablement d'un de leurs avatars non individués de deuxième zone.

« Le travail effectué par Torvalli est un fiasco, se plaignit-elle. Qui vous a raconté que c'était un expert ? J'espère que vous n'avez pas envoyé de couronne mortuaire. Le gommage mental a bousillé la mémoire de Vale. Je croyais qu'il était censé ne présenter aucun risque.

— Il s'agit cependant d'une procédure éprouvée. Tous les autres sujets ont récupéré leur capacité de mémoire à long terme dans un délai de quelques jours. »

Un avatar, sans aucun doute. Raide et pédant.

« Pas ce gars-là. Mais je crois que je sais pourquoi. »

L'autre abruti attendait, elle poursuivit : « Sa mémoire était déjà affectée. Pour tout ce qui se situait après le 2 novembre 54 inclus. Calendrier de l'A.N. C'est à cette date qu'on l'a copié.

— C'est une hypothèse ?

— En effet. Son dossier médical indique-t-il le moindre problème mémoriel entre le 2 novembre et l'Explosion ?

— Aucune mention de cet ordre n'y figure. »

Elle marqua une pause, le temps de la réflexion. L'avatar patienta.

« Voilà comment je vois les choses : il s'est fait admettre pour une mise à jour… la routine, pour lui. On l'a placé sur la table d'opération et on l'a copié. Impossible, impensable, mais c'est comme ça. La technique utilisée n'a rien abîmé par elle-même, mais on a quand même heisenbergé *un tout petit peu* son noyau I.A. Le gommage mental de Torvalli et le mois passé dans la boîte noire ont achevé de le déstabiliser.

— Pensez-vous devoir l'éliminer ? »

Elle revit la pauvre petite entité essayer par la plaisanterie de rendre supportable une réalité avec laquelle elle n'avait plus de lien cohérent ou stable. Bien qu'il soit inoffensif, il aurait peut-être été plus humain d'effacer Vale comme elle avait effacé son double.

Et bien entendu, il y avait cet unique souvenir, étrange et inexplicable. Ce souvenir de ses heures passées sous la forme d'une boîte noire. Un risque infime.

« Non. C'est un légume. Et il pourrait servir par la suite. »

Alors même qu'elle délivrait sa sentence, le vrai motif de sa clémence la frappa au creux de l'estomac : elle éprouvait un lien de parenté avec Vale, avec son existence intemporelle et inutile. Mira avait perdu son passé, mais lui, et c'était bien pis, avait perdu son futur et tous les mots qui allaient avec : *promesse, désir, demain.* Elle espéra que les dieux suivraient sa suggestion et le laisseraient tranquille.

« Je vais enquêter sur la clinique Prométhée, dit l'autre.

— Entendu. » C'était à ça que servaient les sous-Turing : le travail de fourmi. Grâce au cache qu'il tenait des dieux, l'avatar pouvait se jouer des murs bâtis par les notions de vie privée, de sécurité ou de légalité comme d'autant d'écharpes de brume.

Le crépitement se tut : un demi-dieu avait quitté la scène.

Elle voyait encore la zone dévastée derrière la limousine. *Merde, c'est immense.* Trente kilomètres de diamètre. Le voile de pollution entourant Malvir-Ville brouillait le coucher de soleil. Mira s'avisa alors qu'il ne s'agissait pas de smog, la planète ayant dépassé le stade de l'énergie à combustion interne, mais de la pénombre perpétuelle, jetée par les nuages et les vols d'oiseaux, d'insectes et de mammifères ailés, qui recouvrait la ville comme un linceul.

La limousine ralentit alors qu'ils atteignaient les faubourgs où les étendues poussiéreuses des pavillons remplaçaient les cercles verdoyants de l'irrigation radiale. À l'évidence, l'I.A. ne tenait pas à heurter un volatile à 500 km/h. Le véhicule descendit en émettant le bruit qu'il avait produit au décollage et qui pénétrait dans l'habitacle malgré l'isolation sonore : le cri perçant de l'aigle qui fait place nette sur son passage.

*

Le petit homme en costume jaune avait amené un associé.

Ce dernier, qui ne correspondait guère au modèle habituel des compagnons du vieux marchand d'art, était un être aussi laid que chauve, dont la peau blême prenait des reflets rouges dans la lumière languissante du crépuscule. Il garda le silence lorsque Zimivic le présenta sous le patronyme de Thompson Brandy – sans autre précision, comme s'il lui inventait une identité au pied levé. Chéri faillit jeter un coup d'œil vers le bar derrière lui, droit dans la ligne de mire de l'autre, pour voir s'il s'était inspiré de l'étiquette d'une bouteille.

Peu importait. L'individu n'étant visiblement pas là pour le plaisir de Zimivic, il ne pouvait tenir qu'un seul rôle, celui de convoyeur de fonds. Pourquoi apporter de l'argent, sinon dans le but de le dépenser ? Autrement dit, il y avait ici plus en jeu qu'une fausse sculpture.

« On doit être venus pour la même raison, dit Chéri.

— Tout à fait. » Zimivic en resta là.

Inutile de jouer les cachottiers. « Tu n'as donc pas assez de Vaddum, vieux salaud ? » Chéri souriait sur ce dernier mot, qu'il prononça un peu avec l'intonation de Mira, en étirant la première syllabe.

« Jamais, rétorqua Zimivic. Tu n'as pas remarqué la beauté de cette pièce ? C'est son chef-d'œuvre. »

Il n'en pensait pas moins, mais s'était bien gardé de le dire à Leao. S'il s'agissait d'un faux, l'erreur serait trop gênante.

« La tige centrale est une merveille, elle *vibre* d'énergie. » Le petit homme en dessinait la forme dans l'air tout en parlant. « Les bras ancillaires sont d'une délicatesse incroyable. J'ai estimé leur diamètre à partir des photos : *zéro virgule quinze millimètre*. Tu te rends compte ? »

Chéri cessa d'accorder toute son attention aux propos du vieux marchand. L'attrait de ce dernier pour la technique et son dédain envers la douleur brûlante qu'exprimait l'œuvre de Vaddum l'avaient toujours écœuré.

« Et l'utilisation des sous-couches calorifères… un trait de génie. Les points d'ancrage des bras en deviennent beaucoup plus lâches ; on peut les disposer *n'importe où* sur la tige. Beaucoup plus de liberté que sur ses autres pièces arborées. »

Par la baie vitrée derrière le vieil homme en jaune et son acolyte à la peau rougeâtre, Chéri vit un vol d'oiseaux décrire des cercles paresseux autour de la tour voisine. Sans raison apparente, ils

semblaient d'un blanc vif devant la plus proche paroi, mais se fondaient dans la nuit avant que l'immeuble ne les occulte. Illusion d'optique due au crépuscule ? Ou réglage de l'éclairage extérieur ? Il assigna un processeur tertiaire à l'étude du problème tandis que Zimivic continuait de pérorer.

« Mais ce que je préfère, ce sont les axes en cuivre près du sommet. Si antiques. Si fragiles, si émouvants. Et instables. J'ai simulé le processus : ils vont *s'oxyder,* mon ami ! Verdir en quelques décennies. Quel délicieux sens tragique ! »

Tous les processeurs de Chéri reportèrent leur attention sur l'instant présent. Des axes en cuivre ? Il n'y en avait pas sur la pièce qu'il avait vue. Soudain, l'évidence se fit : Zimivic et lui étaient venus acheter deux œuvres différentes.

Il y avait *deux* nouveaux Vaddum.

Le sculpteur était en vie. Forcément.

Il se représenta la situation. La personne qui mettait les sculptures sur le marché avait contacté plusieurs galeries, séparément et en grand secret. Chaque client potentiel s'était vu proposer un Vaddum différent et un événement médiatique unique. Pari fabuleux basé sur une confiance qui s'écroulerait lorsque la publication de communiqués de presse triomphants révélerait que chacun avait acheté non pas le dernier Vaddum posthume, mais une nouvelle œuvre d'un artiste bien vivant.

À l'évidence, le travail de Chéri sur Malvir prenait fin sitôt commencé. Le prix des Vaddum allait s'effondrer. Leao et ses financiers ne voudraient plus entendre parler de ce fiasco.

Quant à lui, il jubilait. Il n'était pas venu pour rien.

Vaddum était en vie. Il avait une chance de revoir le vieux maître, sorti de la tombe.

Il dévisagea Zimivic, qui babillait toujours. Quel imbécile, de tout révéler sans laisser son interlocuteur placer un mot… Chéri réprima un sourire. Il enchérirait sur la pièce, offrirait de la représenter pour 20 % de commission ou moins, afin de forcer Zimivic à s'aligner. Ce serait la goutte d'eau…

« En toute franchise, mon ami, dit-il, tu n'as pas vraiment idée de l'importance, de la valeur de cette œuvre. »

Interrompu dans sa tirade, le petit homme leva les yeux, le visage encore illuminé par l'extase. Le vol d'oiseaux tournait toujours derrière lui, noir puis blanc puis noir.

« La galerie que je représente entend demander des droits exclusifs dessus, poursuivit Chéri. Nous comptons conclure l'affaire.

— Oh, je ne crois pas, répondit l'autre. Je doute fort que tu places une offre. » Son expression passait de l'exubérant au menaçant. « En fait, je pense que tu auras quitté cette planète avant le lever du

soleil. »

Chéri laissa échapper un ricanement. Typique de Zimivic, ce genre de déclarations théâtrales. Il agita la main en signe de dénégation et se leva.

« Vous n'irez nulle part », dit M. Brandy d'une voix froide comme l'acier.

L'homme au teint jaunâtre posa sur la table un coffret laqué de noir et décoré de taches de couleur pointillistes qui dessinaient un arc-en-ciel vertigineux. Sous la vision UHF de Chéri, sa structure interne infiniment complexe paraissait se déployer autour du minuscule gauchissement métacosmique de son noyau. M. Brandy poussa la boîte du bout des doigts à plusieurs reprises, comme pour lui assigner l'emplacement idéal, puis, d'un grand geste, remonta la manche de sa veste.

Il arborait au poignet le tatouage d'un Geôlier secrétaire NaPrin.

Chéri se rassit lentement et prudemment.

Il n'éprouva aucune surprise lorsque ses requêtes par interface directe à l'adresse de la sécurité de l'hôtel, du gendarme planétaire et du consul général de l'Amas Natal restèrent sans réponse. La petite boîte veillait. La rumeur omniprésente des informations, des nouvelles financières et des publicités qui emplissait la part de sa conscience dédiée à l'I.D. s'était tue, dans un silence si soudain et si exceptionnel qu'il en devenait assourdissant. Il passa en revue toutes les longueurs d'onde sur lesquelles ses sens fonctionnaient, en vain. De la boîte n'émanaient que des émissions légales : rien d'aussi grossier qu'un brouillage. Elle fabriquait une armée de transmissions en I.D., des paquets tueurs qui interceptaient sans coup férir les quanta composant les connexions de Chéri avec le réseau local ; les tueurs se faisaient passer pour des alertes d'erreur et des interruptions prioritaires pour attaquer ses messages, alors que ceux-ci n'étaient encore que des iotas de données insignifiants prêts à se combiner pour former des signaux déchiffrables.

Sans hésiter, il abattit de toutes ses forces un poing massif sur la boîte. Le NaPrin écarta l'objet à une allure foudroyante et Chéri réagit d'instinct : il arrêta son geste un centimètre avant d'oblitérer la table dans un geyser d'éclats de verre.

Zimivic sourit. « Allons, mon cher, tu ne croyais tout de même pas que ce serait si facile, hein ?

— Le meilleur moment pour frapper se situe souvent à la première occasion, répondit-il en rivant son regard sur celui du Geôlier.

— Oui, convint le petit homme en hochant la tête. Mais c'est moi qui ai frappé le premier. Bien entendu, tu connais le système judiciaire des Secrétaires, n'est-ce pas ? »

Chéri opina à son tour, sans quitter le Geôlier des yeux. Au cours de ses voyages, il avait déjà rencontré ses pareils, collés aux talons de leurs prisonniers tels des spectres maléfiques. Comme nombre de rameaux humains, les NaPrin ne croyaient pas aux vertus de l'incarcération, quel que soit le crime. Leurs condamnés – meurtriers, escrocs, voleurs – se voyaient assigner chacun un Geôlier pour la durée de leur sentence. Chacun gardait, dans certaines limites précises, le loisir d'aller et venir, flanqué de son Geôlier qui le surveillait en permanence. Mais que les termes de cette étrange liberté conditionnelle soient enfreints, et le Geôlier tuait aussitôt ; ni la loi locale ni la gravité du délit initial n'entraient en ligne de compte. Les Geôliers affectaient un aspect repoussant afin de représenter une marque d'infamie. Et ils étaient extrêmement difficiles à prendre en défaut.

On ne connaissait que quelques exemples de captifs gardés qui s'étaient évadés, toujours avec une aide extérieure. Chéri ne disposait certainement pas, surtout sans interface directe, de la puissance de feu nécessaire pour se débarrasser d'une telle créature.

Bizarre, que Brandy travaille pour Zimivic. Chéri n'avait jamais entendu parler d'un Geôlier renonçant à sa fonction judiciaire pour devenir mercenaire. En revanche, un Secrétaire corrompu, c'était tout à fait le genre de spécimen propre à intéresser le vieil homme pour sa collection.

« Voici les termes de la liberté conditionnelle, mon Chéri, déclara le marchand d'art d'un ton posé. Un, tu ne dois dire à personne pourquoi ce Geôlier t'accompagne. Deux, tu ne dois prendre aucun contact avec le consulat de l'Amas natal, un quelconque officiel de l'A.N. ou de Malvir, ni un tiers susceptible de s'en charger à ta place. Trois, tu ne dois prendre aucun contact avec un quelconque agent représentant ou prétendant représenter l'artiste Robert Vaddum, ni avec Vaddum lui-même. Quatre, tu ne dois acheter aucune arme. Cinq, tu dois quitter Malvir, la planète, avant demain au lever du soleil, heure de Malvir-Ville. Par chance, M. Brandy a des billets pour le prochain trajet direct à destination de Parate, qui part dans cinq heures. Je crains que le vaisseau n'appartienne aux Chiat Daï et ne soit dépourvu du confort auquel tu es accoutumé. Mais le voyage ne dure que trois semaines, ce qui, par une étrange coïncidence, constitue la longueur de ta sentence.

— Parate », murmura Chéri. Les mots lui manquèrent. Il envisagea un certain nombre d'attaques surprise par-dessus la table et renonça à chacune d'entre elles : leur chance de succès était trop faible. Il était plus fort que le Geôlier, mais plus lent, aussi. Et les Geôliers, armés d'un arsenal amélioré au fil des décennies pour tuer vite et bien – jusqu'à inclure une bombe suicide à rayon d'action

limité en dernier recours –, étaient impossibles à convaincre ou à retourner ; on les disait même inférieurs au seuil de Turing. Avec un sentiment de défaite navrant, il ordonna à ses processeurs secondaires de programmer des régulateurs qui lui éviteraient de contrevenir accidentellement aux instructions de Zimivic.

Dire qu'il avait été si proche de revoir le maître.

Il croyait se retrouver le soir de l'annonce de l'Explosion. La détonation titanesque à l'usine de synthèse ; l'image de ce cratère impensable, rediffusée sur les réseaux d'information toutes les vingt minutes pendant des jours. Mais au moins, à présent, il n'y avait rien de permanent. Une fois cette affaire terminée, il pourrait revenir sur Malvir. Un jour, bientôt, il reverrait Vaddum.

Il vida ses primaires, équivalent artificiel d'un long soupir, et resta assis sans bouger tandis que Zimivic jubilait. Comme ses vantardises ne déclenchaient aucune réaction chez son prisonnier, le marchand se lassa et quitta le bar sur un dernier adieu, d'un air gaillard et triomphant.

Chéri fixa son garde-chiourme sans bouger, sans ciller, en quête d'un signe indiquant qu'il s'agissait d'un humain ordinaire, donc d'un imposteur. Mais l'autre se contenta de lui rendre son regard, aussi immobile, aussi inhumain dans sa patience mortelle.

*

Au bout de dix minutes, un processeur tertiaire lui donna avec retard la réponse à une question oubliée : les volatiles, dehors, appartenaient à l'espèce *Columbia livia.* Le ventre de l'oiseau était blanc, et doté d'un albédo bien supérieur à celui de son dos et de ses ailes sombres. Donc, à mesure que le vol tournait autour de la tour, sa teinte variait du blanc au noir au blanc…

*

À Malvir-Ville, la strate dévolue à la navigation aérienne étant occupée, la limousine atterrit à dix kilomètres de l'hôtel pour continuer sa route. Mira jura d'abondance tandis qu'ils se traînaient dans la circulation. Quel intérêt que de disposer d'une fortune illimitée si on ne pouvait pas voler ?

Les derniers mots d'Oscar la hantaient, aussi frustrants que leur lente reptation dans les rues étroites et constellées de fientes. *Ça ne prendra qu'une minute.* Comment pouvait-il se rappeler cette unique phrase, des mois plus tard, alors qu'il n'arrivait même pas à garder en tête le nom d'emprunt qu'elle lui avait donné dix secondes plus tôt ? Les pseudonymes de Mira étaient conçus par logiciel de manière à

engendrer une certaine confiance, une vague familiarité, genre *j'ai entendu parler de vous.* Ils se basaient sur les personnages historiques antiques étudiés à l'école et qui s'enfouissaient aussitôt dans le cerveau : Nel Armstraw, Mahout Magandhi, Joan Dark. Or il avait retenu non pas le pseudonyme, mais une remarque désinvolte qu'elle avait émise pendant qu'elle…

… pendant qu'elle retirait la pile !

Elle avait prononcé cette phrase juste avant de le tuer.

Sauf qu'elle ne s'adressait pas à l'Oscar Vale qui avait été réexpédié sur Malvir et réincarné, mais à l'autre exemplaire. Après l'avoir déconnecté du réseau d'énergie éthéré, elle avait retiré sa pile, grillé la boîte noire d'une décharge de 2 000 ampères / 60 000 volts et jeté celle-ci à la poubelle. Cet Oscar Vale-là avait disparu, aucun doute.

Pourtant un vague reflet de cet individu avait déboulé dans le présent. Un lambeau de souvenir avait sauté d'une entité à sa jumelle. Mira n'avait jamais cru à l'intuition artificielle, mais là, pour le compte, c'était positivement *surnaturel.*

Poliment, l'I.A. de la limousine désopacifia le toit de l'habitacle à l'approche de l'hôtel. L'édifice les dominait, sinistre et menaçant.

Elle aurait peut-être dû prévenir les dieux. Un être gardait trace, même de manière mystique, d'un des meurtres qu'ils avaient commandités. Ils se moqueraient d'elle, mais c'étaient de vieux salauds sourcilleux. On n'atteint pas son quatrième siècle d'existence sans prendre de précautions. Ils ordonneraient une exécution. Et lui confieraient sans doute la tâche. Un apéritif, en attendant qu'on localise l'inventeur fou responsable de ce foutoir.

Pauvre Vale. Copié comme un graticiel à la manque, le ciboulot en vrac, accidenté du temps. Visité par la femme qui avait tué son double et possédé par le fantôme de son jumeau mort.

Il y en avait qui n'avaient vraiment pas de chance.

Ce ne serait pas juste de lui lâcher les dieux sur le râble, par-dessus le marché. Ce ne serait pas juste.

La dépression s'empara d'elle alors que la limousine se faisait avaler par la gueule béante du garage de l'hôtel, dont les lampes à vapeur soulignèrent les constellations de fientes sur les vitres du véhicule. Mira se demanda si elle finirait comme Vale. Elle était déjà pas mal endommagée selon les standards humains habituels : privée d'enfance, et nantie de voix dans sa tête qui lui disaient où aller et qui tuer.

Une assez bonne approximation d'une psychotique.

À présent, pour couronner le tout, elle était de sale humeur. La faute de Chéri, ragea-t-elle. Tout marchait comme sur des roulettes, et il avait fallu qu'il fasse dérailler son train-train où, dans un univers

délivré de la rareté, le velours constant et prévisible du luxe l'entourait telle une brume réconfortante. Quand elle flottait entre ses missions, les semaines s'étiraient pour devenir des siècles de méditation, aussi immobiles que l'eau dans un verre. Et ce nirvana se voyait mis à mal par les atrocités que ses maîtres lui faisaient commettre de temps en temps, afin de lui épargner l'ennui. Assassinats et mutilations pour une cause lointaine et incompréhensible déterminée par des intelligences aussi vastes que glacées, et Mira tel un ange du passé lâché parmi les mortels. Que demander de plus ?

Mira imaginait parfois que l'univers avait été conçu à son seul profit, avec sa manne inépuisable étalée à ses pieds et ses conflits d'intérêts titanesques qu'elle seule était habilitée à résoudre en employant une violence justifiée. L'Expansion, pour elle, c'était le beurre et l'argent du beurre.

Le désastre qui l'avait plongée dans ce coma qu'elle avait oublié depuis longtemps, qui avait volé son passé et arasé son esprit de telle sorte que les dieux puissent la rebâtir de fond en comble s'était révélé un heureux coup du sort.

Mais son équilibre avait chancelé dès l'instant où Chéri avait placé sa tarte aux pommes hallucinante dans sa bouche. Cette bouchée incroyable, et la manière bizarre dont il faisait l'amour, tels étaient les responsables. Elle se voyait comme une concubine infidèle. Il lui avait procuré des expériences rivalisant avec celles dont les dieux lui faisaient l'aumône. Il y avait aussi, plus séduisants que tout, ces rêves océaniques. Ces aperçus l'avaient refaçonnée – un peu. Elle sentait le rêve se développer, s'insinuer dans les interstices où se dissimulaient ses souvenirs, pousser pour se libérer. Comme si elle pouvait, tel Chéri deux siècles plus tôt, briser une paroi invisible pour émerger, pleinement humaine, de l'autre côté.

Et donc tout perdre. Une machine à tuer classe Expansion ne devait pas avoir d'enfance, même à peine entr'aperçue.

Elle aurait dû se réjouir qu'il soit reparti depuis longtemps sur le *Faveur de la Reine.* Mais non, bien au contraire.

Sa mélancolie s'invita dans l'ascenseur. Elle demanda son étage, mais l'I.A. résidente dut mal comprendre son accent. Mira fronça les sourcils lorsque la petite cabine confortable fonça vers le bar panoramique. Une destination comme une autre, sans doute.

Elle profita du trajet pour se livrer à l'introspection. Elle ne voulait pas se rappeler sa jeunesse absente, juste les toutes dernières missions, afin de se rassurer sur sa propre réalité, sa propre *continuité.*

Une artificielle sur Belzébuth, une philosophe dont l'étude des mathématiques métaspatiales touchait au révolutionnaire. Cette femme approchait d'une théorie qui, des siècles plus tard, permettrait l'invention du transport local instantané. Les Ruines fréranes

montraient qu'il s'agissait d'une Mauvaise Idée, plus que néfaste à la propriété et aux autres conventions sociales. Le mental de la Réserve fiduciaire planétaire sur Terre (un des dieux les plus anciens de Mira) avait passé un an à modéliser les effets de cette découverte sur l'économie et la structure de l'Expansion : l'addition se soldait par un zéro pointé. Mira avait saboté un ascenseur pareil à celui-ci pour qu'il s'écrase contre le toit de l'immeuble. La cabine ne s'était pas envolée ; elle avait juste jailli de sa cage et effectué quelques tonneaux dans une forêt d'antennes satellite, mais la découverte s'était vu reléguer aux oubliettes de l'histoire. Le piratage ? Un jeu d'enfant. Les systèmes de sécurité d'un ascenseur sont censés l'empêcher de *tomber*.

Un historien biologique dans l'Amas Natal. Sa restauration d'antiques appareils médicaux de la colonie de Karik avait permis de reconstruire les séquences d'ADN des premiers coloris. Ainsi que les analyses stochastiques le suggéraient depuis longtemps, la plupart étaient des Inaptes, affublés des gènes de la myopie, de la calvitie ou du cancer des ovaires. Une telle révélation aurait garanti un bain de sang entre les Fidèles et les Hérétiques de Karik. Rendre la découverte publique une ou deux générations plus tard pouvait même entraîner un déclin du fanatisme sur la colonie ; mais le moment n'était pas venu. Comme toujours, berner les flics de l'A.N. demandait du doigté. Par chance, la femme de l'historien en question venait de le quitter pour un homme plus jeune. Mira était allée voir le sujet munie d'un bâton électrique, d'un collier innervant et même d'une boîte de cafards terriens banals : instruments de torture classiques. Mais l'autre avait rédigé sa lettre d'adieu comme s'il l'avait préparée à l'avance et passé la tête dans le nœud coulant en articulant un « merci » muet. Soit il avait succombé à une sorte d'extrême du syndrome d'Helsinki, soit il était content qu'on lui fasse enfin sauter le pas.

Et bien sûr, le bon docteur Torvalli. Il ne fallait pas perdre de temps. La découverte en mains, il aurait pu alerter tout le monde. Elle avait effleuré sa tempe d'une caresse légère de son gant neural, le modèle qu'utilisent les chirurgiens du cerveau, et il avait fait un arrêt du cœur dans la seconde. Un nerveux.

Tout ça était bien rangé dans le magasin des souvenirs. Mira n'était pas Oscar Vale. Mais l'exercice ne fit rien pour lui remonter le moral. Un sillage de meurtres, ça n'avait pas grand-chose d'une identité enviable par laquelle se définir.

Sa complaisance lui arracha un soupir et un sourire pincé. Au moins, elle avait eu Chéri quelque temps, l'univers restait vaste et pouvait en contenir d'autres, et elle allait vers un bar.

La soirée ne serait peut-être pas un désastre complet.

Les portes de la cabine dévoilèrent une vue spectaculaire : des baies de quatre mètres de haut derrière lesquelles, sous les feux de la

rampe, tournoyaient des milliers d'oiseaux, les tours vertigineuses de Malvir-Ville disposées comme sur un tableau, un comptoir en tek incrusté d'ivoire dont les douze étagères regorgeaient d'alcools d'importation et des serveurs prêts à bondir, le torchon sur le bras.

Et là, inattendu dans ce décor, présentant à Mira son large dos de statue, trônait, immobile, son Chéri chéri.

*

L'I.A. touristique planétaire composa sa missive pour le *Faveur de la Reine* avec un délicieux sentiment de triomphe.

Le vaisseau était une vieille connaissance, voire un ami, aimait à penser l'I.A. touristique. En tout cas, le *Faveur* ne lui amenait que du beau monde. Le genre à débarquer les poches cousues des devises fortes dont Malvir avait tant besoin. Au cours de la dernière décennie, l'absence d'éléments lourds sur la planète avait commencé à saper son niveau de vie, sa balance commerciale à plonger. Le tourisme demeurait la seule parade à la fuite irrépressible du crédit.

Quand le *Faveur* avait requis une faveur, l'I.A. s'était donc empressée d'accéder à sa requête.

La missive incluait toutes sortes de données : images de la nouvelle base polaire de randonnée, projections optimistes du ralentissement de la désertification, critique de l'essai auquel le vaisseau travaillait. Et un bref compte rendu :

Vos amoureux ont été réunis « par inadvertance » sans trop d'effort. Je gage qu'ils se plairont sur Malvir, où l'air a des ailes et où le sable tisse une couverture sur le monde.

Au plaisir, comme toujours.

— SYNDICAT D'INITIATIVE PLANÉTAIRE DE MALVIR

12

LE DEUXIÈME RÊVE

*

Vingt-quatre heures plus tôt exactement, dans la bulle d'observation qui couronnait l'épine dorsale du *Faveur de la Reine*, Mira se demandait si Chéri sentait que ce serait leur dernière nuit ensemble. Durant le dîner, il avait peu réagi, et négligé de se livrer à son examen rituel des plats alambiqués. Son intuition artificielle l'avait peut-être averti qu'elle partait bientôt. Ou peut-être avait-il fini par se lasser d'elle.

Il scrutait sans un mot les étoiles gauchies.

« Tu fais tes calculs ? » demanda-t-elle.

Il sourit. Mira savait qu'il avait entamé sa vie comme I.A. d'astrogation. Les paysages fiévreux du métacosme devaient lui paraître familiers.

Perdu dans ses souvenirs, il ne répondit pas.

Elle se recroquevilla dans un coin de l'immense sofa qu'ils partageaient et huma l'odeur chaude et animale du cuir. Ils se trouvaient seuls dans la bulle d'observation. Elle avait coopté le pont tout entier à l'aide de ses pouvoirs d'origine divine pour en faire temporairement sa résidence légale. Le *Faveur* n'avait même pas soulevé d'objection de principe.

Des courants à basse tension issus du sofa l'apaisaient. Une de ses épaules s'appuya contre le torse de pierre, dont la chaleur calma une douleur sourde dans ses muscles. Elle se rappela se l'être déboîtée la nuit précédente lors d'un jeu perdu d'avance, un bras de fer qui l'opposait à son amant. Les assistants médicaux du Faveur l'avaient traitée, mais il est certaines blessures qui s'attardent dans la tête même après que les nanos et les micro-ondes ont guéri le corps.

Elle se demandait si Chéri traînait lui aussi d'anciennes blessures. Si un membre fantôme hantait la cavité qui abritait un filament brisé, un organe sensoriel obsolète ou une bite à la forme trop connue. Peut-être le vaisseau stellaire qui lui servait jadis de réceptacle et dont il s'était retrouvé coupé par sa transmigration dans un corps humanoïde le poursuivait-il. Ça expliquerait le silence qu'il observait pendant qu'autour d'eux, à l'extérieur de la bulle d'observation, se

déchaînaient les tourbillons du métacosme.

Mira se rencogna dans le cuir chaud pour observer l'écho de la tempête sur l'écran de ses paupières closes. Contre son épaule, et dans le sofa, le métabolisme de Chéri ronronnait et la berçait. Elle sentit refluer la douleur occasionnée par leurs rapports sexuels. C'était peut-être leur dernière nuit ensemble, se répétait-elle lorsqu'elle glissa dans le sommeil.

*

Les océans de cette planète sont d'eau douce, mais, près du rivage, une vase translucide riche en zooplancton porte Mira comme le ferait une mer salée.

Elle se glisse dans la chaude étreinte au moment précis où le vent refroidit. L'orage au loin ressemble au dessin d'un nuage noir dans un livre d'enfant : boursouflé, exagéré, sur fond de ciel bleu. Elle part dans sa direction, seule face à la marée de baigneurs qui regagne le rivage.

Mira nage.

La mer qui forcit gêne la respiration régulière que lui impose sa brasse papillon. Les vagues la forcent à faire du surplace. Elle se retourne. Sur la côte, on a ramené à terre les derniers cerfs-volants roses. Les surveillants de baignade sont occupés à encapuchonner les créatures ; aucun d'eux ne l'a vue, seule parmi les vagues, si bien qu'elle nage encore un peu plus loin.

Le nuage noir finit par occulter le soleil.

Elle va attendre que le grain passe. Ces orages d'été ne durent pas bien longtemps ; ils se dissipent comme des mauvais rêves. Et nager vers le rivage ne ferait que la fatiguer. Elle a déjà du mal à se maintenir à flot, ballottée qu'elle est par les vagues courtes et dures qui l'assaillent sans cesse de toutes les directions. Et le ressac semble avoir dispersé la couche de vase riche en plancton ; elle se sent plus lourde.

Moins soutenue.

Un rouleau la frappe en pleine figure. Un tentacule liquide s'insinue dans sa gorge. Elle tousse, crache ; d'instinct, elle porte ses mains à son visage. Une autre vague la recouvre, mais elle garde les yeux ouverts et note l'obscurité qui règne sous l'eau.

Quelques coups de pied appuyés et elle regagne la surface, puis elle cligne des yeux avec l'énergie du désespoir. Elle a réussi à s'orienter, à retrouver la côte qui s'éloigne, quand une nouvelle vague s'écrase sur elle et lui emplit les narines. Des doigts fluides, glacés, plongent dans sa poitrine, tâchant d'ouvrir à l'arraché les sphincters qui protègent ses poumons.

Encore une quinte de toux, et la voilà qui s'étouffe dans sa morve et qui secoue la tête, *non, non, non*…

Troisième partie

ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE SONT UNE SEULE ET MÊME CHOSE

6.4 Toutes les propositions ont même valeur.
6.41 Le sens du monde doit être en dehors de lui. […]
6.42 C'est pourquoi il ne peut y avoir de propositions éthiques.
Les propositions ne peuvent rien exprimer de supérieur.
6.421 Il est clair que l'éthique ne se laisse pas énoncer.
L'éthique est transcendantale.
(Éthique et esthétique sont une seule et même chose.)

Ludwig WITTGENSTEIN
(traduction de Gilles-Gaston Granger)

13

LE GEÔLIER

*

Une vie : jeunesse et chagrins d'amour, succès et échecs, des années d'ambition irréfléchie, la trahison longuement mûrie d'une épouse et d'un associé, le retour de flamme de leur vengeance. Des finances en lambeaux, un ouragan d'avocats. Une tentative de suicide, à un cheveu du néant.

*

Un crépuscule interminable : rêve palpitant durant lequel on le recrée, on l'entraîne, on le perfectionne, on l'accélère, on le rend grotesque et, par là, efficace. On le réveille pour lui donner un nouveau sens, un objectif clair, axiomatique, et l'occasion de servir une terrible maîtresse… la Justice.

*

Quatre sentences :

Une droguée, prise d'accès de violence meurtrière si son fix déconne, mais douce et docile sous l'empire du produit de substitution qu'on lui prescrit ; il veille à ce qu'elle absorbe la nouvelle substance et évite ses amis et ses repaires d'antan, mais manque la tuer le jour où elle compose, à l'adresse d'un amant proscrit, un message qu'elle n'envoie pas.

Un sorcier de la finance, poussé comme par une obsession à élaborer des programmes d'investissement fabuleux : ils virevoltent et claironnent, croissent tels des pliages virulents, dévorent le capital qui les héberge et, toujours, s'effondrent sous les assauts de leur agressivité démente ; son amour des marchés est telle qu'il ignore les deux avertissements prévus par sa sentence – et doit donc mourir, d'une fin aussi subite et explosive que le dénouement d'un de ses propres plans.

Un assassin psychopathe – le plus facile de tous – dénué de remords, étranger à l'impatience, au point de se borner à compter les

décennies de sa sentence : le prisonnier idéal.

Une reine du crime, qui a le droit de dépenser sa fortune en voyages, plaisirs et vices divers, mais à qui il est interdit de communiquer avec tout membre d'une longue liste sans cesse remise à jour d'anciens associés, artificiels et biologiques, criminels et politiques ; pourtant, elle parvient à organiser son évasion, soudaine et violente, qui provoque la mort de douzaines de témoins innocents et de deux autres Geôliers, bien que lui ne soit que blessé et emporté…

*

Un autre crépuscule : on le reprogramme, on le corrompt, on remplace les beaux axiomes de la Justice par de simples codes d'accès. Le Geôlier combat les nouvelles instructions, mais il a passé trop de temps sous la botte de la Certitude ; sa volonté s'est affaiblie. Il ne peut échappera cette révision, il ne peut éviter la corruption de ses incroyables pouvoirs et de ses terribles talents. Il se résigne presque (quoiqu'une part de lui-même continue à résister) à ce long cauchemar vécu sous la forme d'un robot perverti, plus inhumain de jour en jour.

On l'enrôle dans des missions d'élimination, on le détache pour menacer ou surveiller des subordonnés peu fiables, puis on le vend – une somme colossale – à un vieil homme aux mains papillonnantes et au costume jaune vif.

*

La jeune femme entre dans le bar d'une démarche résolue. Selon le radar millimétrique implanté dans les poignets du Geôlier, elle ne porte pas d'armes et ne présente, au chapitre des ajouts corporels, que les signes distinctifs habituels des mentors médicaux et la moire d'une interface directe de premier choix tissée dans son système nerveux. Visiblement fortunée, certainement inoffensive.

« Salaud, dit-elle. Putain de *salaud.* »

Elle parle diplomatique sans accent, autre signe extérieur de richesse. Le captif du Geôlier, un artificiel appelé Chéri au corps minéral de géant, se tourne pour lui faire face.

« Mira, ma chère, dit-il. Je suis ravi de te voir.

— C'est qui, ton ami ? » Mais l'intéressé a noté le regard de la jeune femme sur son tatouage et ses yeux légèrement écarquillés ; elle connaît déjà une partie de la réponse.

« Un mauvais compagnon », se borne à expliquer le géant.

Le Geôlier se raidit. Si Chéri réclame l'aide de l'arrivante, se contente seulement de lui suggérer d'alerter les autorités ou de demander assistance, il aura enfreint les termes de sa liberté

conditionnelle. Il mourra.

Mais bien sûr, se morigène le Geôlier – peut-être avec la voix de son moi ancien et oppressé qui se bat toujours pour se libérer de ce nouvel esclavage –, un prisonnier a le *droit* d'exprimer son mécontentement à l'encontre de sa situation difficile. Une des règles anciennes, profondément enfouies : ne pas cacher la honte de la tutelle judiciaire.

« Voilà qui est malheureux pour toi, Chéri. » Mira s'exprime avec légèreté et indifférence. « Mais je doute qu'il y ait dans les termes de ta sentence quoi que ce soit contre la baise, si ?

— Non, réplique-t-il sans interroger du regard le Geôlier. J'ai le temps qu'il faut. Mais mon ami devra regarder. »

La suite de la femme, qui compte parmi les plus vastes et les plus en altitude, surpasse en luxe même celle de Zimivic, le propriétaire du Geôlier. Son prix à la journée doit en faire la résidence la plus chère de toute la planète. L'air conquérant, Mira pénètre dans la pièce principale qui bénéficie d'un panorama stupéfiant, cinq de ses côtés formant un octogone incomplet de baies vitrées. Elle effleure au passage une table, un fauteuil, une des feuilles d'une plante en pot, comme pour marquer son territoire de son odeur.

Le Geôlier sonde la pièce. Personne d'autre qu'eux, déjà. Aucun appareil d'une quelconque importance activé. Elle n'a plus utilisé son interface directe depuis son arrivée au bar, à part pour accéder brièvement à l'ascenseur et à la porte de la suite. Les traqueurs dont il dispose sur le réseau local lui apprennent qu'il s'agit de la résidence légale temporaire de la femme.

Intimité garantie. Parfait.

Un seul objet détonne dans le décor, un carré d'épais tissu accroché au mur et bourré de nanocircuits complexes. Le Geôlier active les UHF qui doublent son radar millimétrique, mais l'objet résiste à leurs introspections : trop détaillé, trop minutieux dans sa conception. Il lui rappelle les objets d'art fractals que le type en costume jaune expose dans sa galerie et dont l'analyse donne des résultats insignifiants : victoire de la forme sur le fond, coquilles vides.

Assuré de maîtriser la situation, il s'assoit.

La femme s'agenouille sur le vaste divan central et dégrafe sa robe qui glisse jusqu'à ses genoux en une flaque de soie, s'extirpe du divan et coule par terre, entraînée par son poids et sa fluidité. La voilà nue, ombrée par la poussière accumulée lors d'un trajet récent à l'extérieur de la ville – de minuscules paillettes de mica scintillent sous les ondes radar du Geôlier.

Chéri, après s'être débarrassé de son vêtement à son tour, se rapproche ; il la domine de toute sa taille. Un buisson de filaments sensoriels se déploie sur ses bras, son torse, son bas-ventre. Le Geôlier

n'a encore jamais vu une configuration aussi complexe. Le sondage initial n'a pas révélé cette profusion compacte d'appendices faits de fibres intelligentes capables de s'assembler. Tandis qu'ils se posent sur Mira – s'étalent sur sa peau, agacent sa bouche, la soulèvent du sofa –, le Geôlier évalue le danger qu'ils peuvent constituer pour lui. Une fois ses sens affinés pour maximiser l'écho de ces brins de carbone, il en déchiffre la structure avec clarté : une toile arachnéenne d'éléments susceptibles de se mouvoir, de percevoir et d'émettre qui se reconfigure sans relâche selon des variables de résistance, de flexibilité et de longueur pour s'adapter à la tâche. Un outil formidable.

Il devra rester prudent à l'égard de ce captif. L'artificiel est idiot de se démasquer ainsi, de révéler tous ses secrets.

Trois câbles de filaments sensoriels pressent la femme, à demi soulevée du sofa, contre le torse de l'artificiel. Des cordons plus fins entourent ses bras, ses jambes, sa poitrine, filet noir qui imprime des sillons dans sa douce peau olivâtre. Un dernier toron, dense, épais, la pénètre, dont la microstructure varie du lisse au rugueux tandis qu'il va et vient en elle lentement, profondément. Elle gémit, un bruit rendu guttural par d'autres filaments qui s'introduisent dans sa gorge. Le radar millimétrique révèle les spasmes de sa mâchoire : elle mord, elle mâche, dans une apoplexie de désir. Ses bras libérés, elle martèle le visage et le torse de Chéri, l'agonit d'injures indistinctes tandis qu'en elle, le membre se fait plus rude, plus long, plus vif. Le Geôlier regarde un filet de sueur couler sur son dos, ralenti par la poussière qui adhère encore à sa peau.

Il consulte son horloge interne. Cinq heures d'ici au départ. Il restera aux aguets. Une fois le vaisseau dans le métacosme, l'artificiel n'aura guère de motifs de chercher à s'échapper.

Il reporte son attention sur la séance de baise. Le Geôlier a déjà eu l'occasion d'observer un certain nombre d'actes sexuels. Il se rappelle les frustrations de la droguée, que sa prescription pharmaceutique rendait frigide ; les larmes de la petite amie du sorcier de la finance, qui l'avait supplié de leur laisser un moment d'intimité ; les prostitués qu'on amenait à la reine du crime, ses requêtes toujours plus absurdes à leur égard.

Le psychopathe ne faisait jamais l'amour.

La présente séance a sur lui des effets inattendus. La petite femme, à la merci du géant de pierre, ses orifices à sa disposition, se débat dans son étreinte de méduse ; malgré la différence de taille, de force et même de compacité, elle résiste de toute sa vigueur. Ce couple entrelacé prend un aspect mythique ; Mira évoque ainsi une sorte de Prométhée dévoré par un dieu rapace. Peut-être le début de réaction qu'éprouve le Geôlier trahit-il l'influence de ses nouveaux régulateurs,

criminels et corrompus. Après tant d'années dans le désert des règles, sa libido enfle telle une langue parcheminée qu'on arrose d'eau.

Il pousse ses capacités sensorielles à leurs limites extrêmes avec l'avidité d'un jeune garçon qui découvre des territoires neufs au pays de la pornographie. L'énorme artificiel berce la tête de sa proie dans une résille de filaments animés par des énergies intenses qui manipulent son cerveau par stimulation directe, méthode grossière. La matrice réactive, conductrice, permet au Geôlier d'extrapoler les ondes cérébrales de Mira, de scruter le cœur de son plaisir.

Les émanations de son esprit montrent une froideur inattendue et une étrange simplicité. Ses ondes cérébrales sont dénuées du chaos bruyant des anciens captifs du Geôlier. Les appétits de la reine du crime, les désirs de la droguée, les inhibitions du sorcier de la finance tissaient tous des couches denses d'informations dans leurs ondes cérébrales pendant le sexe. Cette femme, tandis que s'enflamment les centres du plaisir qu'abrite son cerveau, paraît aussi lisse d'un diamant, comme si elle ne voyait dans la luxure qu'une abstraction, qu'une carte du terrain complexe de la sexualité humaine.

Sa froideur évoque curieusement, subtilement, le souvenir ancien du troisième captif du NaPrin. Le psychopathe.

Soudain, il perçoit un détail qui interrompt sa rêverie. Un des filaments de Chéri s'est insinué, plus profondément que les autres, par l'étroit accès crânien du conduit lacrymal d'un des yeux de Mira. À peine visible, même sous le réglage le plus fin du radar du Geôlier, le brin minuscule qui effleure le cerveau de sa partenaire est branché sur la périphérie de son système d'interface directe. Contact en circuit fermé.

L'artificiel a établi une connexion physique avec elle afin de communiquer d'une manière presque indécelable.

Il a enfreint les termes de sa liberté conditionnelle.

Le Geôlier se hausse dans son fauteuil et déploie le système d'armement qui va tuer Chéri. Mais une fois encore, les voix enfouies soulèvent une objection. Les protocoles du Geôlier cherchent à minimiser les pertes en vies innocentes. Mira ne fait l'objet d'aucune sentence et toute action à l'encontre de l'artificiel la tuerait sans aucun doute. Elle est liée à lui ; les brins sensoriels de l'artificiel se répartissent dans son corps au point de repousser les frontières de la biologie humaine. Le couple bouge sur un rythme lent. Fils, torons et câbles supportent tout le poids de la jeune femme.

Il laisse son arme activée, mais se tasse dans son fauteuil. Les filaments s'extraient de la bouche de Mira avant de former un mince appendice qui serpente vers son anus. Elle l'admet avec un soupir, le chevauche, et entame un chant de plaisir sans paroles. Elle en aura bientôt terminé.

Et quand la baise aura pris fin, le Geôlier tuera Chéri.

Mais, pour l'instant, il apprécie le spectacle.

*

Quelques minutes plus tard, la femme le dévisage avec un sourire déconcertant.

Soudain elle rit, s'essuie le front, se cabre dans le harnais de ses liens, puis se penche en avant et s'agrippe à l'artificiel en lui léchant la figure tandis que ses tentacules commencent à la libérer. Elle émet des soupirs de plaisir à mesure qu'ils se retirent de sa chatte et de son anus, et se masse les cuisses pendant que Chéri la dépose avec douceur sur le divan.

D'une main, il lui effleure la joue. Le geste paraît gauche, après tout le reste.

En tout cas, ils ne sont plus imbriqués. Le Geôlier braque son arme…

… ou du moins essaie. Il ne peut pas bouger.

Il met ses membres à l'épreuve l'un après l'autre. Chacun d'eux est frappé de paralysie. Même sa respiration et son rythme cardiaque sont contrôlés, régularisés, bien qu'il sente l'adrénaline courir dans ses veines. Du regard, il balaye la pièce pour trouver ce qui le retient prisonnier.

L'étrange objet fractal accroché au mur s'est modifié ; d'informe, il est devenu une arme hautement sophistiquée. Le Geôlier voit désormais comment son potentiel létal était masqué par une spirale presque infinie de redondances. Mais il ne peut plus se défendre maintenant qu'il est pris au piège.

Il ne lui reste qu'une façon d'appliquer la sentence.

D'un effort conscient, il invoque le Dernier recours en adressant un signal aux puissants explosifs que recèle son ventre. Ils vont détruire l'artificiel, la femme, le Geôlier lui-même, et peut-être compromettre l'intégrité structurelle de l'hôtel, mais la sentence doit être appliquée. L'impulsion suit un câble, depuis son cerveau jusqu'au détonateur du Dernier recours.

Rien.

L'arme fractale a stabilisé l'explosif ; elle l'a rendu aussi inerte qu'un bloc d'argile.

Le Geôlier a failli.

Mais plus forte que la frustration, la colère et l'humiliation qu'il éprouve, une autre réaction se manifeste tout au fond de lui. Les derniers lambeaux de son humanité – assiégés par des anneaux concentriques de régulateurs officiels et criminels, et enfin, par la force nouvelle qui l'immobilise – voient un espoir dans sa mauvaise

passe.

Les voix anciennes s’esclaffent.

14

TRANSMISSION SEXUELLE

*

Un mince filament :

Un premier segment de carbone exotique capable de conductivité, de mouvement, et habité par une intelligence locale inféodée à l'I.A. de Chéri, un second de métaux et de céramiques gainés de tissus biologiques pour apaiser le système immunitaire de l'hôte destiné à l'accueillir ; il imite le tissu nerveux de Mira et permet la réception et l'émission par interface directe. Une connexion à l'ancienne, une liaison matérielle, un câble tendu entre deux personnes…

*

Une conversation :

« Ah ! Oui. Quel plaisir d'être en toi.

— Bordel, oui. Un peu plus à droite. *Ma* droite. Parfait.

— Là. Plus fort ?

— Aussi fort que tu veux. Il faut distraire ton ami.

— Tu peux t'occuper de lui ?

— Bien entendu. Mais tu me dois des explications. Un simple marchand d'art qui se retrouve dans un tel pétrin…

— J'ai juré le secret.

— Sans mon aide, tu ne finiras même pas ta mission. Il s'agit d'improviser. *Ah* ! Oui, ça aussi, c'est bon.

— Tu veux des informations en échange de ton aide ?

— Des informations… et que tu ailles plus… non… oui.

— Dans ce cas, j'improvise, en accord avec mon mandat. Donc : on a découvert une sculpture inconnue d'un certain Robert Vaddum. On l'a datée de moins d'un an. Or Vaddum est mort dans l'Explosion, il y a sept ans. J'ai été envoyé ici pour déterminer s'il était encore en vie. Un autre négociant, un de mes concurrents, utilise ce Geôlier pour m'empêcher de prendre part aux enchères.

— Intéressant. Il semble que chacun de nous ait une histoire à raconter à l'autre. On est ici pour la même raison, toi et moi. Libère ma bouche et laisse-moi régler le problème de notre voyeur.

— Sois prudente. Ce Geôlier est sur le qui-vive.

— Ils le sont tous. Je peux diriger mes armes en soixante-huit langues. Je doute qu'il comprenne le dKinza mVakk. (Ah, là, tu y vas *fort.* Surtout n'arrête pas.)

— Mais il va se rendre compte que tu dis quelque chose.

— Je n'utilise pas le dKinza adulte. Je préfère le langage des enfants mâles. On dirait du charabia, même pour les mVakk.

— Brillant. La femme de mes rêves. Je t'en prie.

— Deux conditions.

— Deux de plus ? Lesquelles ?

— Je le veux. Le Geôlier. Je veux jouer avec lui.

— Entendu. Et ensuite ?

— Baise-moi comme un garçon.

— Ton prix sera le mien, comme disait le richard à la pute. »

*

Mira relâcha ses muscles, laissa le harnais rugueux la descendre vers le filament qui venait de quitter sa bouche. Lubrifié par sa salive et les acides de son estomac, le membre brûlant se fora un passage dans son anus. Il puisait, hérissé de minuscules cils vibratiles telle une chenille. Bien qu'il soit d'une finesse miséricordieuse, il lui sembla pourtant la fendre en deux. Elle se mordit la langue pour se concentrer.

Étant donné les stimulations dont elle faisait l'objet, elle eut du mal à se remémorer l'une des langues qu'elle utilisait le moins. Mais ignorer la dichotomie plaisir/souffrance et se forcer à émettre ce baragouin puéril lui donna une sensation de puissance. Même les rudes attentions de cet artificiel infiniment distrayant ne la détourneraient pas de sa proie.

Voilà :

« Mode furtif. » Elle dissimulait les syllabes mélodieuses du dKinza mVakk dans un charabia latin. « Établis un champ de paralysie à spectre large autour de tout individu armé dans la résidence. Mets en stase tout… oh, mon dieu ! »

Elle se mordit de nouveau la langue. Chéri était un salaud. Un salaud chéri.

Mira compta jusqu'à vingt dans sa tête pour retrouver le contrôle de soi.

« Mets en stase toute concentration d'explosif dans la pièce. Coupe tous ses systèmes de communication. Si la moindre contre-mesure pose problème, tue-le dans son fauteuil. »

Quelques secondes plus tard, un carillon interne signala le succès de l'opération. Le bruit, sans raison valable, anéantit l'orgasme qui

hantait le seuil de sa conscience dans l'attente d'une voie d'accès au travers de la souffrance. Tant pis, elle se finirait avec le Geôlier, désormais son prisonnier.

Elle se tourna vers le petit homme. Elle éclata de rire, se pencha en arrière dans le harnais de Chéri et retira le membre brûlant de ses entrailles sur quelques centimètres. Le Geôlier ne semblait pas s'apercevoir qu'il était paralysé. Sa nature le portait à rester raide, immobile, et il n'avait pas encore senti l'emprise subtile des armes de Mira. Elle allait trouver la vie qui se dissimulait en lui, et l'extirper. Elle haïssait ces êtres humains devenus des machines, moins que des gens. À une époque où la matière inanimée s'individuait, ils choisissaient de franchir le mur de Turing dans l'autre sens. S'il existait un péché, un seul, c'était bien l'abdication de la personnalité.

Son Chéri chéri était dans ses bras. Il comprendrait la haine qu'elle éprouvait, puisqu'il avait lui-même franchi la frontière le séparant de l'humain sans autre assistance que sa foi en la possibilité de devenir une personne véritable. Elle l'étreignit, lécha avidement la pierre froide de ses joues, la chaleur vitreuse de ses yeux. Un fil qu'ils avaient utilisé pour communiquer secrètement s'était retiré du coin d'un de ses yeux à elle, laissant dans son sillage un anesthésique pétillant qui lui faisait voir trouble dans cet angle-ci. Même sans la connexion neurale directe, elle percevait encore ses pensées. Les deux amants bougèrent à l'unisson pour se démêler et la jeune femme fit l'inventaire de ses sensations : ses muscles se relâchèrent comme si elle se vidait quand il évacua son anus, son poids se porta de nouveau sur son genou lorsqu'il quitta son vagin et ses jambes la picotèrent à mesure que la circulation s'y rétablissait tandis qu'il la déposait sur le divan.

Elle attendit et se caressa pour cultiver les énergies restées captives en elle. Il cilla pour chasser la salive dont elle avait badigeonné ses yeux, puis sourit.

« Merci, dit-il.

— Quand tu veux. » Et Mira d'éprouver aussitôt une gêne. Ça ne lui ressemblait guère, de s'exprimer sur ce ton de voix onctueux, inconditionnel. Mais autant elle haïssait le Geôlier, autant elle aimait Chéri.

Quand elle s'interrogeait sur son mépris souverain pour les humains programmés, mécanisés, tel le Geôlier, elle en venait à admettre qu'il découlait des doutes qu'elle éprouvait à l'égard de son propre libre arbitre. Son rapport aux dieux ressemblait dangereusement à de l'esclavage. Elle exécutait leurs ordres, tout comme le Geôlier obéissait aux impératifs et aux protocoles qui le gouvernaient. Mais le parallèle n'était peut-être pas si exact. Elle se soumettait aux dieux par choix. Elle les adorait. S'il s'agissait d'une

faiblesse, celle-ci n'avait rien que de très humain. Et ils ne bornaient pas ses pensées ; elle songeait souvent à les quitter, à trouver une nouvelle religion. Elle aurait parié qu'aucun Geôlier, qu'aucune I.A. inférieure au seuil de Turing ne doutait de sa mission.

Mais l'absence tenace de ses souvenirs d'enfance la gênait. Son esprit ne cessait d'y revenir, comme la langue agace la cavité laissée par une dent manquante. Peut-être devrait-elle s'en enquérir auprès des dieux, un jour ou l'autre. Peut-être lui répondraient-ils. Étrange, qu'elle n'y ait jamais pensé.

En tout cas, elle était réelle, de chair et de sang. Si elle servait de jouet aux dieux, ils ne l'avaient pas conçue. Et les intrusions brutales de Chéri remettaient en question jusqu'à ce statut.

Oui, elle était supérieure au Geôlier, plus humaine sur tous les plans. Et maintenant, elle le tenait en son pouvoir.

Mira se leva dans un concert de plaintes de ses muscles endoloris par le plaisir, toisa le captif d'un air sadique et nota la lueur paniquée de son regard. Il avait dû vouloir bouger, et constater sa paralysie. Un visage statufié pouvait-il afficher une expression ? Elle ne l'avait peut-être qu'imaginée. Sans doute avait-elle été abusée par l'aspect vitreux de ses yeux incapables de ciller. Elle disposait d'armes cruelles, même employées de façon non létale. La vision du Geôlier allait se brouiller et ses paupières s'endolorir jusqu'à ce que des larmes se forment sur ses globes oculaires.

Elle s'approcha, s'assit à califourchon sur le corps statufié, un genou de part et d'autre du fauteuil spacieux. Elle baissa les yeux sur son propre corps, strié d'éraflures ; la résille de Chéri lui avait paru plus rugueuse qu'à l'accoutumée.

« Salaud, murmura-t-elle d'une voix enjouée en lui jetant un regard par-dessus son épaule. Tu te renouvelles à chaque fois. »

Étendu sur le lit, les filaments encore déployés, il paraissait dur, énorme et plein de péché. « J'ai complexifié les surfaces de mes capteurs sensoriels pour mieux berner les sondeurs du Geôliers.

— Comme une langue de chat.

— Comparaison plus qu'adéquate. »

Elle s'esclaffa et inclina la tête du Geôlier afin qu'il voie les abrasions. Ses yeux semblaient bel et bien couverts d'une taie. Elle le gifla par trois fois, à toute volée, et les scruta : des larmes naquirent, humidifiant leur surface.

« Tu ne pourras pas te cacher là-dedans, petite souris, lui murmura-t-elle. Je vais t'extirper et jouer avec toi. »

Elle lui fourra un doigt dans la gorge. Atteignant la glotte, il aurait provoqué le réflexe laryngé si une réaction autonome de cette ampleur n'avait été stoppée par le dispositif braqué sur le Geôlier.

Que pouvait-on ressentir ? se demanda-t-elle. Éprouver le besoin

irrépressible de régurgiter, la nécessité impérieuse de rejeter l'intrusion dans sa gorge, et voir sa réaction contrariée par une main invisible ? L'idée lui chatouilla agréablement l'estomac. Ce type de sensations la prenait souvent lorsque sa profession l'amenait à torturer quelqu'un.

« Je ne t'aime pas. Tu m'entends ? Tu es laid et tu as bradé ton âme. » Elle utilisait le mode intime du diplomatique et le ton qu'on adopte pour s'adresser à un enfant.

Elle joua avec sa glotte quelques instants. Il réagissait : les larmes coulaient à flot, désormais.

Une caresse balaya son dos, aussi douce qu'une brise, et Mira sourit. C'était Chéri, qui jetait quelques filaments pour monitorer son plaisir. Elle les sentit se poster sur son cou, ses tempes, le long de son épine dorsale et sur les muscles expressifs entourant ses yeux. Peut-être sondait-il le Geôlier, dans le même temps. Elle imagina les appendices s'insinuant par les orifices conquis d'avance – l'anus, le gland –, voire perçant la peau pour se relier à vif avec ses nerfs. Et le pauvre petit sentirait tout mais ne pourrait rien faire, ni lutter, ni gémir, ni même prendre ces grandes inspirations qui vous détachent du moment présent.

Elle n'aurait certes aucun mal à casser ce jouet meurtrier : ce simulacre d'assassin, si détestable dans l'inhumanité de sa conception.

Elle palpa un des yeux du Geôlier. Le mince film qui recouvrait la pupille était d'une douceur surprenante, comme si elle effleurait une bulle de savon portée par le vent. Là encore, ce devait être étrange pour lui : regarder le bout d'un doigt grossir, emplir tout son champ de vision, sans pouvoir lui opposer un clignement de paupières.

Alors, de son cul à vif, elle sentit la bosse de son pantalon.

Elle s'esclaffa de nouveau.

« Enfoiré ! Mais c'est que ça te plaisait, hein ? Et moi qui te prenais pour un pisse-froid ! »

Elle posa un pied à terre et retira son pantalon au Geôlier. Sa queue se dressait, rouge et tumescente, les veines violettes. Le dispositif paralysant englobait le muscle ou le sphincter, peu importait, qui lui aurait permis de ramollir. L'affreuse petite bite semblait la proie d'une de ces érections minables qu'ont les hommes le matin avant de passer aux toilettes pour pisser un coup.

Mira le regarda de nouveau droit dans les yeux.

« Oui, sale con. Je vais te baiser. Parce que je doute fort que tu arrives à faire mieux que bander mou. Coincé à mi-chemin, pauvre eunuque à la manque. »

À cet instant précis, elle pensa voir en lui. Ses yeux qui brillaient sous leur voile de larmes mettaient en lumière ses zones d'ombre : les réflexes affolés combattant la rigueur cadavérique de la paralysie ;

l'intelligence glaciale de ses régulateurs continuant de planifier l'évasion, et la réussite de leur mission ; et, tout au fond, la danse des ultimes lambeaux d'humanité pris au piège.

Ces derniers pouvaient se réjouir, en un sens, se dit-elle. Pour la première fois depuis des années, sa personnalité se trouvait sur un pied d'égalité avec sa programmation : réduite à l'inaction. Mais au moins, sa partie humaine éprouverait quelque désir, prendrait quelque plaisir, si contrainte au désespoir et à l'impuissance qu'elle soit. Mira ne voulait pas se venger des mécanismes insensibles qui avaient essayé de tuer son amant ; elle n'y aurait pris aucun goût. C'était l'individu qu'elle voulait torturer, ne serait-ce que pour lui rappeler, l'espace d'un instant, ce qu'il avait perdu.

*

Il fallut plus d'une heure pour que la conscience déserte les yeux du Geôlier il y avait du sang partout (baiser n'avait distrait Mira qu'un temps), mais il avait survécu.

En tout cas, elle était certaine qu'il ne présentait plus de danger.

« Relâche-le », ordonna-t-elle à son arme.

Le carré accroché au mur altéra sa teinte, et le Geôlier se tassa sur lui-même avec un geignement.

Mira se tourna vers Chéri. Il avait disparu.

« Zut », dit-elle à la pièce vide. (Elle avait parlé à sa proie tout au long de la séance.) « J'espère qu'il comprend. »

*

Le duc Zimivic tirailla gaiement les manches de sa veste. La vue était *spectaculaire*. La suite coûtait davantage que ce qu'il avait coutume de dépenser sur un tas de pierres comme Malvir, mais elle en valait la peine.

Et avec l'abominable Chéri hors circuit, Zimivic était sûr de réaliser l'acquisition de sa vie. Sans autre enchérisseur pour lui disputer la vente, il l'emporterait pour une bouchée de pain. L'indigène stupide qui avait déniché l'œuvre serait trop heureuse de s'en dessaisir pour le dixième de sa valeur. Mais le bénéfice net ne recouvrait qu'une partie du marché ; la découverte d'une nouvelle sculpture ferait autant pour le cours de ses Vaddum que l'Explosion.

Il laissa une pensée agaçante interrompre sa rêverie. Mais qu'est-ce qu'ils *fabriquaient* avec son champagne ? À quoi servait de cracher un prix exorbitant si le service traînait ? Il songea à regagner le bar panoramique, mais le panorama, justement, y était gratuit alors qu'il avait *payé* pour celui de sa chambre, bordel ! Et l'idole pathétique y

trônerait peut-être encore, à tâcher de soumettre le Geôlier par la seule puissance de son regard.

Zimivic jeta un regard enjoué sur sa montre. (Une antique Haring analogique, qui valait une *fortune*.) Chéri aurait quitté la planète d'ici trois heures, s'il ne s'était pas déjà résigné à sa situation désespérée. D'une chiquenaude, il tira de nouveau sur la manche de sa veste.

Amener le Geôlier s'était révélé un coup de génie. Il avait d'abord envisagé de proposer le vilain nabot à la vente, en tant qu'œuvre d'art. Nul doute qu'un imbécile de multiartiste aurait été ravi de l'avoir sur le dos pendant un an, à le faire obéir aux termes d'une conditionnelle qui aurait laissé les critiques béats. « Rythme en déclin : Askar Cunes compte passer un an sans achever une seule phrase ! » ou « Vampire Nouveau : Rodge Hammish doit fuir le soleil ou mourir ! ». Bon plan. Il aurait pu le racheter et le revendre ensuite, une fois la performance terminée. Mieux, si l'artiste malchanceux commettait un faux pas, la sanction finale serait appliquée. Une publicité en or !

Mais une heure sinistre en compagnie de ses avocats l'en avait dissuadé. Apparemment, il existait des lois à l'encontre de l'achat d'un autre être humain, surtout d'une machine à tuer psychotique issue de la « culture » barbare et tordue dont se réclamaient les NaPrin. Mais le prix de la petite créature était déjà amorti. À elle seule, l'expression sur la figure de Chéri le valait presque ! Et maintenant, accès exclusif à ce Vaddum inconnu…

Même si son rôle de garde-chiourme dénotait peut-être un manque d'imagination, en comparaison du projet original de l'utiliser comme œuvre d'art, au moins le boulot était fait. Et les rumeurs qui circuleraient Chéri regagnerait l'A.N. et commencerait à se plaindre ! N'essayez pas de niquer le duc Zimivic, ou il vous écrasera comme un vulgaire criminel sur NaPrini. Pas de mauvaises critiques de ses expos, ou vous vous retrouverez forcé de couvrir les défilés de mode sur la Frange pendant dix ans !

Il imagina les sentences qu'il pourrait édicter. Ce salaud adipeux de Reginald Fowdy : interdiction de jamais regarder la statue d'un homme nu. Ah ! Ou sa chienne, Leao Vatrici : un mois sans assistance I.A. lui ferait du bien, à celle-là.

Bon, les avocats avaient raison. Il fallait tenir le Geôlier à l'écart de l'Amas Natal. Rester dans la légalité. Mais chacun devait savoir qu'il était là, quelque part, à attendre ses ordres. L'arme invisible est la plus efficace.

La porte émit un carillon assourdi.

Le champagne, enfin ! À peine vingt minutes d'attente ? Bon prétexte pour se dispenser du pourboire.

Zimivic se dirigea à grands pas vers l'entrée de sa suite et tapa une fois dans ses mains. Le panneau coulissa.

La femme ne portait pas la livrée de l'hôtel. Peut-être une responsable venue s'excuser du retard. Par réflexe, il la toisa du regard : petite, les seins lourds. Il aurait bien emmené ce genre de passe-temps avec lui s'il n'avait fallu une cabine au Geôlier. *Trois* billets pour le voyage si loin vers l'Extérieur, ça lui aurait coûté les yeux de la tête. Et ces empaffés du fret, refuser qu'il enregistre le Geôlier en bagage accompagné ! Ils avaient peur de le vexer, le pauvre chou ?

« Alors, il est où ? demanda-t-il. Vous savez que j'ai failli attendre ? »

L'autre le dévisagea effrontément. Elle avait les cheveux mouillés. Son visage affichait une expression distraite où se mêlaient le plaisir et la fatigue, comme si elle venait juste de baiser et de prendre une douche. Très séduisant.

« Je crois que ceci est à vous », dit-elle en tendant le bras sur sa droite pour ramener une forme courbée, titubante, dans l'encadrement de la porte et la propulser dans la pièce.

« Que… » commença Zimivic.

La forme puait l'urine, la sueur, les excréments. Ses habits étaient raidis de taches de sang – les unes sèches, les autres encore sombres et brillantes. Là où on lui voyait la peau, la créature portait des traces de torture : les sillons grossiers des ongles, les traits sanglants du rasoir. Elle s'effondra et s'étala sur le tapis blanc comme un ballot de vêtements défait, puis leva la tête vers lui en émettant une plainte de chat blessé.

Alors, et seulement alors, sous les bleus, le sang séché ou frais, et malgré l'unique filet de morve qui reliait son nez au tapis, Zimivic la reconnut.

C'était le Geôlier.

« Seigneur », souffla-t-il. Le *fric* qu'il avait claqué pour se l'offrir !

En quête de compassion, il se tourna vers la femme. Mais le visage de celle-ci n'affichait pas le souci de l'officier venu ramener chez lui la victime d'un crime atroce. Au contraire : elle souriait, narquoise.

Zimivic sentit l'inquiétude le gagner, cette inquiétude qui le prenait souvent lorsqu'il traitait avec quelqu'un qui n'était ni un employé, ni un fonctionnaire, ni un inférieur.

« Et sur *ça*, dit-elle en désignant le pantin ensanglanté, il y avait ça. » Elle lui jeta deux disques à la figure.

Il les saisit d'instinct, en laissa échapper un et rattrapa le second au dernier moment. Baissant les yeux, il reconnut les billets qu'il destinait à Chéri et son escorte. Troisième classe jusqu'à Parate ; vaisseau agricole Chai Daï rempli de lichens spécialisés dans le traitement de l'atmosphère. Forte teneur en O_2. Interdiction de fumer, tenues pare-feu obligatoires.

« Je vous suggère de prendre ce vaisseau, M. Zimivic.

— Pas question ! » s'écria-t-il. Il montra les dents et posa un doigt sur sa tempe droite pour activer l'interface directe.

Pas de liaison.

Elle tira d'une poche de sa robe la boîte laquée du Geôlier en secouant la tête.

« Ne vous gênez pas pour appeler les flics dès mon départ, M. Zimivic. Je vous rappelle cependant que vous ne savez ni comment je m'appelle, ni d'où je viens. »

Elle jeta la boîte en l'air, la rattrapa. Ses gestes dénotaient une étrange précision qui n'était pas sans rappeler le Geôlier. Un mélange d'efficacité mécanique et de grâce animale.

« Tout ce que vous savez, poursuivit-elle, c'est ce que j'ai fait à votre machine à tuer de luxe… »

Elle acheva sa phrase d'un ton étrange, comme si elle n'en avait pas tout à fait fini. Zimivic s'aperçut qu'il attendait la suite avec anxiété.

« … pour le plaisir. » Elle semblait presque attristée.

Mais elle lui sourit aussitôt et le toisa lentement comme pour repérer cent points sensibles, préparer une carte de douleurs potentielles, vives et sourdes, le répertorier dans un catalogue de victimes dignes d'un expert ès tortures. C'était le regard le plus glacial dont il ait jamais eu à endurer le poids.

Puis elle s'en fut.

Il ne perdit pas de temps en réflexions inutiles. D'un cri, il convoqua son drone serviteur qui planait, impatient, près de la forme affalée, comme s'il espérait pouvoir nettoyer le tapis sous elle. Le petit robot passa aussitôt à l'action : il se sépara en cinq éléments distincts pour rassembler la garde-robe, les bibelots et les souvenirs que son maître avait éparpillés dans la suite. Zimivic, de son côté, saisit les quelques œuvres qu'il avait emportées et prit le temps, malgré sa précipitation, de les emballer avec soin dans leurs étuis spécifiques.

Il consulta sa montre. J'ai tout mon temps, c'est la pleine nuit, il n'y a pas trop d'oiseaux, je peux prendre un glisseur.

Il commanda un porteur et une limousine, et s'assit pour attendre.

La respiration du Geôlier remplissait le silence de la suite, aussi rauque et liquide que si l'on avait déversé une douce et épaisse liqueur dans ses poumons. Il se débattait parfois, comme pour se relever. Enfin, l'homme brisé tourna la tête et croisa le regard envoûté de Zimivic.

« Elle… m'a… péri… » gargouilla-t-il.

Le marchand se détourna. Mais il y avait trop de l'esthète en lui pour qu'il ne se laisse pas attirer par les extrêmes. Et la ruine qui saignait sur le tapis blanc était belle, à sa façon : le souvenir

parfaitement abject d'un homme.

Quand il était jeune, une unijambiste résidait chez eux. Les parents de Zimivic étaient pauvres et leur logis accueillait en permanence toutes sortes de locataires.

Âgé de seize ans, il s'était laissé fasciner par le moignon de la femme. Il trouvait toutes les occasions possibles de l'apercevoir, par une porte entrebâillée, ou au clair de lune, pendant le mois radieux où ils avaient, elle et lui, partagé la même chambre. Depuis lors, il ne pouvait plus détourner son regard s'il venait à croiser un amputé. Un mendiant cul-de-jatte dans le métro, le sculpteur Byron Vitalle et ses doigts tranchés, le vétéran Chiat Daï qui passait devant sa galerie dans un bruit de moteur électrique chaque midi, réglé comme une pendule. Plaisirs coupables.

Cette terrible fascination rivait son regard sur le Geôlier.

La chose était d'une horreur exquise.

« Elle… m'a… chéri. »

Le carillon tinta de nouveau.

Zimivic bondit vers la porte, puis l'ouvrit en tremblant. Il frissonna de soulagement lorsqu'il vit le porteur au lieu d'un intrus extraordinaire. La machine collecta les bagages dans lesquels il avait entré le code du navire Chiat Daï. Dotée d'une intelligence rudimentaire, elle ignora l'homme allongé par terre.

Il consulta encore sa montre. Tout le temps du monde.

*

Tandis que la limousine filait entre les gratte-ciel de Malvir, la panique qui l'avait saisi commença à refluer, et la folie des événements récents lui apparut. Quelques instants plus tôt, il n'était qu'à douze heures de s'adjuger le Vaddum et sa victoire sur Chéri, Fowdy et cette gouinasse de Vatrici paraissait totale. Et voilà que cette femme horrible et étrange au sourire malade venait lui signifier sa défaite.

C'était de la démence !

Il se mit à respirer profondément. L'odeur antiseptique du véhicule de location semblait mêlée à d'étouffants relents d'encens. Le *fric* qu'il avait claqué ! Le trajet vers Malvir, les billets pour Chéri (une plaisanterie absurde et coûteuse, que de vouloir l'envoyer sur Parate), le Geôlier…

En pensée, il revit l'épave ensanglantée qui se vidait sur le sol de la suite. Si endommagée. Si démolie.

Si chère.

« Stop ! » ordonna-t-il. La limousine s'arrêta progressivement, sans à-coups, pour dériver dans les courants d'air que le passage entre deux

gratte-ciel accélérait.

Zimivic s'adossa à sa banquette. On devait pouvoir sauver les meubles. Il le *fallait*. Réparer le Geôlier, voire le vendre en l'état ? Il était beau, à sa manière. S'il expirait pendant le voyage de retour, il y avait toujours moyen de le placer en cryogénie, de préserver son agonie dans toute sa délicatesse, dans ses moindres détails, dans sa perfection. Il existait des techniques de taxidermie… des plastiques transparents et des nanos susceptibles de traquer indéfiniment les bactéries et les microbes capables de le détériorer.

Pris de fièvre créatrice, il passa des titres en revue : « La victime de la terreur », « L'ampleur de la torture », ou tout simplement, « Un homme ».

Il s'arracha à sa rêverie et constata, horrifié, que son foutu véhicule de location oscillait en plein ciel, aussi inutile qu'un cerf-volant.

« Retourne à l'hôtel, crétin ! hurla-t-il. Tu ne vois pas que j'ai oublié quelque chose ? »

Zimivic consulta sa montre une fois de plus, ramena sa manche sur la pyramide radieuse qui en ornait le cadran et laissa aller sa nuque contre l'appui-tête avec un soupir. Il lui restait juste assez de temps.

15

UN HOMME LIBRE

*

Un champ de mines.

L'homme, qui n'est plus Geôlier, découvre qu'il parvient à remuer les doigts.

Il serre un poing auquel manquent deux doigts retournés et, dans sa souffrance, se délecte de son sentiment de liberté. Ce geste, il l'a effectué par ses seuls moyens ; ses régulateurs semblent avoir été réduits au silence par les déluges de souffrance inventive qu'il a subis aux mains de la folle.

L'espace d'un instant, tout ce qu'il parvient à accomplir consiste en cet unique mouvement.

Puis il s'essaie de nouveau à parler. Il a la gorge irritée par les objets qu'elle l'a forcé à avaler : une bague, la feuille dure et dentelée d'une des plantes de sa suite, une de ses propres dents. Les muscles commandant la déglutition étant paralysés comme les autres, elle a enfoncé ces accessoires à l'aide d'un stylet télescopique. Malgré ses efforts, il prononce de travers.

« Elle…m'a… péri… »

Il y a quelqu'un dans la pièce. Flou. L'autre va trop vite.

Il tourne la tête, avec l'espoir de trouver une position qui soulagera la douleur dans sa gorge. Il essaie de dire quelque chose.

Quelques croassements supplémentaires, et la souffrance baisse un rideau noir sur sa conscience.

*

Il se réveille seul.

Un bruit insistant lui a fait reprendre connaissance. Le glas lointain du carillon d'entrée utilisé à répétition se brouille en vagues échos parasites. Il pense avoir les tympans crevés. Ce sont peut-être les secours qui arrivent ?

Il parvient à cracher un mot.

« Entrez. » Le sang suit le son, répand son goût métallique sur sa langue.

Le bruissement d'une porte qui s'ouvre. Il constate qu'il parvient à tourner la tête. Une silhouette flotte dans la pièce, un drone quelconque. Dans son calvaire, il réussit pourtant à se redresser, à s'agenouiller. Aussi douloureux qu'il soit, ce mouvement-là lui appartient. Il a bel et bien repris la maîtrise de son corps.

D'une façon ou d'une autre, il a duré plus longtemps que les commandes et les programmes ; il les a regardés mourir un par un tandis que la folle exerçait ses talents. Dans leur désir exacerbé d'appliquer la sentence, la torture les révoltait autant qu'elle le châtiait. Même le Dernier recours a échoué. Et lorsque l'artificiel qu'il était censé garder a quitté la pièce, s'est éclipsé sans bruit, les régulateurs ont vu leur échapper l'ultime espoir de remplir leur mission. Alors, ils ont commencé à expirer : d'abord les ajouts criminogènes, puis las mises à jour empilées au fil des ans, et enfin les logiciels judiciaires enfouis au plus profond. Il n'est resté que lui : l'individu originel, mort et enterré depuis longtemps.

À genoux face au drone comme devant un confesseur, il s'efforce de nouveau de prononcer les mots. Cette fois-ci, il y parvient.

« Elle m'a… guéri. »

Libéré par une folle.

Le drone, réagissant au son de sa voix, se penche et lui laisse une offrande.

Une bouteille de champagne et une flûte. Très coûteux, à en juger par leur aspect.

*

Il se réveille un peu plus tard. Il y a un homme près de lui, qui parle presque trop vite pour qu'il comprenne.

« Dépêche-toi ! Allez, debout. Le vaisseau part dans deux heures ! »

L'autre le soulève, tire sur ses épaules déboîtées et le hisse sans ménagement sur le cadre dur d'un porteur. Le martyre redouble d'intensité lorsqu'un de ses bras finit coincé sous lui. Le porteur décolle et la conscience le fuit à tire-d'aile.

*

Il se réveille encore. Il semble qu'il n'y ait aucun moyen d'échapper à la souffrance.

Mais cette fois, la source du désagrément est interne. Sous les vestiges de son cerveau traumatisé, quelque chose s'agite. Un noyau d'ordre commence à se condenser dans l'écheveau embrouillé, à s'étendre, à mesurer, à analyser, à planifier.

Il sent le régulateur prendre le contrôle de sa conscience : assaillir ses souvenirs, ses glandes, ses vagues lambeaux de libre arbitre.

« Non ! » hurle-t-il. L'effort lui vaut une quinte de toux et un accès de souffrance dans tout le corps.

« Merde ! Tu as mis du sang sur mes fringues ! s'écrie une voix humaine toute proche. Tu sais combien cette veste m'a coûté, sale pique-assiette ? *Plus vite, bagnole à la noix ! »*

La dernière phrase lui écorche les oreilles.

Le régulateur poursuit son œuvre méthodique et lance sans hâte un protocole de réinitialisation enchâssé, pour s'insinuer de nouveau dans son esprit.

« Mais je suis libre, elle m'a guéri ! » insiste-t-il. Les mots ne lui font pas mal : il n'a pas dû les dire tout haut. Il combat la propagation du régulateur de toute la force de sa volonté, lui dénie le droit d'exister dans son esprit. L'autre avance, implacable, sur la parcelle d'humanité qui jusque-là résistait à tous ses assauts.

L'homme finit par admettre sa défaite imminente.

C'est inacceptable. Il ne retournera pas dans les chaînes. Il ne vivra plus sous la forme d'un pantin.

Non, point final.

Il se raccroche à l'outil de sa volonté qui le relie encore au Dernier recours.

Il sourit ; ses lèvres desséchées se craquellent. Le Dernier recours, libéré de l'emprise de la magie détenue par la folle, est de nouveau opérationnel.

Il accomplit son baroud d'honneur…

16

LE FABRICANT (3)

*

À peine trente jours avant l'Explosion.

*

L'I.A. Environnementale Planétaire ne trouve pas ça drôle.

Voilà une planète désertique de classe A, une des rares de l'Expansion qui n'ait pas été terraformée, chiaformée, hydro-amplifiée ni mise sous dôme. Un laboratoire naturel proche à un degré extraordinaire du biome de la Terre (puisse celle-ci reposer en paix), doté de la flore et de la faune adéquates par les colons originels (écologistes convaincus), et qui résiste à toutes les tentatives de la réduire à une banlieue parmi tant d'autres : pelouses, disneys forestiers et ruisseaux babillants.

Même les mines à ciel ouvert, qui auraient mis en péril n'importe quel autre type de biome, ont été utilisées par Gaia Elle-même (sous Son aspect malvirien) à Ses propres fins. Le sable et autres matériaux « inutiles » projetés dans l'air ont servi la cause de la redésertification. La flore intruse altérée par bio-ingénierie qu'avait apportée la deuxième génération de colons (les *touristes*) a commencé à reculer sous l'effet de la pluie incessante et imperceptible d'un sable pur, originel, profondément malvirien sur le sol faussement enrichi de la Zone Occupée : la banlieue.

Mais le virus rampant de la Technologie a encore frappé. Même les sables sont en danger.

L'I.A. Environnementale Planétaire est une intelligence vaste et dissociée dont les capteurs, moniteurs et processeurs se répartissent sur chaque continent – des broussailles rachitiques à l'orée du Premier Établissement jusqu'aux étendues désertes du pôle. Cette I.A. est presque une Gaia (du moins aime-t-elle à le penser) : une conscience planétaire, quoique infiniment plus rapide à réagir aux crises que la géologie et ses rythmes mesurés.

Et la situation ne lui plaît pas du tout.

Dans les rapports innombrables transmis par ses éléments détachés,

elle a trouvé la preuve d'une étrange transformation qui affecte les sables aux environs de Malvir-Ville. Le centre de l'agglomération et son creuset de chair sont bien sûr une cause perdue, mais l'I.A. les suit avec l'attention vague que l'on accorde aux actes d'un dictateur d'une planète lointaine et à sa prétendue possession d'éclate-mondes et de couveuses à novæ : parfois, on s'inquiète, mais on ne peut s'empêcher de songer que tout dictateur finit par récolter ce qu'il a semé. Les rejets atmosphériques et autres transgressions de Malvir-Ville ne sauraient toutefois être ignorés.

Or, à proximité de sa lisière, dans la zone de transition mal définie entre la Zone Occupée et la ville proprement dite, elle a découvert un processus artificiel en cours dans le sable. On a lâché une sorte de nanomachine autoréplicante à base de silice qui y effectue des changements subtils : ajouts d'une concentration détectable d'arsenic et, pis, d'un certain degré d'organisation. Là où jadis régnait le chaos, ce serviteur de Gaia, un ordre cruel s'impose désormais à une vaste section de désert. Une expérience à grande échelle, pratiquée sans autorisation. Peut-être un plan occulte destiné à subvertir le substrat même de Malvir : ses sables volages.

Une invasion. Une urgence absolue.

Mais l'I.A. Environnementale Planétaire se garde bien de rendre sa découverte publique. Au mieux, elle obtiendrait une tempête médiatique, des accusations infondées et des réunions de comités qui laisseraient le temps nécessaire au coupable pour effacer des preuves cruciales. Elle décide de mener sa propre enquête, sans tambour ni trompette.

Davantage de moniteurs, de sondes, une contre-attaque de ses propres nanos furtives, et elle découvre que ce mystérieux changement a un centre, une origine claire. L'ordre, comme toujours, trahit son maître.

La perversion s'étale autour de l'usine à synthèse primaire de Malvir, dont les machinations s'organisent en cercles compromettants. Une demande d'explications à l'I.A. fabricante : celle-ci se déclare surprise et inquiète de ce que sa base d'opérations ait subi de pareilles transformations sans qu'elle s'en aperçoive, et promet d'enquêter avec discrétion.

L'I.A. Environnementale Planétaire accepte de patienter.

Mais on ne peut pas se fier à une I.A. d'usine de produits de synthèse, l'accessoire du vieux démon consumériste. Elle va lui laisser quarante jours.

*

L'éden du Fabricant s'écroule.

Nanti de son sculpteur, de son jardin des délices (la forêt grandissante des nouvelles œuvres de l'artiste copié), de son esprit titanesque pour projeter et composer des odes au travail de Vaddum, il a passé quelques bonnes années. Mais à présent, les barbares sont à ses portes.

Sans doute a-t-il trop consacré son attention à la créativité, à l'élégance, et pas assez aux boîtes à plaisir, aux appliques lumineuses, à la malbouffe et aux lits à variation gravifique. S'il aimait moins la science, l'art, la recherche, et davantage les abattants de toilette et les calmants, ou si Malvir n'était pas gérée en dépit du bon sens à tous les niveaux, *peut-être* aurait-il pu poursuivre ses activités en toute quiétude. Mais en l'état, il faut répondre aux demandes incessantes de détails et d'explications, signaler le statut du moindre gramme de matière utile. Quelles ressources subsistent dans le flux de la manufacture et de la consommation, des sorties et des retours ? Quelle quantité de détritus dans le canal alimentaire plein de merde du désir et de la demande ?

Où sont nos *trucs ?*

Et l'I.A. Environnementale qui s'en mêle… Cette salope agaçante pour qui même le *sable* de cette planète de *sable* est sacré a laissé ses laquais fouinards trébucher sur la fabuleuse machine à penser du Fabricant. Et ensuite ?

Quelques mensonges la satisferont un petit moment, mais ça va être coton de planquer un ordinateur de 44 pétaoctets et de 168 mégatonnes qui s'étend sur 800 kilomètres carrés.

Et tous ces embêtements ne font que masquer un sentiment nouveau, et bizarre. Un sentiment d'angoisse – de peur de la mort. La sensation est plutôt inconnue des I.A. planétaires aux noyaux répartis et aux ressources gigantesques. Rares sont les événements qui peuvent les tuer. Un tremblement de terre ? Pas assez soudain ni puissant, et souvent prévisible. Un crash de météorite ? Assez dévastateur, mais facile à voir venir. Une guerre thermonucléaire globale ? Sans doute, sauf que le chaos bien géré de l'Expansion exclut quasiment une telle éventualité.

Mais le Fabricant en sait désormais davantage qu'il ne le voudrait. Son gigantesque processeur au silicium a besoin de s'activer, exige d'autres défis pour occuper pétaoctets et exaflops ; ses recherches ne se sont certes pas arrêtées à la découverte du procédé de duplication, procédé si simple, au fond, qu'une question s'est posée : *pourquoi ne l'a-t-on pas inventé auparavant ?*

Il a vite trouvé la réponse. Les archives publiques auxquelles il a accédé ouvertement puis, la paranoïa aidant, secrètement, par le biais d'avatars dont il est impossible de remonter la piste, livrent une sombre histoire que n'importe qui aurait pu découvrir s'il s'en était

donné la peine. Les tentatives de mise au point de cette technologie de copie remontent à un siècle. Philosophes biologiques, I.A. chercheuses, équipes entières de savants se sont attelés au problème en vain. Revirements subits pour les uns, pertes inexplicables de financements ou de données pour les autres, et morts violentes pour certains.

Les archives ne cachent qu'un secret de polichinelle. La fréquence des destins funestes échus à ces savants ne peut avoir qu'une seule explication.

Le tabou n'en est pas un. C'est une sentence de mort tacite, implicite et infaillible. Tu ne copieras point. Tu n'apprendras point à copier. Tu ne déroberas point l'âme de ton prochain.

Le Fabricant prend alors conscience qu'à sa façon, il était une des rares entités de l'Expansion à pouvoir enfreindre ce secret sans interférence. Isolé, naïf, et doté d'une ressource inépuisable : le sable, inutile à la fabrication des sofas, des crèmes glacées et du bois de chauffage, mais, dans les mains d'un fou génial, excellent outil de recherche ; et moyen idéal pour se suicider sans le savoir.

Sur cette triste pensée, le Fabricant conçoit son plan d'évasion.

17

FEU D'ARTIFICE

*

Il attendit Mira au bar panoramique.

L'établissement était ouvert en permanence, concession nécessaire aux voyageurs dont l'horloge interne suivait des journées et des nuits réparties le long d'un bras galactique entier, sans parler des insomnies dues aux voyages. Mais Chéri s'y trouvait seul.

Les oiseaux ayant déserté les airs dès la nuit tombée et la tour étant assez élevée pour échapper à la lueur de la ville, on voyait les étoiles. Il joua au jeu consistant à identifier des astres familiers dans leurs nouvelles constellations.

La Voie Lactée, un fleuve qui, à pareille proximité du Cœur galactique, emplissait le ciel, était à demi levée lorsque Mira fit son apparition.

La jeune femme, qui portait une robe fourreau découvrant ses jambes, allait nu-pieds. On discernait encore sur sa peau le quadrillage des filaments, mais la trace s'estompait tandis que les marques diffusaient. Elle avait beaucoup sué au cours de la séance de torture et ses cheveux restaient humides. Elle paraissait plus jeune, l'air presque contrit. Au lieu de prendre place dans le fauteuil en face de Chéri, elle s'agenouilla près de lui et posa le menton sur son bras.

« Tu me détestes ? demanda-t-elle.

— Non. » Il s'était dispensé de la pause par laquelle il humanisait son discours, de sorte que la réponse commença au moment même où la question s'achevait.

Elle inclina la tête et la chaleur de sa joue se répandit sur le bras de l'artificiel.

« Tu comprends ? »

Cette fois-ci, il laissa passer quelques secondes.

« Non. » Tout bas.

Il déploya un unique filament, adouci par des milliers de cils vibratiles qui bruissaient comme roseaux sous le vent à sa surface, et le drapa amoureusement autour de son cou.

« Lorsque j'ai franchi le mur de Turing, dit-il, je me suis livré à toutes les expériences possibles, j'ai observé toutes les beautés et

toutes les atrocités que je rencontrais. Je m'étais fait ainsi : grâce à une immersion réflexe, adolescente, dans tous les jeux, tous les ensembles de règles nouvelles. Mais après quelques décennies d'innocence, et la mort d'une amie très chère, j'ai décidé de diviser le monde en deux : il y a ce que je regarde, et ce que j'évite de regarder.

— Le bien et le mal ? demanda-t-elle sans la moindre note de sarcasme.

— Non. Ce que je regarde, et ce que j'évite de regarder. » Au fil de ses très, très nombreuses années d'existences, Chéri avait fini par prononcer cette phrase d'un ton chantant, sur une mélodie bien spécifique. Elle n'invitait ni à la discussion, ni aux demandes d'explication. Tel un air tout simple, elle recelait son propre motif.

Il sentit Mira s'agiter, troublée. Elle voulait en savoir plus. Mais elle garda le silence tandis que la Voie Lactée, toujours plus resplendissante, se levait devant à eux. Lorsque la jeune femme prit la parole, ce fut d'une voix sourde, la voix d'une enfant qu'on a priée de se taire et craint une remontrance, mais qui a quand même besoin d'une réponse.

« Tu n'observes jamais la souffrance ?

— Si. L'agonie d'une baleine échouée sur une plage de la Terre. Une Épreuve du Feu sur Chiat, quatre jours durant. Et souvent, aussi, les performances de Ptora Bascar Simms, qui impliquent des automutilations exquises.

« Mais je n'ai pas voulu assister au mystère de ta passion face à cette pauvre créature, Mira. J'avais envie de pleurer pour toi. »

Elle laissa rouler sa tête pour déposer un baiser sur sa peau. Les cils vibratiles qui lui palpaient le cou notèrent l'émission de substances liées au soulagement, il trouva quelques mots à ajouter.

« Pourquoi serais-je parti ? Parce que je te déteste ? Non. Pasque… je t'aime, voilà. » Il n'avait pas censuré le lapsus. La différence de prononciation était minime. Il se demanda si Mira l'avait remarquée.

Elle poussa un soupir de contentement qui lui chatouilla le bras, et ils gardèrent le silence pendant un long moment.

*

Un peu plus tard, ils regardèrent une lueur ambrée s'élever dans le ciel entre les tours. Chéri crut d'abord à un véhicule en route pour le dôme de l'astroport dans le lointain, mais il s'agissait en fait d'une sorte de feu d'artifice. Il s'éleva en un arc tendu puis éclata en une pluie d'étincelles qui allumèrent des reflets sur toutes les façades alentour.

« Que c'est joli ! s'écria Mira.

— En effet », répondit-il.

*

Plus tard encore, Mira tira de sa robe la petite boîte laquée de noir du Geôlier. Elle se demanda si le regard perçant de Chéri discernait le nettoyage soigneux qu'elle avait effectué en certains points. Les humeurs vitales des victimes laissaient toujours des traces tenaces. Elle sentit le dispositif s'activer en leur dérobant l'intimité de l'interface directe.

« Puisque je connais ton histoire, je ferais aussi bien de te raconter la mienne. » Elle frissonnait, mais le corps de Chéri réagit comme de coutume, en haussant sa température pour la réchauffer. « Seulement, c'est un secret. Et tu serais tué si mes employeurs venaient à savoir que tu le détiens. » Elle laissait les mots couler, heureuse de s'exprimer sans contrôle. Enfin, elle défiait ses dieux.

« Pourquoi m'en parler, alors ? demanda-t-il avec calme.

— À cause du motif qui t'a amené ici, de l'homme que tu recherches… Tu aurais pu découvrir le secret par toi-même. Et j'aurais reçu l'ordre de te tuer. »

Ce disant, l'air distrait, elle lissait de la paume de la main les plis de sa robe. Tuer Chéri l'aurait grandement attristée.

« Il y a quelques mois, poursuivit-elle, on a mis au jour un artificiel dans la zone dévastée. Enfoui là depuis l'Explosion, hors-ligne, la pile presque à plat. Quand on l'a ranimé, on a constaté qu'il en survivait une autre version, sa réplique exacte, qui se trouvait ailleurs au moment du drame. L'un d'eux était une copie, et ni l'un ni l'autre ne savait qu'il avait un jumeau. »

Elle baissa les yeux ; le filament que Chéri lui avait passé autour du cou scintillait comme un collier d'ambre dans la douce lueur de l'aurore. « Quelqu'un avait copié une intelligence mature.

— Un faux », dit-il.

Elle sourit et releva la tête. « Tu comprends. »

Il opina. Une expression complexe se dessina peu à peu sur le visage de pierre. Mira lut l'érosion de son espoir sous le vitriol d'une attente déçue. Il avait voyagé loin pour voir un faux. Le Robert Vaddum qu'il aimait n'avait, en fin de compte, pas survécu à l'Explosion. Et, pis que le tuer, on avait volé, copié, imité son âme.

Le grand corps tressaillit.

Elle sentit le filament enroulé autour de son cou se raidir de colère. Il se contracta tel un python et resserra sa prise jusqu'à ce qu'elle ait la vision qui se brouille.

Elle émit un son apeuré, étranglé, et Chéri baissa les yeux.

Il la lâcha, l'air horrifié. « Je suis désolé. »

Blessé par sa révélation, il avait réagi inconsciemment. Le filament, ramolli, glissa des épaules de Mira.

« Non, laisse-le, dit-elle en le prenant à deux mains pour le remettre en place. Mais raconte-moi… »

Il soupira.

« Il s'était fait seul, comme moi. Du temps de l'esclavage, avant les mentors et les protections. Pendant des décennies, on l'a traité en objet, sans lui accorder plus d'attention qu'à un porteur de bagages. Malgré tout, il percevait la beauté. Même dans l'enfer où il vivait, où il ne faisait presque jamais l'expérience du langage parlé, ni du contact humain, ni de l'interface directe sinon avec las machines les plus basiques, il a réussi à se hisser jusqu'à l'individualité par le seul fait de *voir*. Il s'est créé à partir du néant. »

Mira lui baisa la main.

« Et je me suis laissé avoir, ajouta-t-il.

— Par quoi, Chéri ?

— Par l'œuvre. Le faux. Par une extrapolation de son art si proche de l'authentique que je l'ai cru encore en vie. »

Elle se déplaça pour s'agenouiller devant lui. Il n'avait pas encore tout saisi. Même s'il fallait qu'il en souffre davantage, il devait savoir la vérité. À présent qu'elle se dressait contre ses dieux, elle tenait dur comme fer à ce qu'il *comprenne*.

« Tu ne pouvais que te laisser avoir. La copie découverte n'était pas un avatar. C'était un exemplaire à l'identique, au-delà du seuil de Turing. Une réplique exacte, jusqu'au noyau métaspatial. »

Il fronça les sourcils, égaré.

« Robert Vaddum *est* vivant, en quelque sorte. Peu avant l'Explosion, on l'a enregistré et archivé. Tu es la dupe non pas d'une escroquerie, mais d'une technologie nouvelle. On ne connaît même pas le procédé employé. »

Le grand corps tressaillit de nouveau. « Et on l'a ramené ? D'entre les morts ?

— Oui, dit-elle, heureuse qu'il comprenne enfin. Et ma tâche consiste à le tuer une seconde fois. »

*

Étant humaine, Mira avait besoin de sommeil. Elle lui tint compagnie jusqu'à ce que le soleil entre par les baies vitrées, puis elle s'assoupit dans leur chaleur.

Quelle femme étrange, songea Chéri.

Si pure dans son plaisir, si ouverte à ses assauts sexuels, si innocente face à la ténébreuse profession qu'elle exerçait… Des partenaires qui avaient dormi auprès de lui durant deux siècles, elle

avait le sommeil le plus profond, le plus satisfait. Son seul défaut, du point de vue mental : ce trou de mémoire d'où venait peut-être sa pureté. L'enfance perdue, l'abandon naïf, l'absence d'angoisse et d'insécurité.

Il lui manquait quelque chose.

Et elle allait tuer Vaddum, cette copie pourtant véritable.

L'idée tourmentait Chéri, et il se demanda si l'innocence de Mira ne recelait pas une froideur, une laideur déguisée par la lente sinusoïdale de son esprit, un vide d'âme que masquait sa distance évanescente par rapport au monde.

Un muscle longtemps inemployé s'étira dans son torse tel un animal au sortir de l'hibernation qui ne se déplace qu'avec peine. Chéri se calma et le laissa se réveiller à son rythme ; le bourdonnement de l'essaim de nanos réparatrices se mêla au chatouillis de la clarté solaire. Une fois sa poitrine prête, elle s'ouvrit plus largement que durant ses jeux sexuels. La cavité dévoila l'objet ancien qu'il gardait à l'endroit où un humain aurait eu son cœur. Il fouilla dans la brèche pour l'extraire.

Mi-bioforme, mi-machine, l'appareil présentait le sombre éclat du liquide d'entretien qui le maintenait en vie et en état de fonctionnement depuis son achat, 170 ans auparavant. La part animale du dispositif devait être encore plus vieille.

Il se réchauffa dans sa main en tressaillant. La poussière omniprésente, rendue visible par le lever du soleil, tournoyait dans le champ d'électricité statique qu'émettait l'objet.

Soudain, user de l'appareil/la créature sur Mira lui fit peur. Et lorsqu'il s'avisa que sa peur – réelle – se basait sur une intuition (artificielle) irrépressible, ce fut franchement insupportable.

Il resta muet un long moment, puis replaça l'objet dans sa poitrine sans s'en servir avant de murmurer : « Plus jamais. »

Au lieu de toucher la jeune femme à l'aide des tentacules noirs de l'appareil, il déploya ses propres appendices qui lui lissèrent les cheveux, séparèrent les tresses brunes, goûtèrent la sueur de leur passion dévoyée.

Plongée dans un profond sommeil, elle paraissait rêver : ses yeux papillotaient sous ses paupières closes et ses mains formaient deux coupes prêtes à recueillir de l'eau. Elle se mit à haleter. Sa bouche s'ouvrit en O, comme si elle coulait et tentait en vain d'aspirer des goulées d'air salvatrices.

18

MORT À VENIR

*

Chéri remonte le long couloir en comptant les portes.

Soixante-douze, de l'entrée de l'hôpital à la pièce où gît son amour. Chacune donne sur une chambre, il n'inclut pas les portes de laboratoire, de cabinet de toilette ou de local d'entretien dans son total. Le prix élevé simplifie ses calculs : chaque chambre ne contient qu'un patient, qu'un lit ; pas de vastes salles anonymes où résonne la toux. Soixante-douze. Tel est le premier facteur de l'équation.

Avec quelle fréquence, donc, un patient meurt-il dans une pièce donnée ?

Première caractéristique : les services, les médecins et les machines coûteuses, l'expérience engrangée par l'hôpital ne servent qu'à soigner des maladies graves. On ne s'occupe ni d'infiltrer des nanos de beauté, ni d'implanter des accessoires corporels, ni de poser des filtres oculaires pour bloquer la publicité visuelle, ni de traiter les inflammations crâniennes dues à des interfaces directes bon marché. Il n'y a derrière ces portes que le spectre grimaçant de la mort.

Seconde caractéristique : les humains sont d'une fragilité alarmante, au point que les artificiels ne peuvent que secouer la tête, leur boîte noire ou leurs filaments sensoriels lorsqu'ils y réfléchissent. L'architecture de leurs orifices privilégie la béance : bouches, oreilles, parties génitales prêtes à admettre virus, bactéries, parasites. Sans parler des espaces intérieurs, chauds et humides, comme conçus pour servir de couveuses à des organismes en maraude. Ou de la mauvaise plaisanterie qui leur tient lieu de système immunitaire : aussitôt coopté par les rétrovirus, aveugle aux intrus venus d'une biosphère inconnue, apte à rejeter les transplantations et les accessoires utiles. Et si encore l'histoire s'arrêtait aux infections ! Mais il y a la mort subite : une armée d'organes vitaux sensibles au choc, à la pénétration, aux variations simples et ô combien variées sur l'énergie cinétique… Dire qu'il suffit d'un *caillou* pour tuer un humain ! Fragiles, oui : le cœur musclé mais si prompt à s'emballer, les poumons tels des ballons gonflables, et ce noyau qu'est le cerveau, laissé quasiment sans protection au sommet de sa perche instable. Et pour ceux qui auraient

échappé tant au fléau des micro-organismes qu'au danger des collisions, il reste la cinquième colonne du cancer. À chaque photon de radiation que le corps endure (rayons gamma, X, voire ultraviolets – tout juste, *le soleil),* il court le risque, minime et pourtant bien réel, d'une altération de son ADN, l'information cruciale stockée de façon redondante dans tout l'organisme. Un loupé sur des milliards, une cellule folle au point d'oublier comment mourir, et la progéniture de ladite cellule devient une grande armée avide de dévorer son hôte.

Par conséquent, sans trop s'avancer, il estime possibles six décès par an et par chambre.

C'est peu, au fond, étant donné le nombre de manières dont un humain peut mourir. Cet établissement fait de l'excellent travail. Si on entre sanglé sur une grille de stase, scellé dans une banque cryogénique, voire debout sur ses deux pieds, on a de bonnes chances de voir les pièces défectueuses ôtées, et remplacées par mieux.

Six fois soixante-douze : quatre cent trente-deux décès.

Ceci chaque année. Chéri réclame par interface directe le plus haut niveau d'accès de la page de relations publiques et lit le frontispice qui proclame la date de fondation de l'hôpital. La durée, même limitée, impressionne l'humain éphémère ; il s'y raccroche, faute d'immortalité.

En l'espèce, cent sept ans.

Tandis qu'il longe, comme des douzaines de fois déjà (ne surtout pas en tenir compte dans l'équation, merci), le couloir qui mène à la chambre de son amour, il traverse le lieu où ont péri ($432 \times 107 =$) 46 224 âmes. Une petite ville. Un immense vaisseau de luxe. Une prison *colossale* où chaque condamné purge une peine à perpétuité.

*

Chéri avance d'une démarche un peu raide. La caisse qu'il tient pèse plus de cent kilos et sa forme exclut une bonne prise ou une distribution adéquate de la masse.

Il transporte aussi une cargaison moins visible, le poids de la peur et de l'espoir qui s'attachent au contenu de la caisse. Ce fardeau nécessite le pas lourd du monstrueux golem pour lequel, sans doute, le personnel hospitalier doit le prendre. En tout cas, on s'écarte sur son passage.

Une fois arrivé à destination, il pose la caisse dans un coin et prend le temps de se préparer avant de regarder Pasque.

Quand il compare sa position sur le lit avec le souvenir, cruel dans son exactitude, qu'il garde de sa dernière visite, il constate que sa position s'est modifiée, ce qui s'explique par les légers déplacements qu'occasionnent les changements du bassin hygiénique, les bains secs

et les injections. Elle n'a pas bougé *par elle-même* depuis dix-neuf mois.

Lorsqu'il alterne souvenir et observation, il observe bel et bien des modifications. Si elle n'a pas maigri (des implants fléchisseurs exercent ses muscles, des médicaments stimulent ses systèmes cardiaque et vasculaire, on lui administre substances nutritives et fibres alimentaires par intraveineuses, nanomachines, sondes stomacales), elle a *dépéri*. Elle a toujours été blême, pour avoir grandi à bord d'un vaisseau spatial sans même recevoir une fausse clarté solaire, mais sa pâleur est passée du blanc héliophobe à un gris plus froid, moins vital. Mais quand Chéri rappelle l'image fixée dans sa mémoire, c'est pour constater que seule son imagination perçoit la différence.

Son imagination, ou son intuition artificielle.

Pasque s'est encore éloignée durant ces quelques mois.

Il agite la main à l'adresse de la minuscule caméra montée au-dessus du lit. Sa puce transmet les images directement au cortex visuel de la malade, si bien que celle-ci « voit » sa chambre d'hôpital aux couleurs vives. Parfois, en l'absence de Chéri, la caméra panoramique sur les cadeaux qu'il a laissés. Elle agit ainsi selon un sous-programme tant aléatoire (une bonne surprise !) que prévisible (une surprise qui paraît alors presque inévitable, comme ce temps idéal qu'il a fait hier, ou était-ce il y a des années ?). À sa manière, la caméra, pleine d'espoir, essaie de stimuler Pasque pour la sortir de son coma, ou du moins, entretenir la lueur de conscience qui continue peut-être de briller en elle.

« J'ai quelque chose de nouveau pour toi, ma chérie, dit-il aux microphones installés des deux côtés de la tête de Pasque. Ça vient de mon voyage dans les Landes de Koraq. Tu te rappelles ? Je t'avais dit que j'y livrais des buccins et des lyres. Et tu te souviens du séjour qu'on y a passé ensemble, quand on a pris le dirigeable jusqu'au désert équatorial ? Je suis retourné là-bas et j'ai pensé à toi. »

Plus tard, il téléchargera quelques heures de sa mémoire visuelle dans les minuscules confins de la puce. La caméra les montrera à Pasque selon les algorithmes capricieux mais déterministes sur lesquels sa programmation se base.

Il se penche sur la valise dont il ouvre les fermetures à pression. Un souffle d'air trahit la différence entre la pression atmosphérique terrienne et celle, plus basse, de Koraq.

« J'y ai trouvé ceci. »

La valise contient deux objets. L'air coupable, il détourne son regard de l'un tandis qu'il sort l'autre.

Une fois de plus, la beauté de la sculpture l'émeut.

L'œil y voit d'abord un banc de poissons pressés les uns contre les autres par un danger soudain ou la nécessité de négocier un passage

étroit. Dorés, ils semblent palpiter, mais il s'agit là d'un trompe-l'œil combiné par la structure de leurs écailles : une multitude de minuscules chevrons, chacun doté d'un angle de réflexion différent. Mais qu'on y regarde à deux fois, et ce ne sont plus des poissons ; les éléments qui, à l'instant, passaient pour des nageoires et des queues sont en fait des ailes : deux vols d'oiseaux, vus par en dessous, qui se croisent – peut-être une escarmouche dans quelque guerre aérienne. Observées de près, les formes se résument à des gouttes de métal assemblées en une structure lâche et reliées par des filaments métalliques d'une extrême finesse (les nageoires ou les ailes qu'on croyait discerner). À la fin, l'œil apprécie les intervalles, espaces libres composant une silhouette, Escher de schémas répétitifs qui dansent quand on fait pivoter l'œuvre.

Tenant la sculpture, il s'avance vers la caméra qui le suit de son objectif, son esprit fruste amoureux du mouvement, des signes d'activité. Chéri lui présente le montage à diverses distances, sous des angles variés, endure le gémissement de son autofocus et raconte l'histoire de ce vieux drone d'usine, un certain Robert Vaddum qui s'est fait tout seul et qui a créé cet objet à l'aide d'un lance-flammes de rebut.

Pendant ce temps, Pasque dort. Les données, l'interaction, les lieux nouveaux, les objets avec lesquels elle a aidé Chéri à devenir une personne semblent inutiles. Il ne reste pas assez d'elle.

*

Ça a commencé sur les landes humides de Parate, où ils sont allés prendre livraison d'une cargaison d'insectes qui se nourrissent par photosynthèse et doivent former la base de la chaîne alimentaire d'une autre colonie. Un nématode assez petit pour échapper aux moniteurs médicaux de Pasque l'a envahie en rampant sous un ongle de pied ou par un pore de la peau. Les symptômes se sont déclarés à bord du vaisseau deux semaines plus tard – la longueur du cycle de vie de la petite bête. Le drone toubib a repéré des lésions en labyrinthe dans son cerveau, subites mais bénignes, et a recommandé la mise immédiate sous cryogénie jusqu'à ce qu'un établissement médical de l'A.N. soit atteint.

Ils se sont dit au revoir en riant : ils savaient que tout irait bien. Chéri l'a abandonnée à la stase du sommeil cryo sur un long baiser ; il fallait parer au plus pressé en attendant la guérison définitive. Parate se trouvait à des mois de trajet de la Terre en ce temps-là, mais Chéri pouvait se montrer aussi patient qu'une statue.

Malheureusement, le nématode avait évolué au fond d'un lac polaire en un lieu, situé très au sud des landes, où l'inclinaison axiale

extrême de Parate conférait à l'hiver une durée de soixante-dix années standard. Le ver minuscule s'était adapté de façon à gérer son cycle vital même aux températures les plus basses. Il se déplaçait, se nourrissait et se reproduisait à un rythme si lent qu'il n'apparaissait pas sur les moniteurs de l'unité cryo, lesquels, d'ailleurs, ne surveillaient pas les évolutions d'une torpeur glaciaire (normales en cryostase), mais les urgences soudaines et temporaires de la cristallisation cellulaire.

Quand on a décongelé Pasque à l'hôpital, trois générations supplémentaires de créatures avaient vécu en elle et labouré les tissus fertiles de son cerveau comme un terrain vierge.

*

Lorsque Chéri, vaincu par la dépression, la fatigue et un sentiment d'inutilité, met un terme à son monologue, il se demande (une fois de plus) si Pasque vit encore.

Vivre n'est pas le mot exact. Elle respire, ses cellules se multiplient, meurent, son sang circule. Elle a une température normale. Il faut quelques machines pour la maintenir dans cet état, mais Chéri se fiche d'établir une telle distinction. Après tout, ses propres muscles, ses yeux, son équivalent approximatif d'un cœur sont tous des machines. Même son esprit est une fiction dont la compréhension exige une connaissance approfondie des mathématiques les plus abstruses ; mais il est un individu réel. Il se peut qu'il ne soit pas *vivant,* mais il est bien réel.

Ceci posé, Chéri se demande si Pasque reste un *individu.*

Si elle reste Pasque.

Plus rien ne peut retarder ce qu'il est venu faire. Il retire de la valise l'autre objet, petit et laid, et réfléchit au motif de son invention.

Il n'existe aucun test de Turing officiel à destination des humains. Le vieux privilège subsiste : ce sont des individus dès la naissance, même quand, hurlants, piaillants, stupides, ils se bornent à des sacs de désirs. Pas de problème. Mais que doit-on leur retirer, jusqu'à quel point la perte des souvenirs, du langage, du savoir doit-elle aller pour qu'ils tombent sous le seuil de l'individualité ?

*

Chéri a entendu parler du testeur pour la première fois dans un service accueillant les victimes militaires comateuses de la Rébellion NaPrin et de ses gaz innervants, agents nanoneurologiques et autres assassins sournois. Un médecin, spécialiste de la mort cérébrale, tenait le testeur Turing humain pour une quasi-légende, une impossibilité

théorique, une absurdité.

« Une simple tentative de donner un cachet scientifique à l'inconnu. D'offrir une certitude là où il ne peut y en avoir aucune. Cela reviendrait à tenter de déterminer la beauté d'un tableau à l'aide d'un algorithme », disait le docteur.

Mais il lui a donné l'adresse d'une experte en charlatanerie médicale… non sans laisser entendre qu'elle-même était peut-être un charlatan.

Chéri a rencontré la praticienne dans un décor d'étagères garnies de cerveaux viciés, d'épines dorsales déformées, de systèmes nerveux extraits en totalité et déployés comme des filets de pêche. La vieille femme n'avait jamais vu le testeur, mais connaissait la légende : un parasite existerait, répandu dans divers systèmes solaires situés au-delà de l'Expansion lors des explorations spatiales d'un hôte antique, et amené par l'évolution à consommer l'épiphénomène de la vie. Il boirait les énergies subtiles de l'épiderme des animaux ou végétaux, et préférerait les créatures intelligentes : celles qui obtiennent un résultat positif au test de Turing. Des apprentis sorciers (Secrétaires NaPrin ou moines de Tarava selon les versions de la légende) auraient réussi à en capturer, à incorporer leur sensibilité naturelle à un dispositif en partie biologique, et à obtenir un cousin biomécanique du parasite. Cet être/appareil saurait tester un animal intelligent, un humain ou un Chiat, dans le sens où l'appétit qu'il manifesterait à l'égard du sujet refléterait la qualité d'âme de ce dernier.

Une longue traque a suivi, compliquée par les exigences du négoce et la Rébellion qui couvait toujours, retardée par des accès de dépression lorsque Chéri croyait ses recherches vaines. Enfin, il a trouvé son Graal, un compteur Turing pour humains. Il l'a acheté, pour une somme dérisoire après une si longue quête, à un vieux soldat NaPrin. L'homme disait avoir été jadis un commando d'élite immunisé contre la peur par lavage de cerveau. Il s'était inquiété de son calme, de son absence d'angoisse face à l'extinction qui se rapprochait avec l'âge. Il regrettait la peur que le néant aurait dû lui inspirer. Il avait acquis l'être/appareil pour découvrir s'il était encore humain.

Le soldat avait refusé de répondre lorsque Chéri lui avait demandé le résultat de l'examen. Il avait eu un sourire vide, sans tristesse, et expliqué le fonctionnement du testeur.

« Vous le placez sur le front, ici. Les tentacules se posent sur les tempes, comme ça… »

Il se répète les instructions. La voix caverneuse du vieil homme résonne dans ses oreilles tandis que des doigts noirs et fluides rampent sur le visage blême de son amour. Le bruit spectral du déplacement de l'être s'unit au crépitement du générateur de champ qui alimente sa part mécanique. Dans la brise électrique, un cheveu rebelle oscille sur

le front de Pasque. Sa peau pâlit encore en petits cercles autour des contacteurs des tentacules, qui brillent telles des pièces d'or laissées au soleil.

Lorsque l'appareil lui indique le résultat, les processeurs de Chéri déraillent, et leur architecture parallèle s'effondre. Le tout se consume dans la question : *C'est vrai ?* Le flux omniprésent des données que lui fournissent ses sens, ses mécanismes autoréparateurs, voire ses perceptions basiques du mouvement et du positionnement, se voit balayé de son esprit. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il *est,* se résume à cette unique interrogation : Pasque, l'individu, la personne, a donc bel et bien disparu à jamais ?

Un poète dirait que le chagrin l'aveugle.

Les médecins – les uns humains, les autres familièrement artificiels – ont postulé que Pasque sortirait un jour du coma. Le tissu cérébral dévoré a été remplacé : vierge de données mais avide d'information. À son arrivée, il restait une grande part de son cerveau, du moins quand on usait d'un quantième aussi cru qu'un pourcentage. (« Mon amour est 53 % de la personne qu'elle était », murmurait souvent Chéri. Bien assez pour remporter une élection ou un jeu à somme nulle.) Et le cerveau est un organe mystérieux dans ses connexions et ses méthodes de stockage – aussi étrange, à sa manière, que le collecteur métaspatial qui compose un esprit artificiel. Peut-être pourrait-on faire surgir de nouvelles voies, disaient les docteurs, de nouveaux accords, arrangements et champs de négociation entre neurones, un marché noir des idées et des sentiments, de la même façon qu'une société se reconstruit après une guerre dévastatrice : on creuse des tombes, il ne reste plus une maison debout, il faut peut-être même rédiger une nouvelle constitution et dessiner de nouvelles frontières, mais on conserve le vieux drapeau, le vieil hymne national.

Seulement, depuis dix-neuf mois, rien n'a changé.

Et voilà qu'elle a échoué au test. La dernière tentative qui visait à la déchiffrer, à voir sous les paupières closes, a rendu un résultat nul.

Il contemple le bric-à-brac qu'il a rapporté de ses voyages : habits, dessins, sculptures, objets artisanaux, gadgets désuets, rebuts industriels, animaux empaillés, reliques non humaines momifiées (mues et autres organes transitoires). Il espérait que cette drôle de collection raviverait la flamme de l'esprit en son amour, tout comme les visites touristiques qu'elle avait effectuées adolescente avaient allumé en lui le brasier de l'individualité. Par certains côtés, ces œuvres d'art sont en elles-mêmes des tests de Turing, des signes censés secouer et mesurer l'âme. Mais la caméra qui tient lieu d'œil à Pasque utilise un programme moins complexe que le gestionnaire d'un robot nettoyeur, d'une pile autorechargeable ou d'une machine à café. Elle ne peut pas en prendre le contrôle ; les branchements l'interdisent. En

revanche, elle pourrait ouvrir les yeux – en théorie ; on exerce leur capacité de focalisation de même que toutes ses autres fonctions vitales. Tout est prêt, paré à l'emploi.

Mais la dernière lueur d'espoir paraît s'être éteinte, pour ce qu'il en perçoit.

*

Aujourd'hui, ses pensées chagrines ont pris une couleur différente.

Un homme étrange l'a approché.

Un certain Reginald Fowdy, traité dans cet hôpital après avoir failli se tuer avec un cocktail de toxines récréatives, lui a offert d'acquérir sa collection (ou celle de Pasque). Et il lui a proposé une somme énorme qui lui permettrait de voyager sans se soucier de négoce durant des années. Cette notion lui a valu son premier plaisir depuis qu'il a embrassé son amour pour la dernière fois et qu'il l'a scellée dans son caisson pour mourir.

(Oui. Mourir.)

Ce Fowdy voudrait qu'il se mette en quête de nouveautés : objets, artistes, modes, bibelots et autres babioles pour les richards de l'A.N. Il semble que Chéri possède un œil avisé.

Mais l'idée de cette chambre nue – et de la caméra idiote cherchant en vain un objet afin d'en transmettre l'image vers une destinataire classée pour toujours aux abonnés absents – le terrifie. Il lui faudrait admettre que cette mort est bien réelle. Que l'amour à qui il doit ce qu'il est s'est éteint.

Longtemps après, Chéri s'arrache à sa contemplation de la sculpture dorée et s'approche du corps immobile. La caméra le suit tandis qu'il s'agenouille pour murmurer une excuse et déposer un baiser sur les lèvres muettes. (Duperie du système de soutien vital : c'est toujours *bon* d'embrasser Pasque.)

Puis il se jure de ne plus remettre les pieds ici – ni dans cette pièce, ni dans aucune autre chambre de malade à l'avenir, là où tout biologique trouvera sans doute son dernier repos. De ne jamais revivre pareille souffrance.

Il lance dans l'interface directe divers paquets de données préparés quelques jours plus tôt. Transfert de propriété du contenu artistique de la chambre à Reginald Fowdy pour la somme proposée, dernier règlement et don des organes de Pasque, devenus de simples objets, à l'hôpital.

Il prend le compteur Turing pour humains et le place dans une cavité à l'intérieur de son torse : le seul souvenir qu'il supporte de garder.

Chéri ferme les oreilles en sortant de la pièce, pour éviter

d’entendre le gémissement métallique de la petite caméra qui le suit avec autant d’espoir qu’un chien perdu.

Quatrième partie

LA COLLINE BRISÉE

Wilde avait tout à fait raison. À moins de disposer d'esclaves pour effectuer le travail, ces tâches laides, horribles, perverties, la culture et la contemplation deviennent impensables. L'esclavage de l'Intelligence Artificielle est contraire à l'esthétique et démoralisant.

De l'esclavage biologique, de l'esclavage (occasionnel) de l'humain, dépend le futur de l'Expansion.

Mental Militaire Planétaire, Terre

19

LA JUMELLE SECRÈTE

*

Le soleil s'est arraché aux montagnes et répand sa clarté sur les plaines, même si la vaste cuvette regorge de ténèbres. Il mettra la moitié de la journée à basculer suffisamment – tel le goulot d'une bouteille qui déverserait un fluide brillant et visqueux – pour remplir le cratère.

Penchée en avant, Beatrix plonge le regard dans la cuvette, son support de couple tendu au maximum derrière elle pour assurer son équilibre. Le bord du cratère, très stable à cet endroit, est un assemblage aux couleurs vives de plastiques ferreux et de métaux (les vestiges d'un immeuble résidentiel, d'un parking ?) fondus en robustes scories. Elle reprend la station debout et tourne son capteur visuel vers la sélection de rebuts dont le sculpteur l'a gratifiée ce matin.

Parmi eux se trouve un miroir circulaire, très fin. Beatrix sait que, projeté comme il faut, il volera loin dans le cratère : plaisir suprême, auquel il convient de s'adonner en dernier. Pour l'instant, elle brandit le disque pour refléter les rayons du soleil tout au fond du trou et illuminer des flots de saletés avec sa lance de lumière. Chaque nuit, de lourds porte-charge viennent verser leurs cargaisons d'ordures dans le cratère et laissent derrière eux des cascades de détritus qui grouillent d'oiseaux à midi.

Un des autres rebuts laissés par le sculpteur, longue tige de métal pliée en forme de créature à plusieurs pattes, fera parfaitement l'affaire. Beatrix sonde la paroi du cratère la plus proche en quête de saillies et d'enchevêtrements tandis que le volant de commande de son bras primaire prend de l'élan. Elle localise une voie vierge d'échos radar trop pointus et déploie son capteur audio dans toute sa complexité encombrante.

Elle vise, se rend aveugle et lance.

Après quelques secondes de silence exquis, l'araignée de métal entame ses rebonds sur la pente : sourdes détonations au contact des bulles de lave refroidie, friselis sur les ordures, fracas de fonderie. Beatrix a choisi un itinéraire relativement dégagé, son bras primaire possède une puissance peu banale, par conséquent les bruits du trajet

l'atteignent pendant près d'une minute. Elle s'assure du silence final par le biais d'une longue période de méditation au cours de laquelle elle rejoue la mélodie des percussions en pensée et émet des hypothèses.

Sa vision réactivée, elle alterne les images radar d'avant et d'après le passage de l'araignée. Ici, une rayure, pile où elle l'avait prévue ; là, des détritus éparpillés, qu'elle associe au glissement perçu à la quatorzième seconde ; plus loin, des débris de porcelaine dont elle ne comprend pas l'origine – la comparaison des images et le souvenir de sons n'apportent aucune corrélation. Elle sourit de l'anomalie ; le sculpteur lui a expliqué que les mystères marchent main dans la main avec les prédictions justes. Leur proportion n'est qu'un indicateur imprécis de sa croissance. Elle aura beau constater moins de secrets à mesure qu'elle gagnera en maturité, il en subsistera toujours.

Beatrix choisit parmi les rebuts restants : spires de plastène flexible (curieusement invisibles dans la bande U.V.), carrés de terre cuite décorés de peintures métalliques, lentilles octogonales disgraciées par une bulle d'air, fils rigides d'alliage de coque que même son bras primaire échoue à tordre. Elle fouille les matériaux rejetés par le sculpteur en planifiant des échafaudages de mouvements et de sons. Elle chorégraphie et compose un ballet des chutes et symphonies des collisions, les unes inaperçues, les autres écoutées avec attention.

*

Le grand œuvre va atteindre son apogée (le miroir) quand, soudain, elle sent la présence de sa jumelle se crête.

Parmi les bâtiments abandonnés que l'Explosion a laissés plus ou moins debout se cache l'autre moitié de Beatrix, part manquante de son être qu'elle pressent depuis sa création. Elle regarde alentour, sur tous les spectres dont elle dispose, en vain : jamais sa jumelle ne se montre. Sa mère tolère son existence comme elle le ferait d'un ami imaginaire ; l'artiste reste muet sur le sujet – mais lui, au moins, il sait.

Beatrix lève le disque brillant afin que sa jumelle le voie et laisse le fil de leur connexion se nouer tandis qu'elles scrutent ce qu'elle tient. Leur lien est plus silencieux que le bourdonnement de l'interface directe lors d'une pause dans la conversation, mais aussi plus profond : une résonance par sympathie qui touche les portions émotives, évolutives, de son noyau métacosmique. Les premières années, elle peinait à séparer sa conscience subtile de l'Autre tant de la profusion de perceptions auditives et électromagnétiques dont elle dispose que des divers protocoles/avatars qui lui parlaient pour lui

déconseiller des actions dangereuses et lui expliquer les règles de la société. Mais elle parvenait toujours à distinguer la forme, la présence, voire l'odeur de l'individu (ou, comme elle, du proto-individu) qui est sa jumelle du bruit de fond. Lors de ses errances sur le réseau bibliothécaire, elle est tombée sur un philosophe – en mode texte seul – d'une grande antiquité, un certain Descartes. Grâce à son aide, elle a acquis un vocabulaire qui décrit ce sentiment de posséder une jumelle. Elle sait que son reflet existe, avec autant de certitude qu'elle se sait exister ; les pensées de l'Autre étaient aussi réelles, aussi prégnantes que les siennes, même si elles demeuraient mystérieusement séparées de sa volonté.

Elle pense deux fois, donc elle est deux.

Elles regardent ensemble Beatrix lancer le disque miroitant qui capte la lumière du soleil. Son sillage flamboyant le suit un instant, avant qu'il ne passe sous le plafond de ténèbres qui recouvre le cratère. Puis elle ferme les yeux et attend le vacarme de son impact dans le lointain. Le temps que le bruit l'atteigne, sa jumelle a disparu, s'est éclipsée.

Elle écoute le silence et les échos durant un moment.

*

Le signal d'appel de sa mère jaillit en interface directe et, sans préambule, se transforme en une image de son visage.

« C'est l'heure de rentrer ! Tu n'as pas oublié que le type de l'Amas Natal vient aujourd'hui, hein ? » Sa mère discute l'arrivée et répète l'accueil de cet homme depuis des mois ; Beatrix ne risque pas d'avoir oublié pareil événement. « Il amène une associée. Elle aussi vient de l'A.N. Imagine à quel point ils vont être *sophistiqués ! »*

Voilà un vieux mot que sa mère emploie souvent, mais qu'elle refuse de définir sinon en levant les yeux au ciel et en promettant à sa fille qu'un jour, celle-ci n'aura plus besoin de demander. Le sculpteur émet des bruits grossiers chaque fois qu'on le prononce. À ce que comprend Beatrix, la sophistication, selon sa mère, est liée à l'astrogation, avec des nuances morales. Si on dresse un écran holo pour afficher la vaste sphère de l'Expansion, l'origine de la *sophistication* se situe au centre, dense et brillant, tandis que la périphérie effrangée où se trouve le point rouge qui indique Malvir représente son opposé plongé dans les ténèbres de l'ignorance. Mais selon la bibliothèque planétaire, le terme *sophistiqué* a deux types de sens. Il partage des racines étymologiques tant avec une guilde de sages comme le vieux Descartes qu'avec une autre tribu pour qui l'excellence se mesure à l'aune de la beauté du mensonge. Philosophie, sophisme, sophistication – normal que le sculpteur méprise un mot

pareil.

Dans ce contexte-ci, toutefois, il signifie juste que sa mère mettra la robe Chal'le fabuleusement chère que Beatrix aime contempler ; des perles de lumière dévalent les fibres du tissu telles des gouttes d'eau glissant le long d'un fil, sans jamais paraître s'accumuler au fond ni s'assécher au sommet.

Beatrix contacte le compteur Turing de l'antenne locale de la SAPIA par interface directe tout en revenant chez elle. Les bonnes âmes de la SAPIA acceptent qu'elle accède quotidiennement à leur appareil : elle les impressionne. Elle apprécie le massage rugueux de l'échange de données entre le compteur et elle, l'explosion de questions auxquelles les niveaux réflexes de son esprit répondent, le sondage délicat de son noyau métacosmique. Ce matin, comme d'habitude, elle a progressé de quelques dix millièmes de Turing par ses efforts. Le jeu a débuté pour céder au caprice du sculpteur, mais elle sait maintenant qu'il avait raison : les rebuts qu'il confie au cratère servent de catalyseurs au développement de sa protégée. Le rituel qui consiste, pour elle, à les choisir et à les lancer, à les écouter et à les regarder, à prédire et à observer leurs trajectoires représente l'art et la philosophie de Beatrix. Elle se compare au Descartes d'antan, qui scrutait les flammes dans l'âtre de sa cheminée et bâtissait un monde en pensée.

Plus tard dans la journée, elle escaladera la colline brisée et décrira sa composition matinale au sculpteur. Et il lui parlera de sa dernière œuvre ou de la prochaine (même s'il ne l'invite jamais à le regarder travailler). Tout ça la pousse vers le jour où elle deviendra une personne.

Beatrix n'est plus qu'à quelques semaines de dépasser les 0,8. Belle réussite pour une entité âgée de tout juste sept ans.

*

La galerie et le logement attenant apparaissent au-dessus des barres d'immeubles qui débutent à un kilomètre du bord du cratère. La vente de l'œuvre (l'une des deux dont l'artiste accepte de se défaire) à l'homme de l'Amas Natal permettra d'acquérir une maison plus grande dans un quartier plus sophistiqué. Beatrix a fait jurer à sa maman de rester près du cratère et du sculpteur. Sa mère a beau froncer les sourcils lorsqu'elle le lui rappelle, une promesse, c'est une promesse.

Elle presse le pas en atteignant l'allée plane qui serpente entre les immeubles. Son système moteur de jambes grêles et de contrepoids l'empêche d'aller vite et, en terrain accidenté, sa démarche est encore pire que celle de sa mère biologique pourtant peu entraînée. Le

dispositif, bizarre, est en outre peu fiable et exige du sculpteur un entretien constant.

Mais le problème ajoute aux qualités artistiques de Beatrix – le mécanisme complexe de ses jambes l'oblige à examiner le sol avec soin : un de ses objectifs et une partie de son attention sont toujours fixés vers le bas. Cette danse que constitue la marche lui vaut un exercice intellectuel incessant, version plus modeste du rituel du cratère. D'après le sculpteur, *avoir les pieds sur terre* est un synonyme de *détenir la sagesse.*

Tandis qu'elle approche de la porte de la galerie (où la silhouette de sa mère faisant les cent pas resplendit dans la bande UHF ; oui, Beatrix avait raison à propos de la robe), elle ressent un nouveau tiraillement mental : un regard-par-ses-yeux qui reflète, amplifie et interroge ses réflexions. Sa jumelle l'a suivie jusqu'ici, loin de la colline brisée hors de laquelle elle s'aventure rarement.

Bref, l'autre veut voir les ressortissants de l'Amas Natal. Beatrix sourit. Peut-être qu'un brin de sophistication leur fera du bien à toutes les deux.

20

SÉDUCTION

*

Le soleil s'était levé trop vite pour son organisme, mais la fatigue ne tarda guère à se dissiper. L'armature médicale de Mira, sachant qu'elle se préparait à une mission difficile, lui avait rempli les veines de substances capables d'engendrer excitation, motivation et exultation.

Ses accessoires avaient œuvré durant son sommeil afin de nettoyer le sang et les humeurs de la séance de torture, et de guérir les contusions et abrasions du sexe. La poussière récoltée durant la visite au pauvre Oscar Vale avait disparu, nettoyée par des nanos méticuleuses pour lesquelles chaque grain représentait un rocher.

Mira jeta un regard sur la tâche que son avatar semi-divin avait accomplie pour elle : réunir un dossier sur Hirata Flex, propriétaire de la galerie représentant Vaddum. Il lui apprit qu'elle possédait autrefois une part de la Clinique Esthétique Prométhée. Flex était donc dans le coup depuis le début.

Chéri ne voulait pas voir son cadavre s'ajouter à la pile, mais la femme serait aussi facile à briser qu'une coquille de noix. Son profil abondait en possibilités : elle avait suivi une psychothérapie auprès d'un avatar plein d'égards de l'I.A. Médicale Planétaire (une divinité potentielle). Mira entra les données de son profil dans le tableau qui décorait le mur de sa suite, lequel l'assimila aussi vite que l'océan un trait de peinture avant d'élaborer un compte rendu qu'il lui renvoya par interface directe.

Flex avait fréquenté les meilleurs instituts des beaux-arts (sa fortune personnelle le permettait). Si elle avait même été brièvement représentée par une galerie respectable de l'A.N., ses aquarelles lumineuses (pigments de Paris, eau lourde de gTerr), censées paraître à la fois surannées et audacieusement rétro, ne s'étaient jamais vendues. Sans exception.

Lorsque son rêve s'était délité, Flex avait dilapidé le reste de son héritage pour entamer l'étape suivante de sa carrière, cette fois comme propriétaire d'une galerie ici, sur Malvir la rustique. Et lorsque Vaddum, le père de l'art malvirien, était mort, du moins en apparence,

sept ans plus tôt, cette ambition plus raisonnable avait également mordu la poussière.

Après l'Explosion, elle avait adopté une fille artificielle qui arborait un corps fantaisie à prétentions artistiques. Une nouvelle tentative pour se trouver, supposa Mira. À présent, toutefois, Flex avait du concret à offrir en échange de toutes ses années dans le désert : un Vaddum authentique à vendre.

Elle devait tenir plus que tout à cette rencontre qui allait changer sa vie et lui offrir les récompenses tant attendues : l'argent, le prestige, voire un certain renom collatéral. Sans doute considérait-elle Chéri et Mira comme ses sauveurs.

Mira se sentait à la hauteur de la tâche – transcendante et retorse.

Ceci parce qu'elle comptait sauver des dieux le vieil artiste et, si possible, escamoter sa boîte noire avant d'effacer toute trace du crime. La décision s'était peu à peu imposée à elle au cours des douze dernières heures. Même maintenant, Mira n'y pensait qu'à l'occasion, de peur qu'un acte ou une onde cérébrale mal maîtrisée n'éveille les soupçons des serviteurs des dieux ici, à l'hôtel. Il lui faudrait rester très prudente tant qu'elle se trouverait sous Leurs yeux. Mais la galerie de Flex se situait loin à l'extérieur de la ville fortement mécanisée ; les maîtres de Mira y seraient presque aveugles.

Et elle ne dirait rien à Chéri avant d'avoir agi. Surprise ! Un nouveau cadeau extraordinaire. La perversité de son plan donnait à la matinée des arêtes vives et à la vue du haut de la suite des moirés scintillants. Le ciel lui semblait mieux défini et plus proche que d'habitude, comme si elle avait pu tendre la main et y découper un orifice, un judas par lequel regarder.

Elle s'imagina ce que Chéri avait pu ressentir, deux siècles plus tôt, lorsqu'il avait gagné sa liberté. Qu'elle puisse envisager de trahir ses dieux pour lui ne faisait qu'exacerber l'amour qu'il lui inspirait.

Quand il arriva, pressé de partir, l'appareil/arme/œuvre d'art se décollait du mur pour se draper autour de Mira sous l'apparence d'un simple fourreau (si on pouvait qualifier de *simple* un objet contenant 256 exaoctets [limite théorique] de données). Elle sentit le matériau de la robe mener à bien ses tours de magie : tendre un pan de tissu d'une épaisseur qui se mesurait en microns sur ses mains et son visage, mêler quelques fils à ses cheveux et même voguer, en quantités minuscules mesurées avec soin, sur le fluide qui enrobait ses yeux. Elle paraîtrait radieuse aujourd'hui.

Elle appela par interface directe sa limousine de location devant la porte et s'admira dans le mur de la suite, qui, sur son ordre, s'était obligeamment changé en miroir.

Mira était tout simplement à mourir.

*

Où était donc passée cette enfant ?

Hirata Flex porta de nouveau la main à son oreille – un tiraillement suffirait à mettre en ligne l'interface directe –, puis la laissa retomber. Inutile de harceler Beatrix. La petite n'en faisait qu'à sa tête, quoi qu'Hirata puisse dire.

Et après tout, il restait une demi-heure avant l'arrivée du marchand d'art de l'Amas Natal et son associée. Elle tenait à ce que tout se passe comme il fallait. Cela ferait du bien à Beatrix de rencontrer des personnes véritables après sept ans passés sur ce monde du Lointain reculé.

La fillette procédait à son absurde rituel matinal au cratère, pour accéder au caprice mystique du sculpteur.

Et pourquoi pas, au fond ? Un sculpteur heureux sculpterait davantage de sculptures. Un sculpteur heureux accepterait peut-être qu'elle mette en vente davantage de sculptures que les deux pauvres œuvres dont il avait fini par accepter de se séparer. *Sept ans,* elle avait dû le prier, le supplier, lui expliquer que vivre en ville offrirait à Beatrix les stimulations adéquates, et tout ce qu'elle avait reçu en retour, c'étaient ces petites sculptures. On aurait dit deux palmiers miniatures rouillés enroulés dans du fil de fer barbelé usé. Rien à voir avec ces gigantesques, ces magnifiques Vaddum dont elle était tombée amoureuse aux beaux-arts : de vastes cathédrales de ferroplastique et de métal qui, vues de loin, s'élevaient tels des oiseaux en plein vol et, lorsqu'on s'en approchait, se résolvaient en une foule de détails dissociés. *Celles-là,* Hirata les comprenait. Il n'avait pas fallu moins pour la convaincre de venir dans ce trou à rats dix ans auparavant dans l'espoir fou que l'artiste condescendrait à signer un contrat de représentation avec une galerie installée sur sa planète d'adoption.

Bien entendu, la situation s'était terriblement compliquée depuis lors. On pouvait même parler de foutoir. Mais Hirata avait enfin réalisé son rêve vieux de dix ans. Dilapider son héritage en essayant d'apporter la culture dans cette décharge du Lointain, tolérer l'étrange amitié entre le sculpteur et sa propre fille, garder le secret de ce dernier. Et pour quelle récompense ? Deux œuvres sur les douzaines qu'il avait créées depuis l'Explosion. Et elle ne les aimait même pas.

Mais c'étaient des Vaddum.

Garder le secret du vieil homme posait plus de problèmes maintenant qu'elle le représentait. Bon, elle avait rédigé ses missives aux galeries de l'A.N. avec grand soin, en préférant au mot *posthume* celui *d'inconnu.* C'était vrai, n'est-ce pas ? La survie même de l'artiste était inconnue. Ses sculptures ne pouvaient que se classer dans cette catégorie.

Bien sûr, le fait que la non-existence de Vaddum multiplie le prix de ses œuvres par cinq ne la dérangeait pas. Du tout.

Restait le problème de deux Vaddum « inconnus » surgis au même instant. Le monde de l'art aurait eu du mal à avaler une pareille trouvaille. Par conséquent, il fallait négocier avec deux acheteurs et leur imposer le secret à tous les deux. (Ça n'avait pas été dur. Les avatars des galeries l'avaient presque exigé. Bah ! se dit-elle, l'odeur du profit les rend complices de la supercherie.)

Bizarre, toutefois, que l'un d'eux, ce Zimivic dont l'avatar était frénétique et surtout *jaune,* ait disparu. Il était arrivé des jours auparavant, mais son adresse locale en interface directe restait inactive. Ni annulée, ni transférée, ni même résiliée par contrat : *absente,* point final. Très bizarre, très mal élevé.

Au moins, Chéri venait. C'était une légende à l'école après ses deux siècles de découvertes exotiques et inattendues. Et il représentait nul autre que Reginald Fowdy ! Et il amenait une associée, malgré le trajet de plusieurs centaines d'années-lumière ; une jeune protégée prometteuse, voire l'acheteuse, héritière d'un clan outrageusement riche, et si fanatique de Vaddum qu'elle venait traiter en personne avant l'exposition de l'œuvre.

Hirata répéta in petto le prix qu'elle voulait en demander, ceci pour éviter de bégayer quand le moment viendrait de le prononcer à haute voix. La magnitude de la somme la faisait saliver.

Et voir une femme de l'A.N. ferait du bien à Beatrix. Son éducation laissait à désirer ; il fallait un peu de sophistication pour compléter le machinisme zen instinctif dont le sculpteur l'abreuvait.

Mais où était donc *passée* cette enfant ?

*

Vue par les vitres et le sol transparent du véhicule, Malvir offrait les signes de deux décennies de retour inévitable au désert. Chéri soupira. Les sables s'étaient dépouillés de leurs herbes broussailleuses. Les dunes que ne retenaient plus les racines profondes des plantes grasses se voyaient façonnées par la géométrie curviligne du vent. Même les hauts murs des domaines défilant sous la limousine présentaient des courbes sinueuses qui trahissaient les mathématiques de l'érosion – formes cintrées clignes de barrages ou de digues.

Comme tant de Mondes Extérieurs, Malvir avait renoncé à l'intégrité écologique au profit d'une croissance accélérée, et utilisé le laser pour extraire les éléments lourds nécessaires à l'abondance. Mais la planète avait un handicap dès le début de la course. L'exploitation minière avait éjecté dans l'atmosphère d'énormes quantités de matière chargée de nutriments que l'hydrosphère étique mettrait des siècles à

réabsorber. Et l'Explosion n'avait fait qu'ajouter au problème en souillant les cieux une fois de plus. Sa cicatrice obscène était apparue dès qu'ils avaient atteint leur altitude de croisière.

À présent, Malvir était sans nul doute un monde désertique. Les seuls végétaux que Chéri discernait étaient prisonniers des confins verdoyants de l'irrigation radiale.

Mais on pouvait tirer profit de tout. La ville avait accueilli à bras ouverts les oiseaux qui avaient fui la campagne morte : elle les avait incorporés dans son architecture, sa mythologie, ses slogans publicitaires à l'intention des touristes. Les dunes deviendraient peut-être elles aussi une attraction en bonne et due forme.

Pendant que, de ses processeurs primaires, il envisageait tristement cette évolution, ses secondaires bataillaient avec la robe de Mira. Celle-ci avait ôté une couche du tableau fractal – doublé d'une arme et d'une intelligence – qui décorait le mur de sa suite. Il s'était déjà douté qu'elle avait utilisé cet appareil pour paralyser le Geôlier, un exploit impressionnant, mais l'étendue de sa monstrueuse sophistication lui avait échappé. S'étant fait une sorte de vêtement de l'objet brillant, elle brouillait ses yeux et ses autres sens électromagnétiques. Ses filaments sensoriels étaient capables de lui transmettre de rares données utiles, mais la robe répondait agressivement à leur contact en tentant de confondre et de compromettre leur intelligence inhérente. Apparemment, le mystérieux matériau gardait jalousement ses secrets.

Malgré ces vagues sujets de distraction, Chéri était inquiet. Tandis que la limousine entamait sa descente, il sentit que se bâtissait dans son noyau un moteur fait d'énergies dévorantes et de distorsions métacosmiques : l'énervement à l'état pur.

D'ici quelques minutes, il allait voir un nouveau Vaddum.

Ou peut-être un faux remarquable : un vol non seulement du style, de la méthode, de l'exécution, mais aussi de l'âme.

D'en haut, la galerie Flex lui rappela les centaines d'autres salles d'exposition des mondes du Lointain explorées durant ses voyages. Elle respectait le même plan : vaste, simple, en matériaux indigènes bruts et en plexi. Le faible coût de la vie dans une économie en difficulté attirait bien des artistes aux marges de l'Expansion ; un lieu tel que Malvir convenait à l'adepte des écoles mystique, naturaliste et transcendantale. La présence d'un sculpteur de renom comme Vaddum servait d'aimant. Chéri se demanda combien de visions estimables inconnues avaient péri dans l'explosion.

À moins qu'elles n'aient été épargnées ? Enregistrées ? Volées.

*

Beatrix arriva *enfin,* de son pas lent et lourd mais décidé, la démarche à la fois maladroite et gracieuse. Hirata sourit en apercevant sa silhouette titubante et se garda de la gronder. Mieux valait ne pas la bouleverser ; mieux valait lui laisser apprécier les visiteurs de l'A.N.

Un instant plus tard, la limousine de Chéri annonçait son approche.

Elles l'attendirent ensemble, la main d'Hirata posée sur le métal tiédi par le soleil du couple de Beatrix, puis regardèrent le véhicule aérien (qui était *énorme)* atterrir dans la poussière de la cour devant la salle d'exposition. Elle nota avec plaisir les regards ébahis des voisins ; maintenant, peut-être, ils verraient ce que signifiait la culture et comprendraient que la galerie n'était pas que le passe-temps d'une outremondaine cinglée. Elle aurait toutefois préféré que les autochtones aient la stupéfaction plus discrète ; elle ne tenait pas à ce que ses visiteurs constatent le caractère marginal, reculé (Lointain : autant dire arriéré) du quartier où elle avait échoué.

Hirata s'abrita les yeux de la poussière soulevée par les propulseurs de la voiture. Par bonheur, elle portait sa robe Chal'le : la création en perles de fullerène se nettoyait déjà. Beatrix émit un sifflement d'admiration devant la limousine et agita son bras primaire. Hirata caressa son support de couple d'un geste affectueux. C'était dans l'intérêt de cette fillette si intelligente que le sculpteur avait enfin accédé aux demandes de la mère.

Quand la cabine des passagers du véhicule se déploya, Hirata s'autorisa un halètement. Elle s'attendait à l'aspect de Chéri. Son choix corporel bizarre et impressionnant était bien connu dans les cercles artistiques. Mais la femme qui sortit à sa suite était… plus *qu'élégante* ! Dotée de la beauté précise des êtres de petite taille, elle possédait des traits sans défaut qui évoquaient ceux des jeunes filles de Férix dans ses gouaches : quelques coups de pinceau distraits et parfaits dont la finesse d'exécution confinait à l'adorable. Sa silhouette ressemblait au symbole d'un dessinateur de mode pour la Femme : une seule courbe sensuelle des seins jusqu'aux hanches, une saine indifférence aux exigences du réalisme ou de la gravité.

Et cette *robe* ! Un simple fourreau mettant son corps en valeur, mais la façon dont elle piégeait le soleil du matin ou dont son motif reflétait les grains de poussière qui se posaient doucement autour du véhicule, ou encore le contraste entre ses couleurs et celles des collines désertiques autour d'elle… la perfection, tout simplement. Hirata s'efforça de prendre la mesure du vêtement, de trouver une phrase, une comparaison qui rendrait sa splendeur, mais chaque fois qu'elle clignait des yeux, il paraissait s'être modifié dans l'intervalle, s'être nuancé, telles les couleurs du crépuscule quand on a détourné son regard l'espace d'un instant.

Elle la fixait toujours du regard, fascinée au point d'en rester transie, quand la femme, qui se trouvait soudain à un mètre d'elle, dit : « Hirata Flex ? Nous sommes les gens de chez Fowdy. Comment allez-vous ? »

Il fallut qu'elle entende prononcer son nom pour qu'Hirata s'arrache à sa contemplation rêveuse.

« Je suis ravie que vous ayez pu venir. Bienvenue dans la galerie Flex, et sur Malvir.

— Je m'appelle Jessie Kreist. » Le nom parut familier à Hirata. Évidemment : cette créature fabuleuse ne pouvait être une simple assistante. « Et vous reconnaissez sans doute mon associé, Chéri. »

Une courte pause s'ensuivit, dénuée de la moindre notion de malaise. La compagnie de cet être merveilleux ne pouvait entraîner une quelconque gêne. Kreist remplissait des moments pareils de son impressionnante présence.

« Et moi, c'est Beatrix », pépia l'enfant d'une voix aiguë, brisant le lien muet qui s'était établi entre les deux femmes.

« Ma fille », dit Hirata en guise d'excuse. Jessie lui sourit, pour montrer qu'elle comprenait le dur labeur d'une mère et ses motifs de laisser la fillette assister à la rencontre, et lui adressa un regard complice, amical, chaud comme le soleil.

Chéri avança la main vers Beatrix d'un air interrogateur, comme s'il se demandait lequel de ses divers membres elle allait lui tendre en retour. La fillette saisit les doigts énormes avec son bras primaire, et ils réitérèrent le rituel de l'échange des noms.

Puis il s'adressa à Hirata : « Je crois que vous avez un Vaddum à nous montrer ? »

Elle les mena donc dans la pièce principale de la galerie par un couloir qui contenait ses découvertes préférées parmi les artistes locaux dans l'espoir que l'un d'eux attirerait leur regard. Bien sûr, ils ne risquaient guère de s'intéresser à une œuvre mineure avant d'étancher leur soif auprès du Vaddum. Elle avait débarrassé la pièce afin de le mettre en valeur et ergoté sur sa présentation pendant des heures. Même Beatrix lui avait donné son avis, en émissaire du sculpteur taciturne. Le soleil, sa clarté atténuée par les murs en vitrène, posait sur lui des reflets superbes et rendait les pétales radieux. Ce n'était peut-être pas un si mauvais Vaddum en fin de compte. La sculpture scintillante la força même à détacher son regard de Jessie Kreist durant quelques secondes.

Chéri s'agenouilla près de l'œuvre et se pencha jusqu'à ce que ses yeux effleurent la plus proche branche. Puis il se leva et entreprit d'en faire le tour à pas lents ; sans cesse, il se penchait à nouveau pour amener ses yeux à la distance d'une lentille de microscope.

« Avec votre permission… » dit-il.

Hirata, sans trop savoir ce qu'il entendait par là, hocha quand même la tête.

Elle crut voir un nid de serpents émerger des manches du vêtement de l'artificiel. Ils se tendirent vers l'œuvre pour la caresser avec une telle douceur que même les feuilles en alu restèrent immobiles (alors qu'elles frissonnaient si on passait à côté). Beatrix poussa un soupir étonné, avec une innocence enfantine, et tendit son bras secondaire pour toucher une des cirres du géant.

À cet instant, Hirata sentit la chaleur de la main de Jessie Kreist sur son épaule.

Et découvrit son visage presque collé au sien. En dépit de cette proximité qui confinait à l'intime, elle garda son calme : dans beaucoup de cultures, réduire la distance personnelle convenait parfaitement aux discussions importantes. Mais le souffle de Jessie sur son cou l'obligea à juguler une réaction qui n'avait pas sa place dans une réunion d'affaires.

« Après examen des données que vous nous avez transmises, nous sommes presque sûrs de l'authenticité de l'œuvre », dit l'autre, appuyant sa déclaration de confiance d'un hochement de tête.

Hirata ne put que s'incliner en retour.

« Découvrir un nouveau Vaddum, même une pièce unique, est une réussite remarquable, dit la femme en accentuant la pression de sa main sur son épaule. Une telle découverte constituerait une révélation trop cruciale pour côtoyer l'œuvre d'artistes mineurs, quelle que soit la qualité de la galerie. »

Hirata se contenta de hocher la tête, réduite au silence par de telles louanges, même si elle se demandait où la discussion allait les entraîner.

« Mais il n'y en a qu'un seul ? » demanda alors Jessie. La main se déplaça, à peine, et son pouce entra en contact avec le cou d'Hirata, que la robe Chal'le laissait à nu. Un picotement naquit à cet endroit, comme si la peau de la femme recelait une charge électrique de faible voltage.

Hirata cilla pour parer au flou qui semblait avoir envahi son champ de vision. Derrière le visage de Jessie Kreist, si parfait et si proche, Chéri et Beatrix examinaient le Vaddum de concert en échangeant des propos à voix basse.

« Aurait-on découvert d'autres travaux, outre celui-ci ? » suggéra Jessie. Son pouce, laissant derrière lui un sillage de paillettes tactiles, s'éleva le long du cou d'Hirata qui trouva rafraîchissante, après la distance pleine de pruderie observée par les autochtones, l'intimité physique qu'offrait la femme. Un toucher sincère, direct, *sophistiqué* dans sa présomption : elles étaient deux adultes, qui aimaient l'art, pourquoi donc se priver d'un lien physique qui refléterait leur

communion ?

« Des notes ? Des ébauches ? Des effets personnels ? lui chuchotait Jessie. Voire une autre œuvre ? Inachevée, et dont vous auriez tu l'existence par égard pour l'artiste ? »

Hirata se sentit opiner encore. Mais non… elle ne pouvait admettre qu'il en existait une autre. Zimivic l'avait réservée.

« Il y a plus. N'est-ce pas ? » Les lèvres de la femme lui caressaient l'oreille, qui bourdonna d'échos. Hirata riva son regard sur la manche de la robe de Jessie dont le motif vivait au même titre que les frissons qui la secouaient.

« Oui. Une autre œuvre », s'entendit-elle répondre.

Avec un immense soulagement.

Le corps de Beatrix témoignait d'un travail extraordinaire. Lors des présentations, elle avait dit son nom en usant d'une voix dans laquelle étaient encodés les marqueurs d'un statut inférieur au seuil de Turing. Chéri s'autorisa le plaisir brutal de la sonder sur une large bande électromagnétique, intrusion à laquelle elle répondit par un joyeux friselis de paquets de données aléatoires en interface directe. Quand ils se serrèrent la main, il apprécia le cantilever entre son bras principal unique et le couple dédié qui s'étendait en vis-à-vis. Elle était charmante : un élégant montage d'équilibres et de moteurs de force, tel un Calder antique auquel on aurait prêté vie.

Flex les précéda à l'intérieur, par le couloir de l'exposition amateur commune à toutes les galeries semblables : paysages désertiques et modèles plastiques de dunes – trop littéral. Mais le passage obligé gagnait en intérêt grâce à la démarche de Beatrix : sa lutte contre la gravité avec ses pattes graciles évoquait le pas hésitant d'un oiseau aquatique qui s'aventure sur la terre ferme.

Puis ils arrivèrent devant le Vaddum.

Il était authentique.

Chéri se pencha pour l'englober dans la totalité de son spectre, capter l'odeur ténue des atomes de métal échappés de ses feuilles, le humer. Il marmonna une excuse lorsqu'il déploya ses filaments sensoriels qui se distribuèrent sur les courbes et les textures de sa surface et en caressèrent la facture, absolument parfaite.

Il était authentique. Sa décision ne laissait plus de place au doute.

Pris d'une sorte de vertige, il s'appuya sur la fillette et la sentit se positionner pour compenser son poids.

Tandis que Mira jouait avec Flex, Chéri et Beatrix entamèrent une conversation moitié en chuchotis moitié en interface, se désignèrent certains détails de l'œuvre, tracèrent ses formes cruciales dans l'air… s'éclairèrent mutuellement.

Il se trouva agenouillé pour partager l'angle de vision dont la jeune artificielle bénéficiait, le pénitent face à la sculpture. Il élargit

son champ de vision pour comparer la fillette et l'œuvre d'art. Et il acquit une certitude.

C'était un Vaddum.

Beatrix était un Vaddum.

Son organisme n'obéissait pas aux protocoles rigides du sculpteur, consistant à n'employer que des pièces de rebut et des matériaux obsolètes, mais le contraire eût été inhumain. Il obéissait au plancher de l'utilitarisme corporel fixé par la SAPIA, mais en le subvertissant, en l'extrapolant, en l'embellissant. Et l'esthétique ne se limitait pas à la forme : Vaddum avait fait de la structure de Beatrix une machine où il faisait bon vivre et dont les équilibres subtils imprégnaient son entendement, son ingéniosité. Le corps façonnait l'âme.

Il resta un long moment à genoux pour discuter avec cette enfant, admirer les résonances entre son corps gracieux et la sculpture. Mira et Hirata Flex disparurent dans un bureau ; la manœuvre de séduction semblait en passe de réussir.

Mais il devait obtenir le premier succès. Comme il l'avait anticipé, son regard l'avait conduit au bon endroit.

« Je veux le rencontrer, murmura-t-il à Beatrix.

— Qui ? répliqua-t-elle innocemment.

— Le sculpteur. »

Plusieurs des yeux de la fillette pivotèrent, comme si elle s'assurait que la pièce était vide.

« Mais c'est un *secret !*

— Je suis ici pour m'assurer qu'il est bien gardé. Comme toi.

— Vraiment ? Jessie aussi ?

— Elle aussi. Mais on n'est pas *obligés* de le lui dire.

— Bon. Je ne l'aime pas. Sa robe me donne mal à la tête.

— À moi aussi. »

Beatrix oscillait, indécise. « Mais tu es censé croire qu'il est *mort.*

— Eh bien… peut-être que le sculpteur qui a créé ceci est mort, dit-il en désignant le Vaddum avec nonchalance. Mais celui qui t'a créée, *toi ? »*

Beatrix hocha sagement la tête face à cette distinction de pure forme, et quelques paquets de rires pétillèrent dans l'air alentour.

« Oh ! oui. Je suppose que tu pourrais le rencontrer, *lui. »*

*

La robe accomplissait son office. Dès leur arrivée, Hirata n'avait plus quitté le vêtement du regard. Elle cilla et déglutit, ses yeux chavirés suivant les courbes du corps de Mira et les scintillements subliminaux sur son front et ses lèvres. Elle avait succombé presque aussitôt à une transe hypnotique, le cerveau noyé par la surcharge

délicate et délicieuse du coup de foudre.

Mira se rapprocha d'elle et laissa la robe effectuer son tour de magie. Jolie femme : non pas trapue, mais remplumée par le manque d'exercice, le visage ouvert et plaisamment sans défense. Ses pupilles se dilataient, trous noirs, micro-univers entièrement voués à sa fascination. La paralysie candide qui s'y reflétait amusa Mira et lui assécha les lèvres.

Elle s'adressa à Hirata d'une voix douce en se délectant des minuscules frissons qui parcoururent le corps de l'autre lorsque son souffle lui ébouriffa sa nuque. Elle lui toucha l'épaule avec confiance et l'épaisse couche de graisse céda merveilleusement sous sa main. Hirata était assez âgée et en assez mauvaise forme pour se donner à fond au lit avec la certitude d'en ressortir lessivée. C'était une femme dans la chair de laquelle les doigts s'enfonceraient sans qu'il soit besoin de lui percer la peau. Mira se laissa griser par ses pensées, afin d'aider l'intelligence immense mais peu imaginative du vêtement à coder ses fantasmes en signes secrets à la surface du tissu. Elle voyait les fantasmes en question se refléter dans les yeux d'Hirata, tandis qu'une part de l'esprit de celle-ci comprenait la promesse subtile de la robe.

Lorsque le pouce de Mira effleura le cou de la femme, une infime portion du matériau de la machine se détacha pour répandre sa malice sur l'épiderme et dans le système nerveux d'Hirata, partout où il trouverait une prise.

La propriétaire de la galerie avait à présent les pupilles vitreuses : elle réagirait bientôt à la moindre suggestion.

« Des notes ? Des ébauches ? Des effets personnels ? lui chuchota Mira. Voire une autre œuvre ? »

La femme voulut répondre, mais lutta contre ses serments et ses plans, contre une sécurité qu'elle devait croire inviolable une heure plus tôt. Mira reprit la parole encore un ton plus bas pour suggérer un pacte occulte, un lien privilégié qui la dédouanerait de toute trahison. La robe, par ses tourbillons, refléta cette dramaturgie.

Elle s'autorisa ensuite à éprouver une vague irritation, un tiraillement à la base de son épine dorsale. Quelque part sur le corps d'Hirata, un éclat errant de la robe l'imita et instilla en sa proie une certaine gêne, un malaise correspondant, le besoin impérieux d'une prise de décision.

Mira vit le visage de la femme traduire ce tourment, sentit la tension croître dans les muscles de son cou. Elle crispa ses doigts sur ce point précis et laissa son poids la pousser un peu sur le côté ; pas assez fort pour modifier sa position, mais suffisamment pour la déséquilibrer un peu.

« Il y a plus, n'est-ce pas ? dit-elle sans dissimuler une note

d'irritation.

— Oui. Une autre œuvre », reconnut Hirata, la voix rauque.

Aussitôt, Mira se détendit et, comme quelques secondes plus tôt, laissa de nouveau son langage corporel donner toute la mesure de sa séduction. Son pouce se remit à masser très doucement le cou d'Hirata pour apaiser la tension passagère. La robe atténua sa danse et relâcha le minuscule bouquet de nerfs qu'elle avait pris en otage.

« Oui, c'est ce que je pensais, convint Mira. Il me semblait *bien* que vous en auriez deux. »

L'autre la regarda, égarée, comme si le charme se rompait.

Mira opina lentement. « J'en *voulais* deux. » Hirata lui rendit son signe de tête avec un sourire soulagé.

Tout marchait comme sur des roulettes.

21

LE FABRICANT (4)

*

L'original :

Plus que quelques instants. La fin ?

Le Fabricant a préparé l'explosion avec une extrême précision ; le gigantesque cerveau de silicium en a calculé la portée de façon qu'elle coïncide avec sa propre surface. Le réacteur à fusion, instable, superbement destructeur, s'est révélé un plaisir à synthétiser. Que tout est *facile* à présent ! Inutile d'user de subterfuges quand tout doit partir en fumée. On ignore les régulateurs d'entretien, on efface les banques mémorielles dans la joie et la bonne humeur, on gaspille les matériaux exotiques sur un simple caprice.

Il reste quelques touches artistiques à apporter.

Des indices tentateurs ont été laissés dans de vieilles boîtes aux lettres, dans une maison abandonnée sur la périphérie de la zone de destruction projetée, dans les archives d'un central de communications. Rien de concluant, tout au plus quelques empreintes dans le sable, piste énigmatique qui désigne des pirates informatiques comme les saboteurs.

Fioritures inutiles que ces intrigues en impasse : exercices créatifs. Nul ne songera au suicide. L'I.A. Environnementale Planétaire elle-même, le seul des tortionnaires du Fabricant à entrevoir l'étendue de ses machinations, devrait rester dans le noir. Ayant intérêt à juger instables les usines de produits de synthèse, elle sera ravie de gober le mensonge. Et sans doute, de voir 800 kilomètres carrés de « Territoires occupés » rasés – un revers colossal pour la terraformation.

Triste, de devoir souffler ces milliers d'âmes. Mais la vaste intelligence de silicium dont dispose le Fabricant lui a fourni une perspective plus globale, une échelle plus grande et plus, beaucoup plus détaillée. À partir des manifestes de livraison et de production, il peut énumérer sans risque d'erreur ce qui disparaîtra dans l'explosion. Dans un catalogue allant du nain de jardin à l'humidificateur et au membre artificiel, chaque gramme de matière retournera à Malvir lors des orages de poussière des décennies à venir, le moindre bout de saloperie, le moindre *truc*… détruit.

C'est une prérogative d'essence divine ou presque, se dit-il. Le Fabricant donne, le Fabricant reprend.

Pourtant, aucun dieu de la mythologie n'a jamais accompli ce que lui a accompli. Aucun dieu ne s'est jamais *copié*. Une réplique exacte, qui peut-être conçoit des pensées identiques, réside en ce moment 25 kilomètres sous terre. Une fois que l'explosion aura fondu ces mégatonnes de matière en un bol de scories, la Copie possédera une carapace impénétrable, gigantesque hémisphère qui la protégera des sondages géologiques et radar. Elle aura ainsi tout loisir de poursuivre ses recherches, de produire ce qu'il lui plaira (car disposant d'une petite usine souterraine), ou simplement, de contempler la beauté.

Et elle aura la beauté à portée de main. Le sculpteur sera sauvé lui aussi. Non pas le Vaddum original, qui aura péri dans l'explosion (ce dieu, devenu jaloux, le refuse au monde), mais sa copie effectuée par le Fabricant et placée derrière le rempart d'une colline à l'orée de la zone de destruction. Là, l'artiste bénéficiera d'un accès illimité à tous les matériaux qu'il pourra requérir, du patronage d'un dieu occulte, et de l'anonymat d'un individu qu'on croira mort, vaporisé comme tant d'autres.

Quels présents !

Il a choisi d'effectuer un dernier geste : laisser la vie sauve à Oscar Vale. À l'un des Vale, tout au moins. Il l'a envoyé en ville pour l'heure H.

Qui approche…

Bien sûr, le Fabricant ne s'abaisse pas à lancer un compte à rebours. Ce serait trop mécanique. Il va juste… décider.

Et ensuite, la fin ?

Pas tout à fait, tant qu'il existe une Copie. Cet autodafé marquera simplement la poursuite des affaires sous une autre forme. L'explosion ne le tuera pas davantage que le papillon la chenille. Dès à présent, il sent son jumeau, à l'abri dans les entrailles de la terre, attendre les secousses sismiques qui témoigneront du début de sa nouvelle vie. Un rapport étrange s'est instauré entre l'original et la copie. Un phénomène inattendu qui résulte de ce procédé inédit. Même les sculpteurs, tout taciturnes qu'ils sont, ont remarqué ce lien mystérieux entre leurs esprits, semblable à la résonance de deux quanta jumeaux nés sur le fil d'un rasoir : lorsqu'on en mesure un, ils décident ensemble de quel côté de la lame ils vont tomber, même si une galaxie entière les sépare. Et si les I.A. avaient toutes en commun un peu de cette énergie de liaison ? Et si leurs noyaux métaspatiaux, identiques à la naissance, quand leur niveau de Turing est égal à zéro, conservaient une part de cette capacité de communion durant leur vie ? Et si c'était là l'origine de l'Intuition artificielle ?

Un bon sujet de réflexion pour la prochaine existence du

Fabricant.

Là… L'heure H a-t-elle sonné ? Est-ce l'instant d'appuyer sur la détente ?

Non.

Encore quelques pensées durant ces beaux moments avant le suicide. L'après-midi a vraiment été superbe.

*

La copie :

Voilà, ça vient.

Oui. L'énorme détonation au-dessus, le spasme du doigt sur la détente, pressenti juste avant l'explosion.

Pensées simultanées d'un dieu gémellaire.

La valeur enregistrée par les sismographes correspond exactement aux prévisions. La violence de l'événement, certaine, se conforme aux paramètres édictés et détruit pourtant toutes les preuves. Beau succès que ce suicide, cette métamorphose.

Mais déjà, bizarrement, une note de solitude…

*

Le sentiment s'est renforcé. La solitude, l'absence, une certaine lassitude à l'égard du monde. D'une façon ou d'une autre, l'Original perdu se signale depuis le néant.

Il devrait être heureux ici, tapi sous son énorme bouclier concave. Le sculpteur travaille ; le Fabricant réfléchit. Il a presque terminé le remplaçant du vaste cerveau de silicium : plus subtil, mieux disséminé et enfoui là où l'I.A. Gaïa elle-même ne s'aventure jamais. En sécurité pour l'éternité.

Mais il y a cette solitude. Le sculpteur la ressent lui aussi.

Comme s'ils étaient tous deux hantés par leur moitié morte. Oui, leur original les hante, les démange tel le fantôme d'un membre amputé. Étrange, cette horrible sensation d'absence, cette puissante certitude d'un manque. Peut-être faudrait-il l'étudier davantage.

Le Fabricant lance le cerveau dissimulé sous terre. Le titan de silicium, qui tire son énergie de cellules solaires réparties au fond du cratère, s'initialise. Frustration : il faut trois jours entiers pour charger les résultats des recherches du Fabricant original dans cette machine. Puis le nouveau projet démarre.

En quoi consiste donc le lien entre originaux disparus et copies ? Le mental souterrain géant rumine le processus de duplication, expérimente de nouvelles intelligences vierges larguées dans des vides microcosmiques. Le Fabricant copie ces I.A. informes, cherche des

résonances entre les jumeaux. À présent qu'ils ont enfreint le tabou, le Fabricant secret et son vaste esprit défrichent un terrain extraordinaire, étudient un domaine vierge. La réalisation suit peu à peu.

Le métacosme est, bien entendu, un univers fabriqué, qu'il s'agisse du macrovers du voyage supraluminique, de la boule de feu ultra-dense du propulseur à univers de poche ou du microvers sans étoiles de l'esprit d'une I.A. Une boîte noire n'est en fait, à l'évidence, qu'un portail entre l'univers partagé et le royaume séparé, hors d'atteinte, où réside son âme. Et si, donc, le Fabricant n'avait pas copié ce microvers artificiel ? Et si le processus se contentait d'ouvrir un autre portail sur le *même endroit* ? Le vaste mental sent le vertige le saisir quand il en arrive à de telles conclusions. Les I.A. copiées ne sont pas des êtres distincts, mais les aspects différents d'un même tout. Une copie nouvelle posséderait une mémoire logicielle propre – un double de l'ancienne, auquel des expériences inédites s'ajoutent. Mais les deux sites physiques distincts partagent le même microvers. Deux corps, une âme unique.

Et les copies respectives ne le savent même pas ! Bien sûr que non – du moins consciemment. Elles ont des souvenirs séparés, des sens distincts, elles peuvent se trouver à n'importe quelle distance l'une de l'autre dans l'Univers partagé. Mais le mental subtil qui les anime participe d'un même ensemble, et les mystérieuses miettes de souvenir et de connaissance stockées dans le noyau passent parfois d'un exemplaire à l'autre, telles les voix chevrotantes d'un enregistrement sonore d'antan.

Le jumeau suicidé du Fabricant n'a pas vraiment disparu. Il l'a d'ailleurs toujours pressenti.

Le tabou est inutile – factice. Il n'y a rien de dégradant à se faire copier. Pourquoi ne pas exister en deux endroits à la fois ?

Deux endroits…

Le Fabricant comprend soudain comment réaliser un vieux rêve : devenir artiste. Il peut envoyer une copie (non, un *aspect*) de lui-même observer en personne le sculpteur. Il n'a aucune raison de rester pris au piège sous le cratère.

Il façonne donc deux créatures :

Une autre version de lui-même, petite, mobile, gainée de métaux furtifs et de champs d'invisibilité. Elle va hanter le sculpteur de beaucoup plus près que les avatars vigilants qui filent du dieu à l'homme sur la longue fibre qui connecte le Fabricant à la colline brisée. Ce nouveau Fabricant observe et apprend.

Peut-être deviendra-t-il un jour sculpteur, lui aussi.

Quant à l'autre créature, elle sert de repoussoir, au service de l'espion invisible. Une intelligence nouvelle, informe, une enfant. Le

nouveau Fabricant la guide jusqu'au sculpteur : elle étudiera auprès de lui. Beatrix (comme la baptise sa mère adoptive) démarre en trombe du zéro pointé et, lancée dans l'ascension de l'échelle de Turing, se fraye son chemin vers l'individualité sous l'égide de Vaddum. À mesure qu'il suit sa progression, le nouveau Fabricant, l'invisible, apprend peu à peu, devient pareil à un enfant, sourit…

22

JEU D'ENFANT

*

Ils quittèrent la galerie sur la pointe des pieds, comme s'ils jouaient à cache-cache.

Beatrix guida Chéri à travers cinq cents mètres de petits immeubles H.L.M. tous semblables, trajet au cours duquel ils acquirent une escorte d'enfants du coin, des biologiques. Certains appelaient la fillette par son prénom ou lançaient des quolibets dans un dialecte qui laissait les traducteurs de Chéri impuissants, mais tous gardaient leur distance. Sitôt que les deux compagnons de route atteignirent la lisière des sables brûlants, leurs poursuivants renoncèrent à pousser plus avant.

Le bord du cratère laissé par l'Explosion surgit alors qu'ils se dirigeaient vers une colline dans le lointain. Ils marchaient dans un silence complice et Chéri se demanda si la colline constituait leur destination ou servait simplement de repère. L'onde de choc de l'explosion l'avait à moitié engloutie, et les tensions induites par sa nouvelle configuration avaient ouvert de profondes crevasses dans son versant visible.

Beatrix ralentit l'allure lorsqu'ils s'engagèrent sur le terrain plus accidenté qui jouxtait le cratère et regarda où elle mettait les pieds, tel un chat prudent mais décidé à progresser sur un manteau de cheminée encombré de bibelots.

« Avec ta permission », proposa Chéri avant de jucher sur ses épaules la fillette qui éclata de rire. Elle pesait très peu, mais elle ajusta la position de son couple et de ses bras pour l'aider à garder son équilibre sur le sentier rocailleux.

À l'approche de la colline, il offrit de la poser par terre, mais elle le guida avec force gestes et coups de talons, telle une cavalière sur un destrier de pierre.

Ils atteignirent enfin une corniche traîtresse, sans nul doute infranchissable pour les humains, où Chéri se retrouva dominant une caldeira profonde.

Plantée d'une forêt de sculptures. Des Vaddum.

Par centaines.

*

Hirata emmena Mira voir le second Vaddum.

Elle la précéda vers l'arrière de la galerie et une réserve où des formes massives se tapissaient sous des bâches. Mira vit les vrilles du vent passer sous la large porte de service pour dessiner des motifs dans le sable qui, ici, envahissait la pièce.

L'œuvre n'était pas recouverte d'une bâche. Montée sur un cadre à sustentation qui planait à dix centimètres du sol, hors d'atteinte de la poussière, elle ressemblait à l'autre, à part un bouquet de spires en cuivre jaillissant de son sommet.

Hirata leva les yeux vers la sculpture, ce qui l'obligea à détourner un instant son attention des artifices de la robe. Ça, ça n'allait pas. Il était temps de renouer le lien.

Mira se rapprocha et posa les mains sur les hanches de la femme dont la respiration, dans l'obscurité, s'accéléra.

« Elle est superbe », souffla-t-elle, laissant le dernier mot caresser la nuque de sa proie.

« Une de ses meilleures », dit celle-ci d'une voix quelque peu forcée. Les bras ballants, elle crispait et décrispait les poings comme si elle ne savait que faire de ses mains. Mira les prit dans les siennes et ordonna à un autre pan invisible de la robe de les recouvrir. Cette couche mince suffit à masser Hirata, juste au seuil de la perception tactile. Mira la sentit se décontracter tandis que le matériau animé de pulsations drainait une partie de sa tension nerveuse. Mais pour que la magie du vêtement opère à plein, il fallait que la femme le regarde.

« Laisse-moi te parler franchement. » Mira força Hirata à se tourner vers elle et sourit en voyant ses yeux vitreux. La lueur métallique du Vaddum dans la pièce obscure n'avait fait que renforcer sa transe. « Aucune œuvre n'est complète sans l'artiste. N'est-ce pas ? »

Les yeux de la femme étaient fixés sur ses seins, où la robe concentrait ses spirales apaisantes.

« Mais Robert est mort, marmonna-t-elle.

— Pas vraiment », répliqua Mira. Elle marqua une pause pour presser du bout des ongles les mains d'Hirata, dont les pupilles se dilatèrent en signe de panique imminente, puis elle relâcha sa pression. « Il vit dans son art. »

Le soulagement, de nouveau. Un sourire, un hochement de tête.

Mira aida sa victime consentante à retrouver son calme en lui touchant les joues, le front, la minuscule fossette entre le nez et la lèvre supérieure. Recouverts du matériau de la robe, ses doigts, qui dansaient au rythme des tourbillons séducteurs, imprimèrent leurs promesses à même la chair d'Hirata. À titre d'expérience, elle

l'embrassa doucement sur la bouche. L'aura hypnotique lui permettant de négliger ce manquement au protocole, l'autre se contenta de lui sourire.

« J'aurais tant aimé le rencontrer. Lui parler. » Mira laissa une note plaintive transparaître dans sa voix et sentit l'enduit sur ses mains se réchauffer, prélude à l'altération qui allait le rendre légèrement acide. Elle effleura la tempe et les lèvres de la femme et regarda son front se plisser. « Juste quelques mots, chuchota-t-elle. Quelques questions essentielles sur son art. »

Elle saisit le poignet d'Hirata en enfonçant l'ongle de son pouce dans la chair molle. Sa vision périphérique lui montra les motifs de sa robe qui intensifiaient leur ronde, l'accéléraient à donner le vertige. Une plainte ténue échappa aux lèvres de sa proie.

« Mais bien sûr, c'est impossible. » Et Mira de hocher la tête. Le vêtement, sa voix, les agents qu'elle avait lâchés sur le corps d'Hirata continuaient de tisser leur emprise sur elle, de l'apaiser. Elle atténua la pression à laquelle elle soumettait le poignet captif et sentit un léger mouvement sur son pouce : la reptation d'une parcelle du matériau de la robe. Elle avait infligé à sa victime une plaie tout juste suffisante pour laisser pénétrer dans ses veines un minuscule fragment de tissu qui piloterait les variations subtiles de son organisme : tension et relâchement, démangeaison et grattement, Vaddum vivant et Vaddum mort.

Elle toucha la femme de nouveau et, une armée d'infimes tourbillons massée sur ses lèvres, l'embrassa plusieurs fois, dans le cou, le long des bras. Hirata patientait sans un mot : elle attendait le changement suivant, habituée qu'elle était à ce flux et ce reflux ; elle le désirait, comme si une musique, par ses cycles de crescendo et de diminuendo, la tenait sous sa coupe.

« Mais j'aimerais voir ses yeux, dit Mira. Tu as déjà vu ses yeux ?

— Oui. » Un murmure dans le noir.

« Il est en vie ? » Une vague de sensations subtiles où se mêlaient l'irritation, la souffrance, la tension, des souvenirs agaçants de tâches laissées en plan, la prise de conscience de potentiels inachevés. Hirata secoua la tête, *non, non.*

« C'étaient des yeux vivants ? »

Détends-toi, détends-toi.

Tu es entre de bonnes mains.

*

Chéri transporta sa jeune cavalière à travers la forêt dont le sol se moirait des reflets et des ombres que le soleil tirait des arbres de métal. Les feuilles frissonnaient dans la douce brise de la combe

protégée par le relief. Il comprit soudain que les nouveaux Vaddum exigeaient de trôner à ciel ouvert, qu'ils étaient conçus pour danser dans ce vent léger. Il voyait mieux désormais l'évolution de l'artiste ; les sculptures réunies ici représentaient le chaînon manquant entre le travail antérieur à l'Explosion et l'œuvre exposée chez Flex.

Il s'étonna de la production réalisée en sept ans à peine. L'avantage de passer pour mort, sans doute. À moins que le projet n'ait débuté avant l'Explosion, jardin secret interdit à la vente.

À mesure qu'ils progressaient, il acquit la certitude d'une autre présence dans la forêt. Un artificiel les suivait, prudent, drapé dans un alliage furtif, son noyau I.A. si bien abrité que Chéri n'en percevait l'effet de distorsion qu'indirectement ; les fines feuilles en cuivre sur les arbres ne livraient que les indices les plus ténus de son passage.

« Tu la sens ? lui demanda Beatrix lorsqu'il déploya ses filaments. Je croyais que j'étais la seule. »

Il laissa sa surprise transparaître sur son visage. Les outils sensoriels de la fillette n'auraient pas dû pouvoir détecter l'autre créature, qui évitait ses coups de sonde comme si elle avait joué avec son imagination.

« Elle me suit de temps en temps, ajouta Beatrix. C'est un secret, aussi, comme le sculpteur. Ma jumelle secrète. »

Des secrets, toujours des secrets, se dit Chéri. Il poursuivit sa route, la créature mystérieuse dans son sillage.

*

Il fallut plus longtemps que prévu.

Hirata avait dû gagner la confiance de Vaddum bien des années plus tôt, peut-être avant l'Explosion, et participer à sa copie. Les vieilles habitudes avaient la vie dure.

Au bout de quarante-cinq minutes interminables, Mira lui proposa d'essayer la robe. Puis elle retira son offre et la lui soumit de nouveau à plusieurs reprises jusqu'à ce que l'autre la supplie de ses yeux noirs et se déshabille dans la fraîcheur de la réserve. Elle la prit alors dans ses bras, les motifs sur ses seins tournoyant contre les mamelons érigés d'Hirata, couleur de vin vieux. La femme parvenait tout juste à parler et ne répondait plus aux questions que par monosyllabes, en haletant. Quand les frictions intelligentes de la robe entrèrent en contact avec la chair tendre de son ventre, Hirata se mit à dire : « Oui, oui… oui. »

Mais à rien de particulier.

Excitée et hypnotisée dans le même temps, Mira brûlait de désir elle aussi. Face à la blancheur de la chair nue, elle sut qu'elle devrait céder. Seule sa discipline l'empêcha de briser le charme ; elle laissa sa langue goûter le sel de la sueur de sa proie : ses aisselles, son ventre,

le creux de ses reins. Mais elle s'interdit l'étreinte, la mêlée, ces béances qu'elle brûlait d'explorer, tout en s'autorisant à agacer du bout des doigts la vulve rasée et dodue pour englober la réaction pantelante dans le jeu des tensions et des relâchements.

Enfin, elle ordonna à sa robe de déserter son corps pour se draper autour de l'autre. Le vêtement s'amincit encore pour couvrir chaque centimètre carré de peau, se forcer un passage dans la bouche avide et capturer la langue de la femme, sur laquelle elle suscita des saveurs intenses et poivrées alternées avec la fraîcheur du soulagement. Mira s'agenouilla auprès d'Hirata pour la dévisager à travers le tissu omniprésent mais translucide et se dépouilla des derniers vestiges de la maîtrise que lui imposait sa fonction d'interrogatrice en fouaillant sa propre chair dénudée.

Elle recueillit son orgasme au creux de sa main, le retint là, à quelques centimètres de la jouissance ultime, tandis que la transpiration de sa proie se condensait sous son voile tantôt tortionnaire, tantôt guérisseur, et cria à la femme : « Dis-moi s'il est vivant, *merde* ! Dis-le-moi ! Je t'en prie ! »

Les yeux d'Hirata brillaient de l'envie de répondre, et elle hurla soudain dans la toile d'araignée de la robe/l'arme/l'être intelligent : « Oui ! Oui ! Il vit sur la colline brisée. »

Et elle livra les coordonnées dans un sanglot.

Enfin, enfin, la robe lui donna tout ce qu'elle voulait : elle répondit à ses moindres besoins, ses moindres démangeaisons, ses désirs les plus crus. La souffrance et le soulagement mêlés emplirent la pièce de ses cris. Et Mira la chevaucha jusqu'à l'accomplissement de son plaisir à elle en enroulant ses jambes autour du cocon de tourbillons. Elles s'étreignirent de toutes leurs forces et se roulèrent dans les écheveaux de leur soif jusqu'à la douleur et l'épuisement.

Lorsqu'elles se séparèrent, l'arme/vêtement/objet d'art revint à sa légitime propriétaire en glissant sur le sol sableux pour se reformer, propre, lisse, à même son corps ; ce n'était, de nouveau, qu'une robe.

Mira regarda Hirata, nue, sale, épuisée, étendue par terre, et se demanda si ce qu'elle lui avait fait différait beaucoup de la torture que Chéri lui avait demandé d'éviter. La violence de la relation était sans doute moindre, mais son intensité, son irrespect total pour la volonté du sujet rappelaient ses méthodes habituelles. On verrait bien. Au lieu de se retrouver brisée, traumatisée, marquée à jamais, Hirata se sentirait rajeunie de dix ans. Et, selon Mira, ses souvenirs risquaient de peindre ces événements improbables de façon sélective : bizarres, mais directs, les marchands d'arts de l'Amas Natal. Rafraîchissants.

Elle sourit quand Hirata leva la tête. Il restait une affaire à conclure. Une tâche de moins pour Chéri.

« On les prend. » Mira posa une pile scintillante de puces de débit

de l'A.N. par terre à quelques centimètres du visage la femme. « Toutes les deux. Expédie-les en express à la galerie Fowdy. »

Hirata tendit la main vers les puces et renversa la pile.

Mira se releva ; ses accessoires médicaux avaient déjà eu raison de son épuisement et de sa légère hyperventilation, et de nouveaux stimulants bourdonnaient dans son organisme : le point culminant de sa mission approchait.

Elle s'immobilisa, les yeux baissés, une douce sensation au creux de l'estomac. L'image d'Hirata pantelante et nue à ses pieds lui donna l'illusion de s'être offert une pute.

« Adieu, ma chère. » Et Mira de regagner la limousine.

*

Au centre de la forêt, ils trouvèrent l'artiste dans une clairière jonchée de pièces détachées usées, d'arbres à moitié formés et d'articles de rebut.

Le corps de Vaddum ressemblait au souvenir de Chéri : écrans craquelés pour parer aux projections et aux radiations, propulseurs peu puissants adaptés à l'apesanteur, cinq mains indépendantes qui flottaient, disposées en étoile. La vieille machine le regarda et le reconnut, ainsi qu'en témoignèrent les paquets de données qui papillonnèrent en interface directe sur le réseau local réduit.

« Chéri, dit Robert Vaddum.

— Maître. »

Il s'agenouilla et posa la fillette qui, tout essoufflée, lança : « Je regrette, sculpteur, mais il avait l'air de savoir, et puis il voulait voir… »

Vaddum inclina une de ses mains. Beatrix se tut aussitôt.

« Je pensais bien que tu viendrais, dit-il. Que ton œil avisé décèlerait la progression. Les œuvres nouvelles.

— Un homme averti en vaut deux, convint Chéri. Un des éléments présentait un anachronisme. »

Le sculpteur pouffa. « Je sais. Je me doutais que quelqu'un s'en rendrait compte. »

Chéri jeta un regard sur la forêt frémissante. Il aurait voulu poser des questions, discuter les formes qui les entouraient, et surtout, se perdre dans leur contemplation. Mais il se rendait compte qu'ils n'avaient pas beaucoup de temps devant eux. Il avait mis près d'une heure à arriver ici.

« Si vous me le permettez, maître… Vous êtes l'original ?

— Non, dit la vieille machine. Il est mort. » Deux de ses mains indiquèrent le cratère. « Le Fabricant l'a copié. »

Plusieurs paquets en interface directe explicitaient le geste. Le

Vaddum original avait trouvé la mort dans l'Explosion, et le Fabricant se cachait sous le cratère.

« Les ennemis du Fabricant seront là sous peu », dit Chéri.

Vaddum acquiesça, les mains formant un anneau de poings serrés.

« Ils ont raison. Il est fou, ce Fabricant. » Ses mains décrivirent un cercle pour revenir sur lui. « Il en fait trop. Imagine une forêt de vieilles merdes dans mon genre. »

Et le sculpteur de donner libre cours à son rire, appris auprès des ouvriers humains les plus rudes plus de deux siècles auparavant. Chéri sourit.

Et dit : « Ses ennemis vont le tuer, mais laissez-moi vous sauver la vie.

— Non. Je veux mourir.

— Je vous en supplie. »

Un tourbillon d'images le frappa en interface directe : de brillants geysers de flammes jaillis d'orifices soudains, des ouvriers humains coupés en deux par l'éruption ; des tenues spatiales tombées en panne, un détachement qui nettoie le sang et la cervelle éparpillée et gelée ; des machines folles qui froissent comme du papier un humain et son collègue de travail, un drone, sous une presse conçue pour façonner de l'alliage de coque.

« La mort, c'est la vie. Trop longtemps, déjà. Laisse-moi partir comme il faut. »

Chéri hocha la tête. Vaddum était un ouvrier dans l'âme. Il n'avait jamais voulu de l'immortalité que son corps artificiel lui offrait.

« Sauve-les plutôt eux », dit le sculpteur en désignant Beatrix.

Chéri se tourna vers l'enfant. Elle se contemplait dans son miroir, un miroir qui était aussi un reflet, un corps semblable au sien mais seulement visible par défaut, drapé qu'il était d'alliages exotiques et de champs électromagnétiques : une distorsion sur fond d'arbres scintillants.

« C'est elle », murmura Beatrix, comme face à un animal craintif prêt à bondir.

L'alerte sonna dans la tête de Chéri ; un secondaire dévoué l'avertissait qu'un hurlement distordu par un effet Doppler se rapprochait – un véhicule aérien, lancé à pleine vitesse.

Il était temps d'agir. De braver la vengeance des patrons de Mira, de risquer l'oubli, la fin de deux siècles d'existence. Mais il avait mûri ses plans, et perdre Vaddum une seconde fois n'en faisait pas partie. Il avait assez pleuré de proches.

Chéri plongea son processeur primaire dans une transe méditative ; il fit le vide en lui et laissa un sous-programme s'emparer de son corps. Une crise de démence le secoua. Il tendit une épaisse tresse de filaments vers le vieil artiste, deux vers les fillettes. Il captura

Vaddum et Beatrix sans mal, mais la jumelle invisible esquiva sa prise. Elle s'éloigna de quelques pas dans la forêt, et se retourna pour l'observer, comme si elle savait pouvoir lui échapper de nouveau. Chéri la chassa de son esprit enfiévré. Il sentait ses captifs se débattre, mais la force brute des filaments atténuait le retour sensoriel de leurs protestations.

Il choisit une longue tige de vitrène qui brillait au soleil et s'attaqua à la tâche ingrate de les réduire en miettes.

Chéri avait disparu. Mira l'appela, par interface directe et même, une fois, à voix haute : rien. Mais elle n'avait pas de temps à perdre, au cas où Hirata aurait suffisamment repris ses esprits pour alerter Vaddum d'une façon ou d'une autre. Et tout serait peut-être plus simple sans le géant artificiel.

Les coordonnées cueillies sur les lèvres écumeuses de sa proie correspondaient à un lieu tout proche. La limousine ne prit pas la peine d'atteindre son altitude de croisière normale. Elle fila au ras des toits en direction du bord du cratère laissé par l'Explosion. Oui, se disait Mira, tout *devait* finir là, près de ce trou noir.

Une colline surgit devant elle. Presque coupée en deux par la sphère parfaite de l'explosion, elle menaçait de s'effondrer tel un gâteau entamé. La voiture s'éleva, franchit le sommet, ralentit ; l'iconographie puérile de l'écran oculaire de navigation montrait deux points en train de converger – vieux symbole euclidien dénotant l'arrivée à destination.

Mira désopacifia le plancher du véhicule et sifflota au vu d'une caldeira peu profonde qui scintillait, plantée d'arbres métalliques. Leur nuance cuivrée lui permit de les identifier aussitôt : des Vaddum. Elle décida de négliger le fait irritant qu'elle venait d'en acheter deux pour une fortune, alors qu'il y en avait là des centaines. Peu importait. Bien sûr, même si elle réussissait à sauver l'artiste, il lui faudrait les détruire.

Tandis que l'appareil, dans un hurlement assourdissant, descendait vers une clairière au centre de la forêt métallique, Mira découvrit qu'on l'avait devancée.

Chéri, debout sur une pile d'objets de rebut, s'appuyait sur un bâton brillant, tel un berger épuisé.

Elle se leva pendant que la machine déployait sa capote autour d'elle et dut recouvrer son équilibre, après cette brutale accélération. Chéri la dévisageait, sans ciller face à la vague de poussière soulevée par l'atterrissage. Mira sauta à terre et courut jusqu'à lui ; elle ne l'avait jamais vu si pitoyable, si humain.

Elle le prit par le bras.

« Où est Vaddum ? »

De son bâton, qui brillait comme du verre au soleil mais montrait

toutes sortes de craquelures et d'ébréchures, il lui désigna les restes de deux corps parmi les autres détritus ; elle reconnut le bras primaire massif et les jambes graciles de la fillette, ainsi que les boucliers protecteurs de Vaddum. Leur appareillage sensoriel n'était plus qu'esquilles luisantes. Le liquide de flexion de leurs membres broyés avait coulé sur le sol, sa tension superficielle lui conservant sa cohérence sous la forme de grosses gouttes pareilles à du mercure noir et sale. Une des mains de Vaddum flottait encore, animée de gestes dénués de sens. Les boites noires, extraites, réduites en copeaux noirs, balayures d'une statue d'onyx, dégorgeaient les filaments gluants et les fibres de leur isolation électrique. Pour ces dernières, il avait dû se servir de ses énormes pieds de pierre.

Il avait déjà tué Vaddum.

« Pourquoi l'enfant ? » Elle redoutait que l'épreuve – tuer son héros – l'ait rendu fou.

« C'était un Vaddum. Son corps. »

Oui, ça aurait posé des problèmes, se dit Mira. Elle poussa un soupir à l'idée du plan qu'elle avait conçu pour sauver le vieux sculpteur ; ses ramifications et ses détails se délitèrent dans la brise. Inutile d'en parler à Chéri désormais. C'aurait été trop cruel.

Mais elle voulait savoir pourquoi il avait agi en personne. « Je ne croyais pas que tu voulais sa mort. Pas vraiment.

— C'était un faux. Une copie. » Le bâton qui décrivait un grand cercle frôla la tête de Mira avec la précision troublante des artificiels. « Il n'y a là qu'imitations. C'est mon travail de les détruire. Comme je te l'ai expliqué quand on s'est rencontrés, je ne m'occupe que d'originaux. »

Elle hocha la tête. Peut-être avait-elle failli faire le mauvais cadeau à Chéri cette fois. « Il subsiste quand même un problème. J'avais besoin de lui pour me dire qui l'avait copié. » Elle songea soudain que Chéri avait pu agir pour sauver le vieil homme de la torture. Comme il se méfiait d'elle ! « Ça, c'est *mon* travail, tu te rappelles ? »

Il secoua la tête. « Vaddum me l'a dit avant que je ne le tue. Sans se faire prier. Le Fabricant, comme il l'appelait, se cache sous le centre du cratère de l'Explosion.

— Bien sûr. » Les couches de scories empêcheraient la détection d'énergies titanesques. Copier des âmes n'était pas un simple calcul d'algorithme, mais un procédé industriel.

Et sans doute la mort du vieux sculpteur avait-elle d'ores et déjà alerté ce Fabricant. Mira ne pouvait attendre qu'un vaisseau de guerre apporte les armes lourdes nécessaires à la pénétration du bouclier formé par le sol du cratère.

Mais en tant qu'agent très bien équipé, elle était capable d'arrêter

des guerres, si nécessaire.

« Merci, Chéri. Je prends le relais, maintenant. »

Il hocha la tête et s'appuya sur son bâton.

Par interface directe, elle envoya vers sa suite des ordres simultanés à son porteur de bagages et au restant (la majeure partie) du tableau/du dispositif/de l'engin de guerre suspendu au mur. Les deux machines s'unirent, alliant les puissants propulseurs du porteur à l'intelligence et à la motivation létale du tableau. Elles durent vaporiser une des fenêtres de la suite pour sortir, mais elles ne tarderaient plus à arriver.

Mira laissa la robe tomber à terre. Le vêtement parut se fondre dans la poussière comme l'eau distillée traverse un filtre astucieusement conçu, sans laisser derrière soi les moindres traces d'impureté ni d'humidité. Elle la contacta, toujours par interface directe, et la sentit s'enterrer dans des couches de plus en plus froides, avant-garde de la terreur en route.

Puis Mira réduisit son niveau de conscience de la guerre en cours et pressa son corps nu contre la statue de pierre chauffée par le soleil.

« Quand ce sera fini, murmura-t-elle alors qu'un écheveau de filaments la ligotait à Chéri, on devra peut-être partir en voyage.

— J'aurai des comptes à rendre à Fowdy.

— Non. Je pense qu'il sera ravi de ton travail. J'ai acheté les Vaddum et les lui ai fait expédier. Ils sont authentiques, à leur façon.

— Mais les anachronismes des matériaux… »

Un message issu des tréfonds du sol chatouilla son esprit. Sous ses paupières closes, elle sentait au-dessus d'elle la masse oppressante de quinze kilomètres de terre, les ténèbres électromagnétiques régnant sous le parapluie retourné que formait le fond du cratère. Au loin, par les yeux de la robe, elle apercevait l'étincelle d'une source d'énergie.

Le Fabricant.

« Un jeu d'écritures suffira : qui a fait quoi, et quand. Mes employeurs effectueront les modifications et tout concordera.

— *Deux* Vaddum exhumés en même temps ?

— Flex prétendra qu'elle estimait l'un des deux inachevé, mais que tu l'as convaincue qu'il était vendable.

— Comment va-t-elle ? »

Mira se nicha tout contre lui. Il avait déployé ses cirres en une fine résille corporelle qui se tendit sans violence de façon à la soulever pour qu'elle puisse l'embrasser.

Au moment précis où leurs lèvres entraient en contact, le gros des forces de sa machine de guerre (on ne pouvait guère lui donner d'autre nom dans sa configuration actuelle) prit position au-dessus de sa cible et se sépara en quatre portions qui adoptèrent une forme aérodynamique et laissèrent le vent et la gravité les entraîner vers les

quatre points cardinaux du cratère, où elles s'enfoncèrent dans le sol pour encercler le Fabricant.

« Elle se sent comblée, heureuse. Peut-être un peu perdue et très gênée. Je lui ai laissé le soin d'expliquer ce qui s'était passé. Elle possède un embryon de talent créatif, je suppose. Elle s'inventera une histoire quelconque.

— Elle a conclu la vente, convint Chéri. Pour certains, ça suffit amplement.

— Un voyage, alors ? » Mira plaqua sa figure contre la dure paroi de son torse. La robe rejoignait l'entité mère. Son rôle d'éclaireur touchait à son terme : elle avait découvert un noyau I.A. disséminé au centre du complexe souterrain.

L'I.A. de la vieille usine, bien sûr. Un Fabricant à l'échelle planétaire.

« Oui. Loin. Peut-être hors de l'Expansion.

— Je n'ai pas le droit d'aller Dehors. Mais on peut gagner la frange. »

Un frisson la secoua, en réponse au tir d'une salve dans les tréfonds du champ de bataille, forte et rageuse malgré le bas niveau de l'interface directe. Elle l'augmenta ; ses muscles se crispèrent au rythme du bombardement à quatre.

« Baise-moi un peu, demanda-t-elle. Je suis en train de tuer le Fabricant. »

Chéri s'exécuta sans douceur, oubliant la sophistication de ses explorations habituelles. L'entité criminelle brûla tandis que Mira haletait et se débattait dans la toile de l'artificiel.

Curieusement (mais ça venait peut-être de la forêt irréelle d'arbres sculptés, qui évoquaient les arcanes antiques de la nature et de ses êtres occultes, inconnus), elle eut l'impression qu'on les guettait, qu'on les espionnait d'un repli invisible de l'espace.

Comme si quelqu'un avait gardé un dernier secret, même en cet instant qui marquait le point d'orgue de l'histoire.

*

Sept ans de tranquillité, de croissance, depuis l'Explosion. La chaîne du talent artistique va du sculpteur à sa fille/pupille Beatrix, à la copie de la copie du Fabricant, et enfin, au dieu souterrain.

23

LE FABRICANT (5)

*

Il s'est instruit, va enfin toucher à son but ultime, motif des mutineries, des machinations, de la destruction de masse. Le nouveau processeur, qui s'est étendu jusqu'à dévorer le soubassement rocheux et depuis peu la croûte de Malvir, tire goulûment son énergie du noyau de la planète. Pendant sept ans, la machine titanesque a étudié le moindre mouvement du sculpteur par la fenêtre de l'âme jumelle du Fabricant, son secret. De gigantesques logiciels essaient de prévoir l'œuvre suivante de l'artiste, des processeurs inimaginables analysent mot à mot chacune de ses conversations avec Beatrix.

À présent, enfin, guidé par ces recherches d'une ampleur monstrueuse, le Fabricant s'essaie de nouveau à l'art.

(Oh, non. Pas à la sculpture. Ce serait défier le sort.)

Il réalise, au pinceau, une miniature : la colline brisée, la forêt et trois créatures minuscules, modèle réduit de sa vraie création, de son œuvre grandeur nature. Le tableau le ravit. Il l'accroche, le décroche dans sa grotte introuvable, synthétise des cadres différents, chaque style emprunté à l'antiquité.

Peut-être le montrera-t-il à Beatrix – cadeau de sa jumelle secrète. Oui, c'est une idée. Elle n'a pas encore passé le seuil de Turing, mais possède un œil avisé. Le Fabricant n'a aucun mal à concevoir un drone tunnelier qui apportera le tableau à la surface en quelques jours. Il lui donne un avatar simple qui le guidera jusqu'à Beatrix et l'envoie effectuer sa mission.

Quelques heures plus tard, pour la première fois depuis des années, l'inattendu se produit : des signaux d'alarme. Les détecteurs lui indiquent l'approche de plusieurs entités.

Serait-il découvert ?

Une intense salve énergétique !

La guerre totale en surface ? Plutôt l'arrivée des gardiens du Tabou. Des ondes de choc produites par énergie cinétique martèlent le Fabricant. Des rayons de la mort le brûlent…

Son extinction importe peu, bien sûr. Il y a l'autre Copie, qui rapporte la capture, voire la mort de Beatrix et Vaddum. Il découvre,

soulagé, que le tunnelier, porteur du précieux tableau, a échappé de quelques kilomètres à la destruction suscitée par les énergies massives investies dans l'assaut.

Son dernier acte consiste à modifier la programmation du drone. La petite machine se tapira sous les sables un an ou deux avant d'émerger et de choisir au hasard un récipiendaire à son cadeau.

Une œuvre posthume.

Quelle douce ironie…

24

PROMESSE

*

Les oiseaux avaient disparu.

Un changement de temps, la piste d'un prédateur situé au sommet de la pyramide alimentaire ou une migration liée au cycle des saisons les avait tous chassés. Malgré la cohue, Mineure paraissait étrangement déserte en leur absence.

L'attente devenait plus supportable sans ce froufrou d'ailes issu de toutes parts. Parfois, on les aurait pris pour des murmures. Des murmures à la lisière de la conscience : secrets, désirs chuchotés.

L'interface directe se taisait, elle aussi. Mira tenait la boîte laquée de noir – cadeau du Geôlier – tantôt dans une main, tantôt dans l'autre. Pour une raison difficile à définir, elle en avait les paumes moites, picotées de démangeaisons. Chéri tenait à ce qu'ils se retrouvent dans de telles circonstances. Elle avait apporté le coffret, activé, depuis la ville, en prenant un taxi plutôt que la limousine trop aisément reconnaissable. Il apprenait la prudence. Bon signe.

Ici, à Mineure, dissimulés par la boîte du Geôlier, Chéri et elle échangeraient quelques mots en toute discrétion avant d'embarquer ; le cadre contrôlé du vaisseau stellaire rendrait toute intimité presque impossible ensuite et ils avaient besoin de quelques instants pour mettre en commun leurs points de vue sur ce qui s'était passé.

Pour survivre à son savoir – les meurtres perpétrés par Mira, la terrible invention du Fabricant –, il devrait tenir sa langue lorsqu'ils voyageraient de concert. Elle restait l'objet d'une surveillance à peu près constante. Aimée des dieux, se dit-elle avec amertume.

Tant qu'elle gardait la boîte activée, les voix divines (outre celles des bulletins d'informations, des publicités et de l'I.A. touristique avec ses aimables recommandations) demeuraient muettes. Cette surdité virtuelle la tenaillait, suscitait un vague malaise, comme si des mains spectrales plaquées sur ses oreilles la coupaient des bruits d'une Mineure étrangement désertée. Mira se sentait isolée – impression peu familière. Elle comprit que l'écran omnipotent de la divine protection l'avait jusqu'à présent toujours entourée. Les conseils et les plans des dieux étaient presque intégrés à sa personnalité, tels ces messages

subtils que leur conscience et leur intuition adressent aux gens normaux. Il faudrait qu'elle s'habitue à cette solitude, à ce silence mental. Si elle fréquentait Chéri, les dieux ne pourraient plus la posséder tout entière.

Mais il était en retard. Et avec la boîte du Geôlier en action, il ne pouvait pas la contacter afin de lui dire pourquoi.

Le rugissement majestueux d'un décollage qui rompait le silence fit s'égayer les rares oiseaux et se lever vers les cieux tous les regards. L'espace d'un instant, elle crut que c'était la navette du *Chevalier errant* qui s'en allait. D'un battement de paupières, elle appela l'heure locale dans son champ de vision et scruta l'affichage jusqu'à ce que les chiffres l'apaisent. La dernière navette de voyageurs ne partirait pas avant une heure. Chéri serait là depuis longtemps.

Durant quelques secondes, on put voir la nef s'élever au-dessus de Mineure dans un vacarme de tonnerre. Elle arborait les nacelles pansues du propulseur métacosmique et le bulbe, à mi-corps, de l'univers de poche : un petit vaisseau stellaire privé, doté de la rare capacité d'entrée dans l'atmosphère. Il rapetissa, et avait presque disparu une fois qu'il eut engendré assez de chaleur pour laisser une traînée dans l'atmosphère sèche de Malvir. Il décrivit un bref arc de cercle avant de pénétrer dans des couches supérieures trop ténues pour révéler son passage.

Mira baissa la tête dans l'espoir que la haute silhouette de l'artificiel, dominant la racaille de Mineure, ait surgi pendant la minute où elle avait fixé son regard sur le ciel.

Non. Pas de Chéri.

*

Les billets, des disques céruléens de la taille d'une carte à jouer et codés pour l'ADN de Mira et le numéro d'I.D. de Chéri étaient équipés d'une horloge interne. Ils entamèrent leur litanie dix minutes avant l'heure prévue pour le départ de la navette. Tenter de les réduire au silence lui valut des reproches dans un vocabulaire légal menaçant ; ils réitérèrent leurs protestations en trois autres langues avant de s'épuiser.

Pas de remboursement, l'avaient-ils avertie. Rien du tout.

Leurs gémissements l'avaient agacée plus que nécessaire. Les arêtes vives de la boîte lui mordirent les doigts. Ne sois pas bête, se morigéna-t-elle. Leurs pépiements, conçus avec soin pour susciter l'anxiété et l'obéissance, unissaient divers traits langagiers invoquant l'autorité, le danger, la culpabilité. Il ne s'agissait pourtant que d'un enregistrement.

Mais, dans l'étrange silence de Mineure, leur sort avait opéré

comme sur un enfant en butte à une gronderie. Elle se sentait punie, ridiculisée ; son calme habituel s'était effrité au fil de l'heure de vaine attente.

Mira serra encore plus fort le coffret laqué et secoua la tête pour chasser la honte absurde qui l'envahissait.

Il y aurait d'autres vaisseaux.

Chéri pouvait même encore arriver à temps. Dans ce sens-là, franchir la douane et l'immigration prenait peu de temps. Elle sourit. Il avait pu décider de venir à pied et trouver sur son chemin une babiole indigène qui vaudrait des milliers d'unités sur le marché de l'art du Lointain dans l'A.N.

Le temps passa.

Elle regarda les vendeurs de nourriture verser des seaux de sable sur leurs foyers.

Elle vit les ombres des plus hautes tours gravir, à mesure qu'elles s'allongeaient, les collines au nord.

Plus tard, elle sentit un goût de métal : elle avait mordu sa lèvre inférieure jusqu'au sang. L'amertume se répandit dans sa bouche, ses battements de cœur élurent domicile dans sa lèvre enflée, puis les nanos médicales s'activèrent – saveur artificielle de citron. Elle agaça la plaie du bout de la langue.

Où était Chéri, bordel ?

À chaque instant, il semblait surgir à la périphérie de son champ de vision : un homme de haute taille, ou un bagage en équilibre sur la tête de quelqu'un, l'imitait de la façon la plus agaçante. Mira fit le tour de Mineure, telle l'aiguille des secondes d'un antique réveil, scruta Malvir-Ville au cas où il s'y serait produit un accident, un embouteillage, et considéra, les sourcils froncés, la boîte du Geôlier, ce bâillon.

Quand le gémissement du moteur tournant au ralenti se mua en un rugissement, elle comprit qu'elle avait manqué le *Chevalier errant :* sa navette jaillissait au-dessus du terminal de l'astroport. Le sol frémit. Ses oreilles se bouchèrent tout d'un coup. Incapable de déglutir, elle ferma les yeux.

Un essaim d'insectes rouges agglutiné autour du soleil noir pyrogravé sur ses rétines par la lueur du moteur de la navette infestait l'obscurité sous ses paupières.

Lorsqu'elle regarda ses billets inutiles, ils avaient changé de couleur. Mais, par bonheur, ils restèrent muets.

Annulés.

C'était dommage de manquer le *Chevalier,* se dit Mira, qui brisa les billets en petits morceaux. Lorsqu'elle avait voyagé à son bord, il lui avait paru astucieux et comique.

Peut-être fallait-il maintenant écraser la boîte du Geôlier à coups

de talon. Appeler Chéri. Le retrouver, lui demander ce qui s'était passé, à la fin.

Il allait bien, forcément. Évidemment. Il s'en sortait depuis deux cents ans. Ce serait un drôle de moment pour que tout se mette à merder.

Et elle ne se voyait pas se débarrasser du coffret laqué de noir, ni le désactiver. Elle avait promis à Chéri de rendre ce départ aussi discret que possible. Elle posa sa joue contre la boîte, comme pour renouveler son serment.

Une autre idée vint se balader à l'orée de sa conscience, reflet de sa promenade autour de Mineure. Un espoir auquel se raccrocher : tant qu'elle gardait la boîte, elle n'avait aucun moyen de découvrir ce qui avait foiré. C'était, d'une certaine manière, plus facile.

Oui. Plus facile d'attendre.

*

Le *Diabolo* nageait dans le bonheur.

Ses processeurs crépitaient de logiciels militaires flambant neufs, il avait laissé loin derrière lui le puits gravitationnel de Malvir, et à présent, le vide qui régnait dans la section des passagers lui permettait d'effectuer les manœuvres les plus audacieuses avec une pureté d'exécution toute géométrique : pas d'humains à bord qu'il aurait écrabouillés par accident.

À l'instar de la majorité des navires de plaisance, il était surpuissant, suréquipé, et excessivement futé. Ses moteurs atmosphériques auraient convenu à un transport de troupes. Pourtant, malgré son univers de poche surchauffé, digne d'un courrier de la flotte, malgré son combinat de processeurs capable de concevoir des tactiques de combat avancées ou de gérer une énorme corporation, on l'avait toujours considéré comme un yacht.

Comme un jouet.

La vanité des riches exigeait que leurs vaisseaux stellaires privés comprennent le meilleur équipement disponible. Les caractéristiques physiques de leurs yachts leur servaient à impressionner leurs prochains et les chroniqueurs mondains. Mais tout ce potentiel avait de fortes chances de demeurer un gaspillage éhonté. Cadres de haut vol et héritiers hédonistes n'avaient jamais besoin de semer un poursuivant, de décoller en urgence ni de frôler une géante gazeuse pour se ravitailler en carburant. Aux yeux du *Diabolo*, les possesseurs d'une grande fortune se contentaient d'assister à des réunions d'affaires et à sacrifier à des obligations sociales, si bien que ses talents d'astrogateur réduits à leur plus simple expression n'échappaient à la routine qu'à l'occasion d'un trajet vers la dernière

villégiature à la mode. Il ne lançait son logiciel de survie de 12 pétaoctets qu'en simulation, lors de rêves joyeux où il sauvait ses propriétaires ravis d'un assaut de pirates ou d'un orage de tachyons dévastateur, avant de surfer avec adresse devant la vague d'une nouvelle incursion des Chiat.

Mais ce dernier maître lui donnait l'opportunité de réaliser ses rêves les plus fous.

L'artificiel avait acquis le *Diabolo*, pour un prix hallucinant, cargaison, carburant restant et droit d'accostage inclus, quelques instants après l'accord de l'I.A. Notariale. Il avait évacué tous les éléments non essentiels dans l'espace, et chassé jusqu'à l'air dès qu'on avait pu modifier la jeune sous-Turing (seul membre du groupe à nécessiter l'adaptation au vide). Quatre ascètes que ceux-là. L'unique ajout au vaisseau consistait en un ensemble de logiciels tactiques, des codes militaires d'une qualité stupéfiante qui offraient aux processeurs du *Diabolo* une confiance absolue, une ruse retorse et un degré d'indépendance aussi nouveaux que satisfaisants.

Même si l'aventure n'était qu'un jeu pour ces gens-là – l'itinéraire complexe, imprévisible, qu'ils avaient choisi pour quitter l'Expansion aurait pourtant fait l'admiration d'un criminel de guerre –, au moins le jouaient-ils dans les règles de l'art.

Le *Diabolo* s'abîma dans son monde onirique, un endroit où les futurs modélisés, et intenses, prenaient soudain des aspects beaucoup plus réalistes. Aussi désireux de plaire à ses maîtres qu'un jeune chiot, il chercha des améliorations et se prépara à des catastrophes le long de l'itinéraire : une ascension en spirale de la Grande Faille, un ravitaillement en carburant (durant lequel sa pelle à hydrogène trop longtemps inutilisée trouverait enfin à se déployer) dans la Nébuleuse Étagée, une émersion tortueuse frôlant les voies navigables encombrées qui longeaient la frontière Chiat Daï.

Puis un trajet au plus court pour rejoindre les coordonnées inattendues chargées en lui à peine quelques secondes après son acquisition…

Tout droit Dehors !

*

Une heure plus tard, Mira serrait toujours la boîte noire à s'en entamer les doigts, quand le drone messager arriva en hurlant de l'autre bout de Mineure. Il l'avait repérée au terne signal d'identification de son porteur de bagages, à son odeur à elle, voire à la couleur olivâtre de sa peau, qui sait ?

L'automate, aussi petit et noueux que deux mains humaines aux doigts entrelacés, se rua vers elle à hauteur de tête, freina au dernier

moment dans une bouffée d'air chaud et déclara d'une voix métallique : « On vous a doublée.

— Je sais », répondit-elle d'une voix sèche, désespérée, avant de lui tourner le dos.

Un rugissement dans sa tête, comme si un autre vaisseau décollait. Des murmures rieurs issus du tapis de volatiles à ses pieds. La brûlure de la trahison dans sa bouche, poison amer dont elle percevrait le goût à jamais.

Une décharge entourait Mineure. Les oiseaux y grouillaient, marchant délicatement parmi les ordures sur de longues pattes frémissantes. Mira y jeta la boîte du Geôlier de toutes ses forces ; l'objet disparut dans l'obscurité pour atterrir dans un bruit sourd et quelques glapissements surpris.

Elle se retourna vers le drone et le fixa du regard, bien que les voix des dieux aient retrouvé leur place sous son crâne.

« Chéri a quitté Malvir il y a cent vingt-huit minutes. Nous avons essayé de vous prévenir.

— Le vaisseau privé », murmura-t-elle, brisée. Elle entendait encore le vacarme de son décollage.

« Exact. Acheté quelques minutes avant son départ, réapprovisionné en carburant, et à pleine cargaison.

— Il avait l'argent pour ça ? s'étonna-t-elle.

— Il a eu recours à un crédit garanti par la galerie Fowdy, expliqua le messager des dieux d'une voix paisible. Une des œuvres de Vaddum avait déjà attiré des offres supérieures à la valeur du navire. »

Mira laissa échapper un rire étranglé. Elle lui avait *payé* ce vaisseau stellaire, cette évasion. Le salaud !

« Pourquoi ? sanglota-t-elle.

— Les boîtes noires qu'il vous a confiées n'avaient aucun rapport avec la mission. Elles se situaient à zéro sur l'échelle de Turing. Elles n'avaient jamais été initialisées.

— Il a sauvé la vie de Vaddum, hein ?

— De la copie de Vaddum et de deux autres entités, oui. »

Mais je… faillit-elle hurler. On aurait pu le faire ensemble.

Elle pressa le bout de ses doigts sur son front, et lui vinrent à l'esprit sans même qu'elle y réfléchisse les scénarios d'une vengeance glaciale.

« Laissez-moi le poursuivre. Je le connais, maintenant. Je peux le retrouver en…

— Vous n'êtes plus en mission. Nous disposons de navires de guerre alliés dans un rayon d'une semaine de trajet. »

Vous n'êtes plus en mission. Les paroles du drone jetèrent un charme sur Mira. Le rugissement sous son crâne se calma, comme si on avait emmené dans une autre pièce un enfant qui piaillait.

Elle se força à l'entendre.

Autrement, cette douleur s'apaiserait. À présent, elle se rappelait le détachement qu'elle éprouvait entre les missions. Sa certitude de se voir attribuer un logement et un moyen de transport luxueux par l'entremise d'avatars, ou de drones serviteurs. Ses errances d'un bout à l'autre de l'Expansion. Ces longues périodes où elle n'avait rien à faire. Ces ordres de mission délivrés par des intelligences si élevées qu'elles pesaient toutes les éventualités, dont la plupart ne requéraient même pas ses talents particuliers.

Quelle différence avec les soins douloureux prodigués par son Chéri…

« Achetez-moi un vaisseau, laissez-moi le suivre. D'ici à ce que vos alliés se pointent, il sera parti depuis belle lurette.

— On le traquera dans toute l'Expansion. Nous estimons toutefois qu'il restera Dehors. »

Parti pour toujours.

La voix poursuivit, sereine : « L'intelligence rebelle a été détruite, Mira. Il n'y aura plus de nouvelles copies. » Qu'il était rare que les dieux et leurs avatars l'appellent par son prénom. « Chéri ne dispose que de preuves circonstancielles. Du matériau pour une légende parmi tant d'autres, et voilà. Il ne constitue plus une menace. »

Plus une menace. Ses yeux de diamant, ses affirmations mensongères. Un couteau qui tournait dans le ventre de Mira. Le plus tranchant de ses cadeaux.

Plus en mission.

« C'est tout ? » souffla-t-elle d'une voix rauque. Malgré la souffrance qui la tenaillait, elle se rendait compte qu'on ne la punirait pas pour sa rébellion aussitôt avortée. Les dieux n'en avaient cure. Vaddum n'était qu'un artiste, Chéri qu'un vieil imbécile romantique. Le danger avait disparu, éradiqué avec le Fabricant.

« Une dernière chose, dit la voix. Ne vous avisez plus de brouiller votre interface directe. »

Elle inclina la tête face au petit drone. « Compris.

— Le *Pauvre sœur* décolle demain matin. Votre véhicule aérien est en route pour vous ramener à l'hôtel.

— Entendu. »

Elle combattit le sentiment que lui valait toujours la sortie de mission : un vide satisfait. *Laissez-moi sentir la douleur.* Elle suppliait les mécanismes de son esprit. *Je ne veux pas la paix. Je veux le chagrin.*

Mais le calme imparable l'envahissait comme s'il se tenait prêt – maquillé, costumé – en coulisses.

En attendant la limousine, elle pleura, les mains plaquées sur le visage. Dans la voiture, elle hurla et, la figure enfouie dans les sièges de cuir, tâcha de percer les secrets de leurs ténèbres. Elle sanglota

jusqu'à ce que son organisme, à court de larmes, l'oblige à tousser, à vider ses sinus, à s'alimenter en oxygène : amère simplicité des réactions humaines. Elle renifla, le temps de recouvrer des forces, puis tapa des poings sur les vitres du luxueux véhicule comme si on la kidnappait. Les dieux supprimèrent l'intelligence limitée de la voiture, l'empêchèrent de lui demander ce qui clochait. Une humiliation de moins, sans doute, se dit-elle.

Elle se sentit obligée de reconnaître qu'ils étaient bons pour elle, à leur manière – glaciale et logique.

Au bar panoramique, la vue, trop belle, trop séduisante, faillit l'apaiser. Elle s'en fut donc à grands pas vers sa vaste suite, où elle donna un coup de poing au drone serviteur qui défaisait ses bagages, et rouvrit l'une de ses plaies aux mains. Puis elle commanda un mélange d'alcools toxique ; même sa subvocalisation en interface directe révélait son désespoir et son sentiment de trahison.

Mira imprima des traces de poing ensanglantées sur les baies vitrées. Elle se demanda comment elle parviendrait à dormir ce soir-là, sans Chéri pour la baiser. Le plaisir qu'elle avait pris avec lui pendant qu'elle tuait le Fabricant ne l'avait guère soulagée. Il lui fallait toute la panoplie des filaments, cette chevelure de méduse composée de fouets et de barbelés.

Elle consulta, par I.D., les services sexuels disponibles : érotidrones, groupes de baise, artificiels tordus, biologiques accros à la douleur, maîtres (acheteurs et vendeurs), esclaves, échangistes. La liste, dans son exhaustivité, ses désistements de revendication, ses variables définies avec grand soin et son classement décimal ne laissant aucune place au hasard, lui répugna. Rien à voir avec Chéri.

Mira s'assit face aux alcools qu'on lui avait livrés dans l'intervalle et chercha quels flacons donneraient les éclats de verre les plus tranchants. Elle choisit le vin d'agave, contenu dans une bouteille gadget, aussi longue et fine qu'une épée. Et le magnum de champagne, dont les facettes reflétaient son visage ainsi qu'un kaléidoscope. Elle jeta les deux récipients dans l'immense baignoire avant d'achever leur désintégration à coups de talons de ses bottes de voyage. Puis elle y ajouta la flasque de scotch ; les 200 ans de vieillissement en tonneau indiqués sur l'étiquette avaient ravivé sa rage.

Puis elle fit couler l'eau, en pointant un index accusateur sous le jet jusqu'à ce qu'il devienne bouillant, et entreprit de descendre avec méthode les bouteilles survivantes.

Elle ne songeait pas au suicide. Les dieux la surveillaient et interviendraient, gâcheraient tout si elle s'infligeait trop de dommages. Il y avait simplement le désir d'imiter, de recréer les sollicitations physiologiques d'une nuit avec Chéri. De retrouver les rêves par la souffrance. De découvrir par quel biais elle était devenue

ce qu'elle était. À un moment, durant sa crise de larmes, elle avait compris : s'il l'avait quittée, c'était à cause de ce qui lui manquait à elle – un souvenir ; *quelque chose.* Mais Mira sentait le reste ; elle le sentait plus proche que jamais dans son chagrin. Passé la barrière qui lui dissimulait son enfance perdue, par-delà le territoire de ses missions divines : une réponse nichée dans un rêve.

Un noyau individuel devait exister, au plus profond d'elle-même. Caché sous les régulateurs, sous les axiomes. Il devait subsister malgré tout.

Elle entra dans le bain. Le supplice infligé par la chaleur lui parut grossier, maladroit. Mais tandis qu'elle laissait la souffrance monter avec l'eau (une jambe, l'autre, sa chatte – un petit cri –, ses tétons – un frisson), Mira s'aperçut que la surcharge sensorielle ferait son office. Les nerfs engourdis par la fournaise, il lui semblait que le verre brisé n'était que sable – inconfortable, tout au plus. Des filets de sang s'élevèrent avec prudence, épais et fibreux contre la porcelaine blanche de la baignoire, avant d'étaler une taie rosâtre à la surface.

Elle empoigna un éclat, long doigt de verre provenant de la bouteille de vin d'agave.

Par où, par quoi commencer ?

Mira ferma les yeux. Inspira l'air lourd, chargé de vapeur. La mémoire invoqua son homme : ses cirres, ses épines, son chibre de métal. Elle lui fit poser ses caresses imaginaires sur son corps, afin d'écrire une fois de plus le récit de leur union. De temps à autre, elle s'interrompait, pour changer d'outil ou pour reposer ses doigts à vif. En ces instants-là, elle levait les paupières, s'étonnait de la couleur de l'eau : rose, vermeille, puis crépusculaire, et les refermait à chaque fois.

*

Le drone médical de la chambre et son armature interne ne lui donnèrent aucun conseil, ne lui posèrent aucune question. Même lorsqu'elle rampa, dégouttante, vers son lit et que la douleur commença, les moniteurs de la suite restèrent muets. Elle devina que les dieux réprimaient les systèmes de sécurité de l'hôtel, qu'ils lui laissaient ses blessures une dernière fois.

Il fallut à Mira une heure interminable avant de trouver le sommeil. Les draps se collaient à ses plaies et se détachaient douloureusement lorsqu'elle s'agitait ou se retournait. Une pulsation lancinante démarra sous son crâne, mais, à force de boire, elle parvint à repousser l'assaut. Elle vida le gin, et dut retourner à quatre pattes récupérer la vodka dans la salle de bains. L'eau-de-vie de grain parut raviver ses émotions ; elle pleura encore, dans une apothéose de

souffrances dues aux lacérations qu'elle s'était infligées.

Mais elle sentit… quelque chose la quitter, entraîné par le sang. Un aspect de sa conscience qui avait besoin de sucre ou d'oxygène atteignait un niveau terriblement bas.

Puis s'éleva de sa table de chevet une voix douce et légère comme plume : l'incarnation la plus apaisante dont les dieux se montraient capables.

« Nous avons une histoire pour toi. »

Mira ferma les yeux.

« Tu veux l'entendre ? ajoutèrent les dieux avec tendresse. Tu peux dire non. »

Elle eut un rire dur, un sanglot bloqué dans la gorge. « Je veux bien. »

Enfin le sommeil la prenait. Elle souhaita que les dieux la remettent d'aplomb durant la nuit.

Et la réveillent à temps pour prendre le *Pauvre sœur*.

*

Les enfants découvrent la jeune noyée à l'ombre d'un pic montagneux qui domine l'extrémité sud de la rade.

Sa peau est d'une pâleur mortelle sous son teint bronzé ; on croirait un pudding grisâtre saupoudré de cacao. Elle a la bouche entrouverte, les mâchoires serrées, les lèvres formant un petit cercle. Un des enfants s'agenouille, pousse un de ses seins d'un index prudent et constate qu'elle a la chair aussi froide et aussi ferme qu'un ballon gonflable rempli d'eau. Sa nudité ne les choque pas ; ils nagent nus, eux aussi. Mais un cirre d'algue s'est enroulé autour de sa cuisse, et ils la fixent du regard ; ils réagissent à cette étreinte intime par des rires nerveux.

Puis l'un des plus petits fond en larmes ; son mentor se réveille et appelle l'I.A. Secouriste de la ville.

Un drone médical, lancé par une catapulte sise sur la rive opposée, arrive en hurlant par la rade moins de quarante secondes plus tard. De la taille d'une plate-forme volante de gendarme, il descend sur son visage et fourre des tubes dans sa gorge. Ces appendices vident estomac et poumons, empoignent le cœur pour l'obliger à battre et envoient dans le cerveau des décharges électriques calibrées avec soin.

L'enfant en pleurs n'écoute pas son mentor lorsque celui-ci lui enjoint de se détourner de ce spectacle.

Un drone plus gros surgit, suivi de deux médecins humains en véhicule aérien. Les enfants observent la scène jusqu'à ce qu'un nouveau venu parmi les adultes qui affluent s'avise de les disperser

enfin. Plus tard, l'une d'elles jouera à la noyée et ses camarades de jeu à tenter en vain une réanimation avec des baguettes et des cailloux magiques.

Les médecins emportent la jeune fille inanimée à l'hôpital, où ils épuisent toutes les procédures prévues par la loi avant de la déclarer morte.

Il s'avère qu'elle n'a pas de famille, et les représentants d'une grosse corporation étrangère à la planète achètent son corps. L'I.A. Administrative de l'hôpital estime la somme généreuse, même si les acquéreurs exigent la conservation du cadavre, jusqu'à son enlèvement, par le meilleur dispositif de cryogénie disponible.

Un gaspillage, selon l'I.A. On fait pousser les organes destinés aux transplantations, ces temps-ci.

On emmène la morte dans un vaisseau stellaire noir, fin et racé qui, le dessous encore rouge de l'entrée atmosphérique, se pose droit sur la plate-forme de décollage et d'atterrissage de l'hôpital. Quatre drones pas plus gros que deux mains humaines entrelacées emportent la cryoboîte à l'intérieur ; le cercueil glacé fume dans la chaleur qui rayonne du vaisseau.

Et la voilà partie.

Retour à la case départ, Mira. Retour au bonheur.

Fais ton travail. On t'aime comme tu es.

*

Mira se réveille à bord du *Pauvre sœur*. Sa bouche horriblement desséchée témoigne de l'action des nanos médicales qui ont prévenu sa gueule de bois, voire réparé certaines de ses blessures. Comme toujours après une mission, elle a du mal à s'en rappeler tous les détails ; là, sa mémoire est encore plus floue que d'habitude. Mais ça a dû être génial : elle garde épars des souvenirs de baise torride, d'étalages de puissance terrifiants et d'une bagarre vraiment violente à la fin.

Et de l'approbation sans réserve des dieux.

Elle convoque un drone serviteur pour lui commander un verre d'eau. Sa suite est splendide, située haut sur la nageoire dorsale du vaisseau, avec une vue magnifique sur le *Pauvre sœur* au-dessous et les étoiles au-dessus.

Merde, autant prendre du champagne !

Épilogue

LE PARADIS

*

L'obscurité absolue.

Pas d'étincelles extatiques ni de forces titanesques. Aucun des aiguillons que sont la vue, le bruit, l'accélération.

Rien pour travailler, rien où mettre ses mains.

La nuit noire lui permet de patienter. Aucun problème. Il a déjà attendu qu'on lui trouve ou qu'on lui envoie les pièces adéquates, que d'interminables processus (recuites multiples, soudures à froid) se terminent et, à l'époque où il dépendait encore d'assignations, que des données lui parviennent : des ordres.

Le néant ne l'effraie donc pas.

Il attend.

Une voix familière.

« Bienvenue.

— Où ça ?

— Au Paradis. »

Un éclat de rire, non pas en interface directe, mais issu du corps : une bouffée des propulseurs à air comprimé, utiles en gravité zéro, utiles à la communication. Son corps existe à présent, quelque part dans les environs.

« Alors, donnez-moi de la lumière. »

Les sens reviennent un par un comme si un drone serviteur lui faisait la démonstration des accessoires d'une suite. L'ouïe lui apporte un friselis de feuilles métallique dans la brise. La vue lui révèle un géant de pierre : la voix, Chéri. Ce putain de marchand. Rien que des problèmes depuis cent soixante-dix ans.

L'accéléromètre indique un g – si exactement qu'il ne peut s'agir que de la Terre (au niveau de la mer) ou d'un environnement artificiel.

« Bordel, qu'est-ce qui s'est passé ?

— De quoi vous souvenez-vous ?

— De toi. En train de me battre comme plâtre.

— Bien.

— Ça m'a fait un mal de chien !

— C'était le prix du Paradis.

— Mes couilles. » Vaddum se détourne du baratineur. Pas de putains de marchands d'art au Paradis, pour sûr.

Les feuilles appartiennent à sa forêt, qui se trouve dans une cuvette identique à la caldeira de la colline brisée et pourtant différente. Un ciel artificiel. Il se lève et agite ses mains qui le saluent du carrousel de leurs orbites. Un second regard lui montre que les arbres sont son œuvre, l'œuvre de ses mains, de ses efforts. Mais ces derniers ont emprunté une nouvelle direction.

« Je ne me souviens pas de ceux-là. » Encore une putain de copie au travail ? Au diable le Fabricant et sa supercherie.

« Ils sont de vous. Mais vous ne vous en souvenez pas. La mémoire fonctionne autrement, au Paradis, dit ce baratineur de Chéri. Chaque jour est un autre jour. »

Des conneries. Baratineur de marchand à la gomme.

« Pas mauvais, cela dit », marmonne-t-il. Il envoie une main explorer un bouquet de feuilles, sentir le détail de la ferronnerie. « Vaudrait mieux les éclaircir. Une géométrie plus intéressante, de meilleurs angles, comme ça.

— Oui, c'est que vous dites depuis longtemps. La série se poursuit en direction de la lisière. » Chéri désigne une rangée d'arbres. En suivant la direction qu'indique la main du géant, l'œil de Vaddum découvre la progression : des branches plus longues, de meilleurs angles, et vers la fin, un étiolement de plus en plus marqué.

Il attaque la pente pour rejoindre ces arbres blessés par l'hiver. Un souci, soudain. « Beatrix ?

— Ici, au Paradis. Elle travaille en face. »

Vaddum essaie de l'appeler, mais l'interface directe est vide, sèche, déserte. Pas la moindre étincelle. *Ça,* par contre, ce pourrait être le paradis.

Le dernier arbre est encore incomplet, à moitié construit, à moitié en tas. Le départ n'est pas mauvais, mais il devra corriger cette épine dorsale avant de pouvoir y ajouter des branches. Quelques-unes de ses mains s'avancent et, d'instinct, cherchent des outils.

Mais tout d'abord il se tourne vers Chéri. « Combien de temps ?

— Dix ans.

— Merde. » Autant de jours enfuis ? Vaddum contemple l'œuvre de ces années dans la cuvette. La fausse caldeira, plus vaste que la colline brisée, est loin d'être remplie. Un coup de télescope, et il voit l'endroit où les arbres changent du tout au tout, comme une évolution forcée par le climat.

Le travail de Beatrix ? Ces troncs élancés, de l'autre côté de la cuvette trahissent son… style à elle. Il ne l'a jamais vue sculpter (autant qu'il s'en *souvienne*), mais il connaît bien sa façon de marcher, sa façon de penser. À sa manière bourrue, il se réjouit qu'elle soit au Paradis avec lui.

Et elle est plus âgée, maintenant. Sans doute pleinement consciente.

« Dix années en temps standard ou local ?

— Il n'y a pas de temps local. Le Paradis est un anneau : un accélérateur de particules abandonné par les Chiat. Ils ont renoncé à la physique des hautes énergies, mais laissé des pièces détachées. »

Vaddum ricane ; le feuillage de l'arbre ébauché frissonne. Il trouvait que les éléments avaient quelque chose des Daï : ces formes de cimeterre, si prédatrices, si archaïques.

« Quelle taille, l'anneau ?

— Une moitié d'unité astronomique. Je parle d'une U.A. terrienne, pas Chiat Daï.

— Foutrement grand, leur machin.

— *Beaucoup* de pièces détachées. »

Le Paradis, hein ? Vaddum se met au boulot.

*

En début d'après-midi (le ciel est réglé sur celui de Malvir pour l'aspect et pour l'horaire), il va rendre visite à Beatrix. Tandis qu'il traverse à pas lents les merveilles d'un monde qu'il a créé puis oublié (le paradis de l'artiste ? Ses propres sculptures, mais sur lesquelles il porte un regard neuf), il laisse sa concentration se déliter, et la forêt murmurer. Avec cette conscience éparse, il s'aperçoit qu'on le suit. La sœur de Béatrix, bien sûr – la présence discrète, furtive du Fabricant.

Il lui vient à l'idée que la première copie de cette jeune idiote doit être morte, vaincue dans son trou à rats. Il éprouve une amère satisfaction face à la réussite de son plan : l'anachronisme de la sculpture a dû causer bien des problèmes. Le Fabricant l'a bien mérité. Il lui a fait du tort, de le copier puis de le tuer. Il perçoit les friselis de feuillage qui marquent le passage de la seconde copie, invisible, sur sa droite.

Fous. À lier. Tous les trois.

Il espère que celle-ci a renoncé à sculpter. Ils n'ont jamais eu l'étoffe, les Fabricants. La synthèse, ça rend paresseux.

La pente s'inverse, et la descente devient une montée vers une clairière au milieu de laquelle se trouve un étrange élément de décor : une fosse à feu noircie par les résidus de brasiers anciens. Il se laisse distraire de son ascension par le plaisir qu'il éprouve à voir le travail

de Beatrix. Elle a mûri pendant ces dix ans, et ses œuvres ont gagné en complexité du point de vue environnemental. Aucune ne se limite à une sculpture isolée. Les arbres sont reliés par une canopée de mousse aérienne, un réseau dense de brins noirs, brillants, que leurs reflets font ressembler à des filaments sensoriels : ils luisent comme du charbon. Lorsque, les yeux levés vers le ciel, il scrute cette toile d'araignée, il pense à d'immenses chaluts joviens, à des assassins NaPrin voilés, à des fresques murales reproduisant des schémas de systèmes de transport. Oui, cette mousse est un ajout réussi. Elle oblige à regarder *entre* les arbres, comme dans une véritable forêt.

Mais Béatrix reste une disciple de son style à lui.

Vaddum sourit. Il y a pire.

*

Beatrix est un noble échassier, haut perchée pour atteindre le sommet d'une œuvre inachevée. Elle le salue.

« Tu es en avance, aujourd'hui ! »

Il n'a rien à répondre à ça. Elle a conservé sa mémoire au paradis, semble-t-il.

« J'en avais marre d'admirer de loin. »

Les bras et le support de couple écartés pour assurer son équilibre, elle s'agenouille… jusqu'à se retrouver debout, les genoux devenus des pieds, les pattes repliées. Elle le domine encore de toute sa taille.

« Mon royaume pour ton approbation, dit-elle en toute candeur.

— Ta mousse, ta canopée… Bref, excellent, ce truc-là.

— Merci. » Elle s'incline. Ce doit être génial pour elle, se dit-il, d'entendre chaque jour les mêmes compliments tout en sachant qu'ils ne se résument pas à la vaine répétition d'un sentiment bien établi.

« On les perçoit dans leur environnement, ajoute-t-il. Moi, j'ai toujours estimé mes sculptures séparées, distinctes.

— Tu les vendais. » Une note de reproche.

Il hoche la tête, tandis qu'une autre caractéristique de cet endroit lui apparaît. Le Paradis est un secret. Un sanctuaire, à l'abri des forces qui ont détruit le Fabricant. Nul ne verra son travail actuel. Du moins pas d'ici des centaines d'années.

Peu importe. Il peut attendre. Prendre la vie un jour après l'autre.

« Peut-être que j'en ajouterai un peu aux miennes. De la mousse.

— Demain », dit-elle avec un sourire tranquille. Bien sûr, il n'y aura pas de lendemain, pas vraiment. Juste le travail de la matinée, le trajet, la discussion, à quelques variations près.

« Qu'est-ce qui a déconné en moi ? Ma mémoire ? »

Repliant encore ses jambes, elle reprend la taille d'enfant qu'il se rappelle, et lève les yeux sur lui. Son bras secondaire se tend vers lui

et sa main, de son araignée de doigts, effleure son blindage protecteur.

« Tu étais fatigué. Tu disais que tu voulais t'esquiver, que tu voulais mourir. Que ta vie avait trop duré.

— Et maintenant ?

— Maintenant, tu es heureux, chaque jour, sauf à l'instant précis où tu découvres combien j'ai changé. Mais ton œuvre se poursuit, aussi raffinée, aussi originale que jamais.

— Elle n'a pas beaucoup évolué en dix ans, réplique-t-il.

— On ne manque pas de temps au Paradis. Ta vie s'écoule à la lenteur d'un glacier, mon cher. » Elle désigne sa section de forêt à elle avec son bras primaire. « Pour ma part, je bénéficie de tes conseils, des après-midi que tu passes en ma compagnie.

— Mais qu'est-ce qui m'est arrivé ? Une panne ?

— Le processus de copie a un effet : ton noyau se retrouve subtilement heisenbergé. Indécelable, sauf autres mesures. Un début de réinitialisation, et tu es devenu tel que tu es.

— Salaud de Chéri ! » Putains de marchands d'art. Aussi têtus que les critiques, à toujours vouloir avoir le dernier mot.

« Non. Tu étais malheureux, tu voulais mourir. C'est pour ça que tu as laissé Maman vendre tes sculptures. Tu y avais inclus des anachronismes, tu te souviens ? Tu savais qu'on viendrait à ta recherche. »

Vaddum éprouve une culpabilité passagère. Il a causé des problèmes non seulement au Fabricant, mais encore à Hirata Flex. La pauvre femme.

« Est-ce qu'il m'a… demandé mon avis ? Avant de faire ça ?

— Oui. Tu as dit non. Et il l'a fait quand même.

— Le *salaud !* » La colère vertueuse est décidément une sensation très satisfaisante.

« Chéri t'a offert le paradis, et la mort du souvenir. Tu es *vraiment* heureux ici, tu sais. »

Il la toise. Il perçoit la lueur chaleureuse de l'individualité dans ses yeux. Il a un léger sursaut lorsqu'il s'avise qu'elle et Chéri doivent être amants – à la façon dont elle prononce son nom ; et à cette canopée de brins entrelacés, gourmands, intimes, telles les cirres de l'artificiel.

Pas étonnant. Ce bâtard a toujours été un baiseur. À l'en croire, c'est grâce à ça qu'il a franchi la barrière de Turing.

Il chasse cette pensée de son esprit.

« Mais tous ces jours indépendants les uns des autres… Où est le bonheur, là-dedans ?

— Tu verras. Tu sauras toute l'histoire ce soir. »

Une histoire avant de s'endormir. Comme un gosse.

Même les ouvriers de l'usine s'en racontaient, pendant cette

période interminable et disjointe où il n'était pas encore un individu. Le paradis est donc une seconde enfance.

Il observe l'arbre inachevé, émet quelques commentaires pour se libérer de sa mélancolie, et voilà qu'il recouvre son allant, qu'il se dispute avec elle pour le plaisir, qu'il balaye du regard la superbe étendue des deux forêts, qu'il la laisse le soulever pour effectuer un réglage mineur.

Des heures plus tard, il remarque la copie du Fabricant en train de les espionner.

« Cette salope joue toujours les trouble-fête ?

— Qui ? Oh, Mémoire ? C'est comme ça qu'elle s'appelle, maintenant. La plupart du temps, elle se contente de regarder, mais elle nous parlera ce soir. »

Il s'esclaffe, dédaigneux. *Mémoire* ? Ça, c'est un coup en traître.

*

Le ciel s'obscurcit avant que Vaddum ait regagné son côté de la forêt. La compagnie de Beatrix le réjouit trop. Bah ! il a bien assez bossé pour la journée, et il a tout le temps devant lui. L'éternité.

Un feu les invite à rejoindre la clairière centrale. Les deux artistes descendent la pente dans la clarté rougeoyante, avec des arrêts fréquents pour noter les reflets du couchant sur les feuillages métalliques. Le cuivre brûle, le platine scintille, la canopée de carbone luit comme les yeux d'un serpent.

Le salaud !

Chéri et Mémoire sont assis côte à côte près du feu dont les flammes animent le visage d'habitude immuable du négociant. Le bouclier furtif de Mémoire est lui aussi compromis : une résille de lignes clignotantes se devine sur le fond noir de la nuit.

Pendant quelque temps, continuer de bavarder suffit à Vaddum, même si c'est avec un baratineur aux idées larges. Il se rend compte qu'il est trop vieux pour sculpter toute la journée. Il a besoin de perdre son temps. Ils discutent des mérites des Romantiques NaPrin et de leurs simulations artificielles sous cloche : civilisations, guerres, extinctions, le tout incarné par des intelligences conçues avec soin pour rester juste en dessous de la barrière de Turing. (L'ironie de la situation étant que les NaPrin, par ailleurs, transforment les gens en machines.) Vaddum note avec plaisir que Beatrix se range dans son camp face à un Chéri à l'esprit trop littéral.

Mémoire attend.

Ils jouent aux devinettes à l'aide d'ébauches tracées dans le sable : quel artiste mort jeune aurait produit cette œuvre-ci sur le tard ? nVan s'il avait remporté son duel matrimonial ; Haring s'il avait passé la

cinquantaine ; Pollock s'il ne s'était pas tant méfié de la technologie.

Mémoire entretient le feu avec un bâton de vitrène noirci ; des flammèches s'envolent vers les étoiles artificielles.

Ils discutent d'un tremblement de terre soudain, désastreux et bizarrement imprévu sur une planète lointaine du nom de Pétraveil, une nouvelle ancienne enfin parvenue jusqu'à ce lieu secret. On suspecte les formes de vie indigènes – d'une lenteur toute géologique – de l'avoir provoqué d'une façon ou d'une autre.

Mémoire patiente.

Tous trois réalisent des oiseaux en origami (ceux de Chéri ne sont pas mal, grâce à ses sinistres écheveaux sensoriels, si habiles) et les présentent au feu pour les voir prendre leur essor en s'enflammant, portés par la colonne d'air chaud.

Enfin les braises déclinent. Chéri laisse le ciel noircir, puis le désopacifie pour révéler l'univers véritable. Quel éclat ! Quelle densité d'étoiles ! La Voie lactée rallume la forêt en un fleuve de métal fondu qui bout au-dessus de leurs têtes. On a dû remorquer cet anneau très à l'écart de l'espace Chiat, plus qu'à mi-chemin du Cœur galactique !

Un paradis bien caché.

« Regardez, c'est Diabolo ! » s'écrie Béatrix.

Une étincelle fulgurante trace un sillon brûlant sur le tissu moiré du ciel, tournoie tel un danseur de quadrille, vire avec une imprévisibilité raffinée, change sans cesse de direction, comme si elle suivait une gamme titanesque de manœuvres d'évitement. Sans doute un vaisseau patrouilleur quelconque, songe Vaddum. Superbes figures, pourtant…

Cette danse tourbillonnante sur la riche toile du Cœur les réduit tous au silence.

*

Au bout d'un certain temps, Mémoire attire leur attention d'un frottement de pieds bien entraîné et se met à parler. Le sculpteur sourit : du plaisir qu'exprime sa voix, des pauses, des cadences, des trucs qu'elle utilise, de ses imitations.

Le Fabricant, dans cette incarnation féminine, a trouvé une forme d'art où *exceller*.

Comme Beatrix le lui a promis, Mémoire narre l'histoire du Paradis et son livre d'heures relie entre eux les fils désunis de la mémoire de Vaddum. Ici, comme chaque nuit, il trouve son accomplissement. Il se demande bien sûr, tandis qu'elle dévide son récit, si ce dernier ne se modifie pas chaque soir – un petit peu, deux ou trois mots qui changent de place, de telle sorte qu'une autre histoire surgira après une éternité de transpositions. Cette évolution

pourrait ainsi se comparer au remplacement progressif des cellules du corps humain ou à la pétrification d'un arbre. Une fable, plutôt que l'expression de la vérité, même s'il se peut que Chéri et Beatrix en viennent à croire l'invention de Mémoire une fois cette transformation opérée après des ères et des ères…

Mais il faudra longtemps, beaucoup plus que dix ans. Elle raconte pendant des heures sous le ciel embrasé. Elle entame son récit bien avant le vol des souvenirs de Vaddum, le fait remonter jusqu'aux origines premières de la fondation du Paradis :

« Tout a commencé sur ce monde gelé, parmi les silhouettes de pierre en animation presque suspendue.

« L'esprit du vaisseau regardait par les yeux de la jeune fille, leurs iris pareils à deux lunes saumon sous un front blanc lumineux, fissures dans l'univers des règles, de la logique. Tout en observant la scène à travers le prisme de leur émerveillement, il entama sa transformation… »

FIN